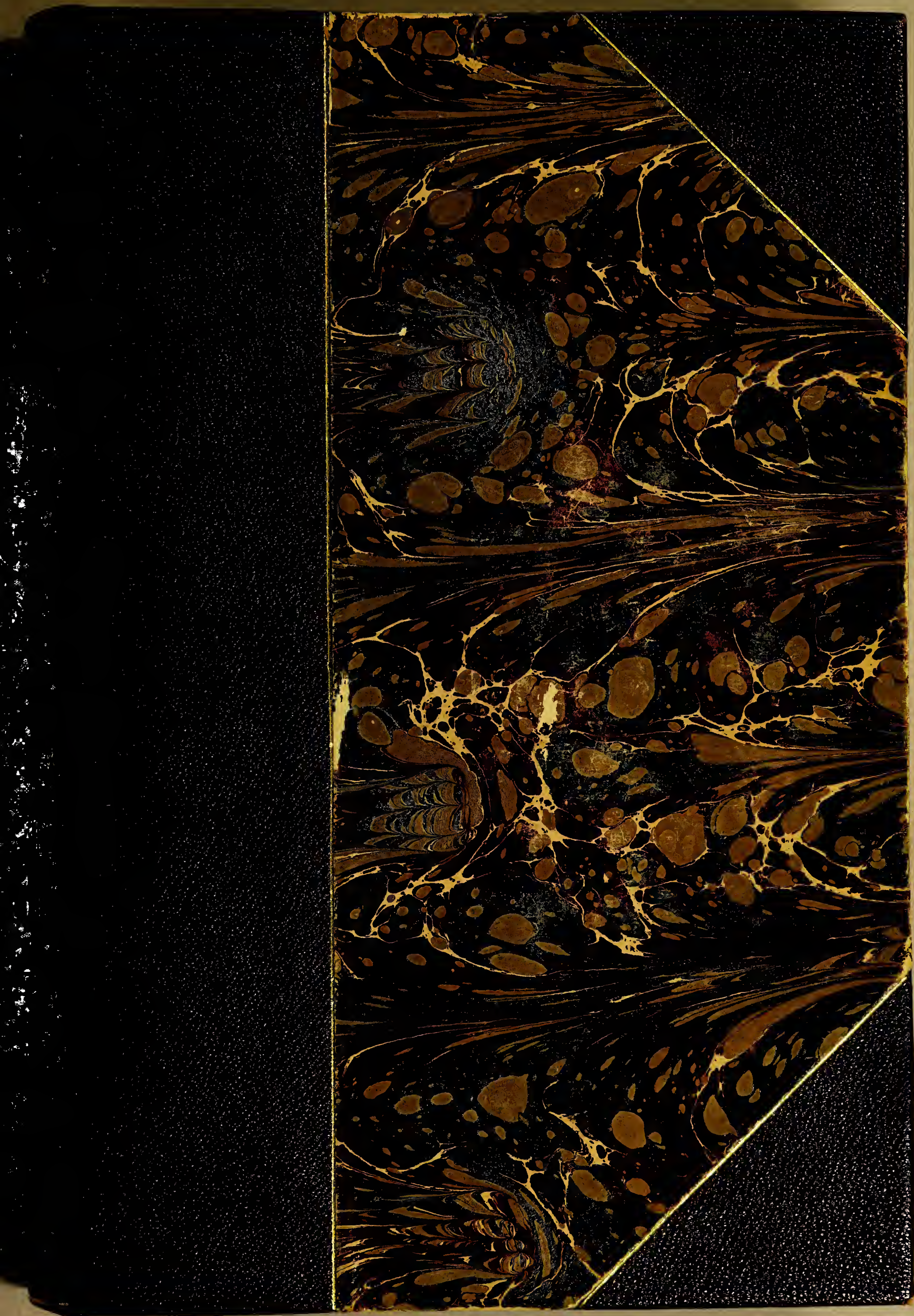
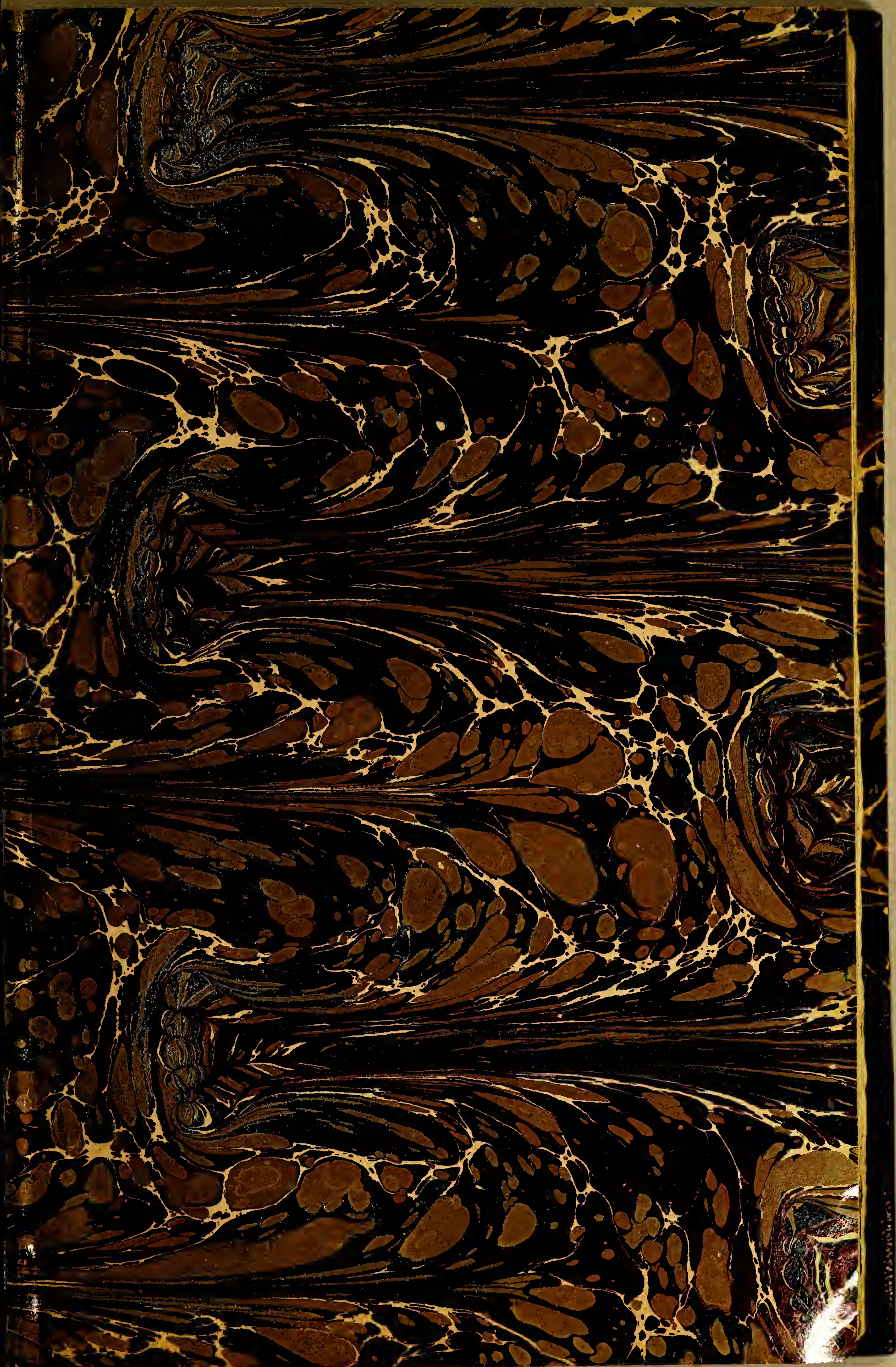
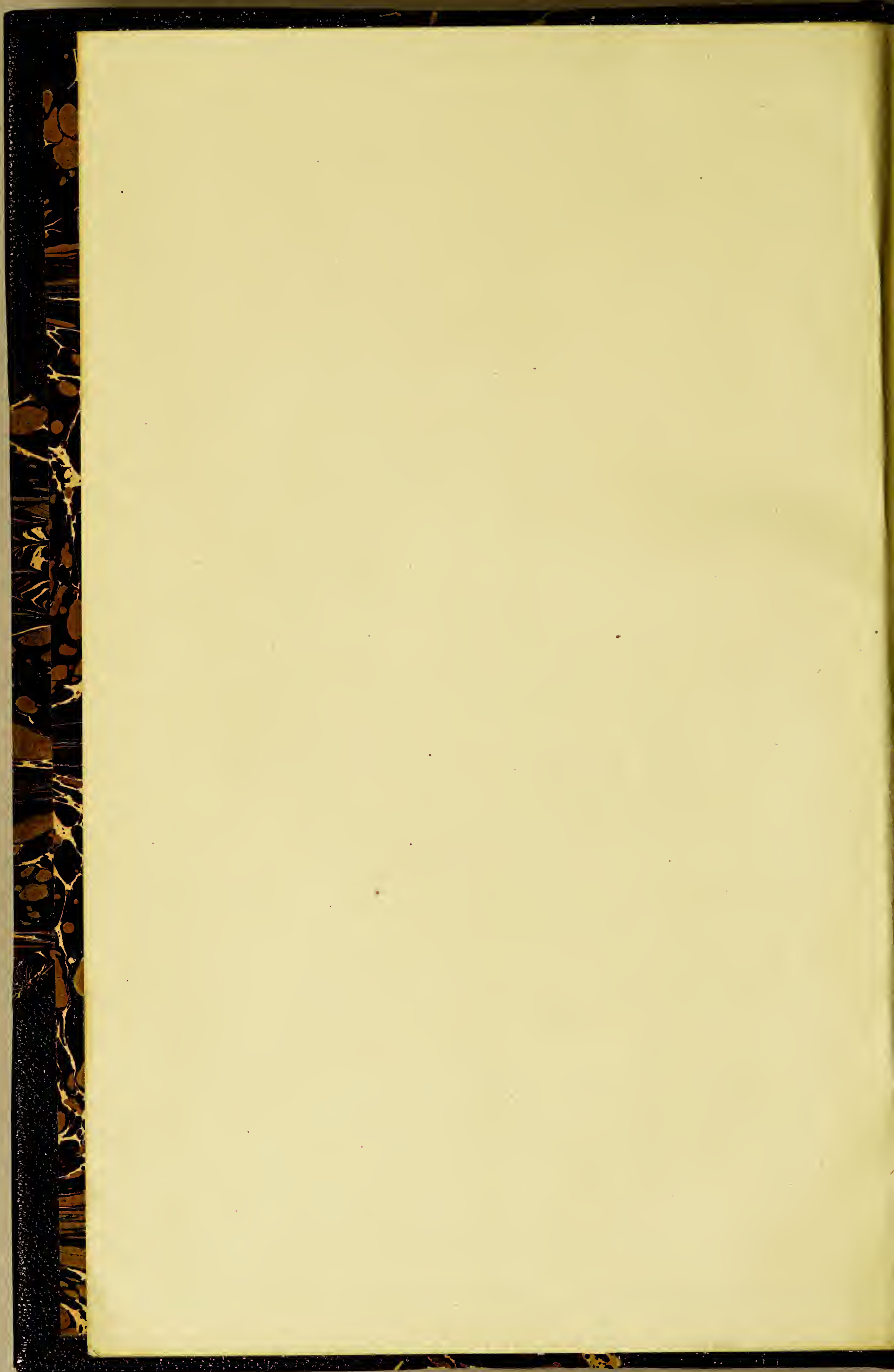






Mr. Enrique Naranjo M.
with best wishes from
his friend
F R Hart

Dec/1928

14

VOYAGE

DANS LA RÉPUBLIQUE

DE COLOMBIA,

EN 1823.

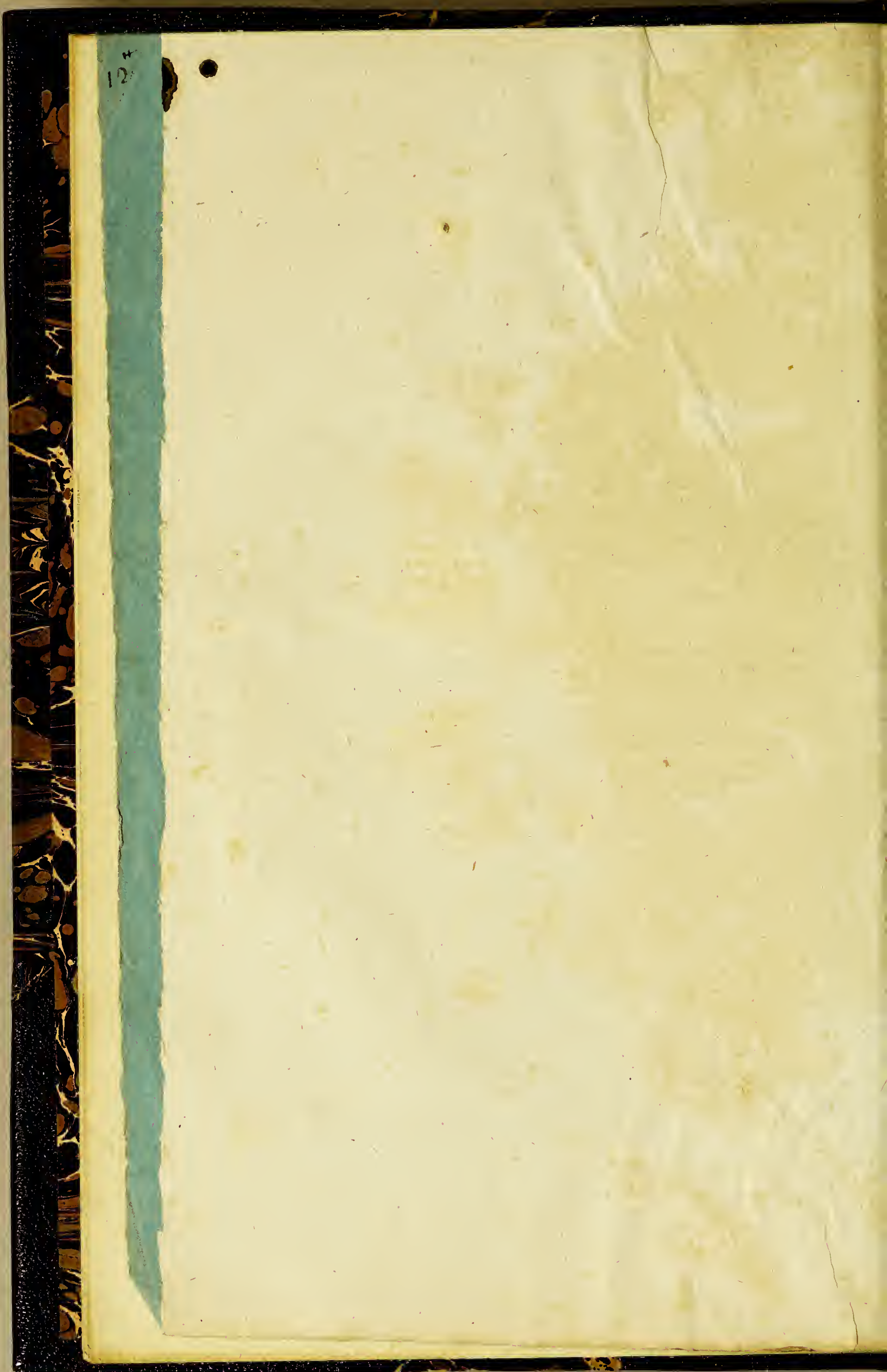
Par G. Mollien.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE LA CARTE DE COLOMBIA, ET ORNÉ DE VUES ET DE DIVERS COSTUMES.

Deuxième Edition.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.
1825.



VOYAGE

DANS LA RÉPUBLIQUE

DE COLOMBIA,

EN 1823.

OUVRAGES NOUVEAUX.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, aux sources du Sénégal et de la Gambie, par M. Mollien, auteur du Voyage dans la République de Colombia; 2e édit., revue et augmentée. 2 vol. in-8, carte et gravures. 12 fr.

VOYAGE DE DÉCOUVERTES AUX TERRES AUSTRALES, fait par ordre du gouvernement, sur les corvettes le Géographe, le Naturaliste, et la goëlette le Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804; rédigé par Péron, et continué par M. Louis de Freycinet; seconde édition, revue, corrigée et augmentée par M. Louis de Freycinet; 4 volumes in-8, avec un superbe atlas grand in-4 de soixante-huit planches noires ou coloriées, dessinées et gravées par les meilleurs artistes. 1825. Prix. 72 fr.

Papier vélin. 160 fr.

Vingt-cinq de ces planches sont publiées pour la première fois.

LES 25 PLANCHES INÉDITES qui complètent la première édition se vendent séparément. Prix. 18 fr.

VOYAGE EN ANGLETERRE, EN ÉCOSSE, EN IRLANDE ET RUSSIE; par M. Edouard de Montulé, auteur du Voyage en Amérique, en Italie et en Egypte. 2 volumes in-8, avec un atlas grand in-4, de 29 planches. 1825. Prix. 25 fr.

VOYAGE AU BRÉSIL, par le prince Maximilien Wied-Neuwied, en 1815, 1816 et 1817; traduit par M. Eyriès. 3 vol. in-8, avec un atlas in-fol. composé de 41 grandes figures gravées en taille-douce, et de trois belles cartes. 90 fr.

Le même, pap. vélin, dont il n'a été tiré que 12 exemplaires. 150 fr.

LE MÊME OUVRAGE, sans l'atlas, mais avec les trois cartes coloriées. 3 vol. in-8. 21 fr.

HISTOIRE DE L'ÉGYPTE sous le gouvernement de Mohammed-Ali-Pacha, ou Récit des événemens politiques et militaires qui ont eu lieu depuis le départ des Français jusqu'en 1823; par M. Félix Mengin; ouvrage enrichi de notes par MM. Langlès et Jomard, et précédé d'une introduction historique par M. Agoub. 2 vol. in-8, imprimés sur beau papier, ornés du portrait du vice-roi d'Egypte, et accompagnés d'un atlas très-bien lithographié.

Prix, figures noires. 22 fr.
Prix, fig. coloriées. 27 fr.
Prix, papier vélin superfin. 45 fr.

HISTOIRE COMPLÈTE DES DÉCOUVERTES ET VOYAGES FAITS EN AFRIQUE, depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours; par le docteur Leyden et Murray; traduit de l'anglais par M. Cuvillier. 4 vol. in-8, avec un atlas in-4. Prix, 30 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n. 1.

T. I. P. 31.



Vue de la Magdalena.

VOYAGE
DANS LA RÉPUBLIQUE
DE COLOMBIA,
EN 1823;

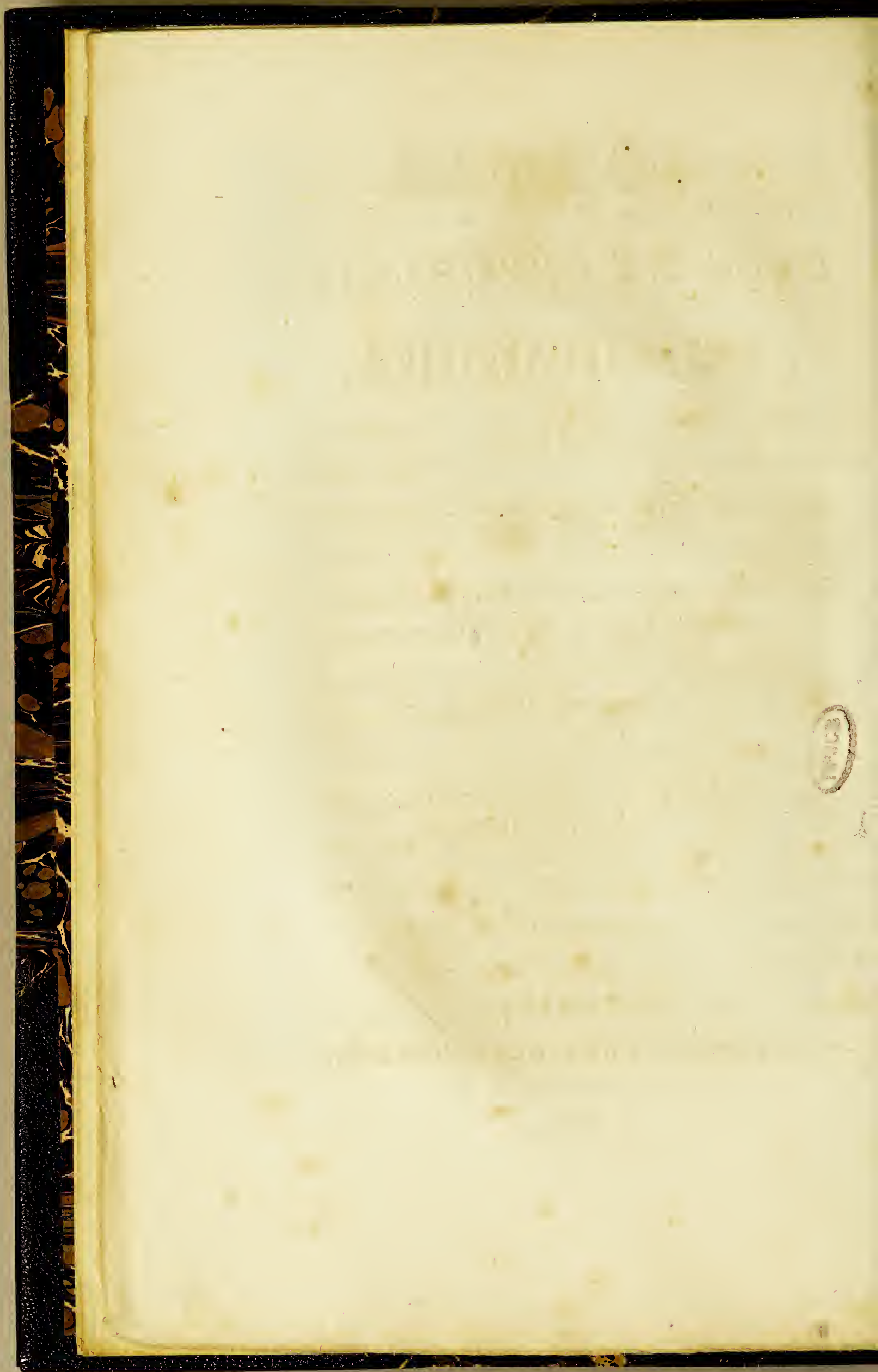
Par G. Mollien.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE LA CARTE DE COLOMBIA,
ET ORNÉ DE VUES ET DE DIVERS COSTUMES.

Deuxième Edition.

TOME PREMIER.

PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.
1825.



PRÉFACE.

Monsieur le baron de Humboldt voyagea au commencement du siècle dans la plupart des provinces de la Colombia que j'ai visitées en 1823; c'était une raison bien puissante pour ne pas publier la description de ces contrées. Cependant, comme ce savant illustre les avait traversées dans un temps où elles étaient soumises aux Espagnols, et où le caractère politique du peuple n'avait rien de l'énergie d'une nation libre, cette révolution seule méritait d'être rapportée avec quelque détail. L'état physique du pays, les usages, les mœurs des habitans, avaient fait penser pendant long-temps que jamais une révolution politique ne pourrait s'opérer dans ces régions. Il était donc intéressant d'apprendre comment un peuple, dont une partie habite au

milieu de solitudes aussi affreuses que celles de l'Afrique, avait adopté et proclamé des principes qui semblaient lui être absolument étrangers.

Tels sont les motifs qui m'ont déterminé à mettre en ordre les notes que j'avais recueillies.

Loin de moi la prétention d'offrir un tableau complet de la Colombia ! je sens combien est imparfaite mon esquisse de cette nouvelle république; je crois pourtant n'avoir négligé aucun des traits propres à la faire connaître; il ne m'a manqué que le talent de la peindre avec des couleurs vives et brillantes; c'est pourquoi j'ai pris le parti de donner à mon ouvrage la forme simple d'une relation.

En rapportant minutieusement toutes les circonstances de mon voyage, et les événemens qui l'ont rendu très-fatigant, je n'ai pas eu l'intention d'exciter l'intérêt par la peinture des situations pénibles dans lesquelles je me suis trouvé; j'ai voulu seulement, en conservant à mon Voyage la forme d'un journal, indiquer aux personnes qui seraient tentées de parcourir

les mêmes régions, les dangers et les fatigues qui les attendent. Au reste, on ne trace jamais avec plus de vérité le tableau d'un pays qu'en rendant compte de la manière dont on a été affecté chaque jour en le traversant.

L'impartialité est le premier devoir d'un voyageur. Pénétré de ce principe, et ayant à juger en même temps les Indépendans et les Espagnols, j'ai loué franchement le courage des uns et quelques institutions des autres. Conformément à l'histoire, j'ai divisé aussi, dans mon Ouvrage, l'empire espagnol en deux ères, que généralement on confond ensemble : celle de la conquête et des crimes, et celle où, revenue à des sentimens plus humains, l'Espagne s'occupa de policer ses sujets d'Amérique. Sans dissimuler la lenteur des progrès de leur civilisation, je n'ai pu cependant m'empêcher de montrer qu'elle n'avait jamais été rétrograde; ce dont il est facile de se convaincre, puisque la révolution a éclaté dans l'Amérique vingt ans seulement après la nôtre, et qu'elle a eu le même caractère politique.

Après avoir dépeint avec une scrupuleuse impartialité la position respective des Espagnols et des Indépendans, la tâche d'un voyageur français, en Amérique, n'était pas achevée; d'autres lui restaient à remplir : il avait à s'expliquer sur la situation du commerce de sa patrie, et sur celle des intérêts de l'humanité, froissés depuis si long-temps dans le Nouveau-Monde. C'est pourquoi, d'une part, j'ai dû parler souvent de l'ascendant qu'y prend une nation rivale; et de l'autre, de l'état d'abjection où languissent encore les Indiens et les nègres; les premiers, seuls propriétaires légitimes du pays; les seconds, victimes déportées pour défricher des contrées où ils ne possèdent même pas la liberté. Mais à côté des réflexions affligeantes que ce spectacle m'inspirait, j'ai annoncé avec empressement l'espoir de voir tant d'infortunes finir par la résolution qu'ont prise partout les mulâtres et les métis espagnols d'adoucir le sort des races dont ils sont sortis. Cette généreuse résolution n'a pas été la seule que j'aie eu à citer; au premier rang,

j'ai rapporté celle qu'ils ont adoptée unanimement d'admettre toutes les nations du globe au partage d'un monde d'une étendue presque égale à l'Asie, et qui ne pouvait continuer à être le patrimoine exclusif de dix-sept millions d'hommes.

Quelque fondées que puissent être ces espérances d'amélioration, particulièrement dans la Colombia, je n'ai pas caché pourtant qu'elles sont subordonnées à l'apathie naturelle aux peuples des régions équinoxiales, à l'avidité de quelques étrangers privilégiés, et principalement à la question de la couleur, la dernière, et certainement la plus terrible qui reste à décider (1).

A l'exemple de Guillaume de Nassau, dans les Pays-Bas, Bolivar, après mille efforts, paraît avoir mis l'indépendance de sa patrie à l'abri de toute

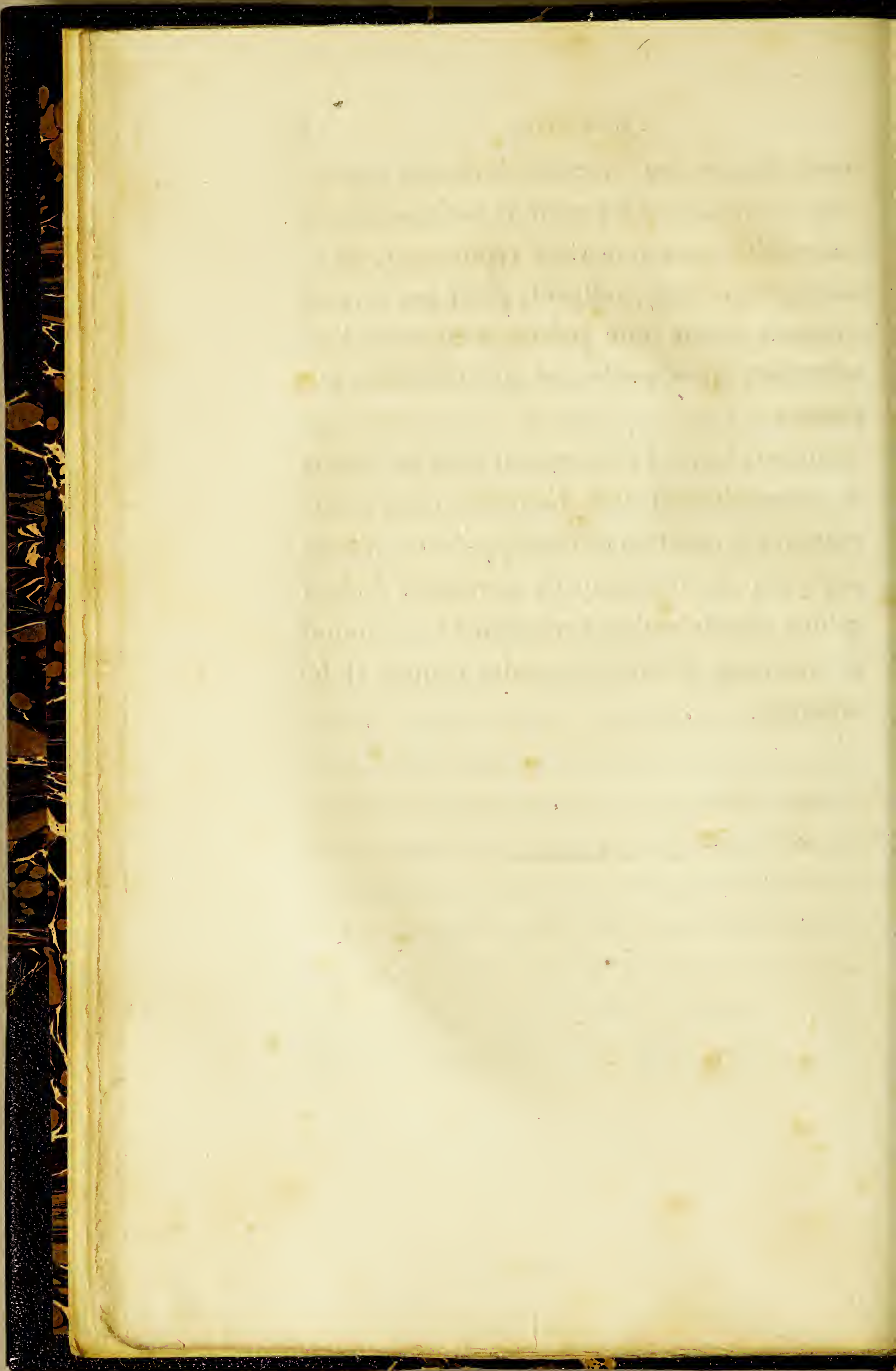
(1) C'est l'opinion de la minorité (les créoles blancs) qui a hérité du pouvoir des Espagnols. Ses craintes à cet égard sont telles, qu'on l'a vue, sans motifs réels, exercer la plus active surveillance contre les hommes des Antilles, et, au risque d'être accusée d'ingratitude, rejeter avec hauteur leur alliance.

atteinte. Il est difficile d'en dire autant de quelques institutions qu'il lui a données; on est plutôt tenté de croire qu'elles courront plus d'un danger lorsque le législateur qui les défend ne sera plus. Ces pressentimens sont suggérés par le souvenir de ce qui s'est passé en France, à Saint-Domingue, au Mexique, où les gouvernemens sont tombés avec ceux qui les avaient fondés. Sans doute on opposera à ces faits la stabilité de la constitution des États-Unis. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'Amérique anglaise et l'Amérique espagnole? peut-on les comparer ensemble? autant vaudrait-il établir un parallèle entre leurs anciennes métropoles. Quelle distance, surtout, ne met pas entre elles la différence des croyances religieuses! Aussi, malgré les révolutions prodigieuses qui ont signalé notre époque, personne ne peut regarder comme très-durable cette conformité de principes politiques qui existent à présent entre les protestans anglais et les catholiques espagnols de l'Amérique. En effet, notre religion

sympathise si peu avec la démocratie, qu'on doit toujours craindre pour le maintien de la tranquillité dans une vaste république, où le clergé, corps riche, influant, guidé par un chef étranger, forme une puissance monarchique naturellement opposée aux gouvernemens populaires.

Au surplus, un changement dans les formes de la constitution de la Colombia en apporterait peu à la question de l'indépendance, résolue aux yeux de beaucoup de personnes le jour qu'une grande nation européenne l'a reconnue et en a pris à son compte les risques et les avantages.





VOYAGE

DANS LA RÉPUBLIQUE

DE COLOMBIA.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de France. — Les Açores. — Côte des États-Unis — Norfolck. — Washington. — Calmes. — Carthagène des Indes. — Départ pour Bogota. — Turbaco. — Barranca. — Route de Carthagène à la Magdaléna.

La lutte sanglante que soutenait l'Amérique espagnole, la révolution extraordinaire qui s'y était opérée, et qui avait ouvert les ports de ce continent si long-temps fermés aux étrangers, tout excitait au plus haut degré ma curiosité : je brûlais du désir de la contenter; une occasion s'offrit, j'en profitai : un bâtiment de guerre allait être envoyé dans la mer des Antilles pour

y protéger notre commerce, je sollicitai la faveur d'y être embarqué, on me l'accorda.

Mes préparatifs ne furent pas longs. En arrivant au port d'où je devais partir, j'appris que le navire sur lequel j'avais obtenu un passage toucherait d'abord aux États-Unis; ce détour, loin de me contrarier, me fit plaisir, puisqu'il me procurait les moyens de visiter l'une et l'autre Amérique.

Après quelques retards imprévus, on appareilla dans le courant du mois d'août 1822. Le 1er septembre nous reconnûmes les Açores; nous passâmes devant Saint-Michel; le lendemain de bonne heure nous vîmes Tercère, Saint-Georges et Pico. Nous ne rencontrâmes dans ces parages qu'un baleinier américain.

Notre traversée fut heureuse, et elle n'eût même été troublée par aucune inquiétude, si la brume qui règne sur les sondes de l'Amérique du Nord n'avait empêché nos marins d'obtenir des observations exactes et propres à fixer leur incertitude. Enfin, le 26 à six heures du soir, un pilote américain nous rassura en nous annonçant que nous n'étions pas loin de terre;

en effet, le lendemain nous découvrîmes les côtes sablonneuses de la Virginie couvertes de forêts de pins. A une heure de l'après-midi on jeta l'ancre à peu de distance du fort de Hampton, auquel on a donné le nom du président Monroe.

Avant qu'aucune embarcation se présentât pour me porter à Norfolck, qui se trouve à près de quatre lieues au sud-est de Hampton, j'eus le temps d'examiner le spectacle nouveau qui nous entourait. J'observai surtout avec intérêt le fort qu'on élève au milieu même de la rade; il est destiné à défendre l'entrée de la Chesapeak, par laquelle, en 1814, les Anglais ont pénétré jusqu'à Washington. On doit garnir ce fort de trois cents pièces d'artillerie.

Je ne pus que le 28 au soir me procurer, pour aller à Norfolck, un de ces pilotboats, si légers, mais en même temps si dangereux, où le timonnier est obligé de s'emprisonner dans un trou fort étroit pour n'être point emporté par les lames qui couvrent son navire : des bordées qu'il fallut courir empêchèrent d'arriver à la ville avant minuit.

Norfolck est avantageusement placée pour le

commerce, par le peu de distance où elle se trouve de la baie de la Chesapeak, qui reçoit un si grand nombre de rivières. Les rues de Norfolck, ainsi qu'on le remarque dans toutes les villes de construction anglaise, sont larges et bordées de trottoirs. Les maisons sont en briques; le peu d'uniformité des constructions, la propreté qui règne dans l'intérieur des habitations, égaient Norfolck et en rendent l'aspect agréable.

En voyant les pelouses vertes qui entourent chaque maison, les arbres qui en ombragent le faîte, on se croirait au milieu des champs, si, d'un autre côté, l'embarras que causent les charrettes se croisant de toutes parts, le mouvement du port que mille canots traversent dans tous les sens, n'annonçaient que Norfolck est très-commerçante.

Le 30 septembre je partis de cette ville pour Washington; jusqu'à minuit on navigua dans la Chesapeak; alors on entra dans le Potomac.

Au point du jour nous étions entre les côtes du Maryland et celles de la Virginie. La chaleur était assez forte : on voyait peu de culture, les

terres étaient encore vierges; malgré le bon marché auquel le gouvernement les vend, 50 francs l'acre, le système de l'esclavage maintenu dans ces provinces éloigne les colons, qui aiment mieux passer les Alleghanys et s'établir à l'ouest, où ils trouvent des terrains à 5 francs l'acre.

A une heure on distingua Mont-Vernon, maison qu'habitait Washington; son architecture est simple, mais que de souvenirs intéressans elle fait naître!

Nous avons laissé à notre droite l'embouchure de la Piscataway, près de laquelle on a élevé un fort destiné à défendre un jour la capitale des torches des Anglais. En le perdant de vue, nous découvrîmes Alexandria, ville florissante à l'époque de la guerre, aujourd'hui bien déchue; ses rues, tirées au cordeau, sont toutes tracées perpendiculairement à la rivière, ce qui produit un singulier effet, car d'un côté elle est bornée par des bois de pins, et de l'autre par des forêts de mâts. D'Alexandria nous aperçûmes le pont de bois de Washington, dont l'étendue est d'un mille; puis l'on nous indiqua Washington même, au milieu des champs labourés qui cou-

vrent presque tout le terrain renfermé dans l'enceinte qu'on lui a donnée.

Washington est une ville prodigieusement grande, si l'on considère le plan sur lequel on l'a tracée; ce n'est cependant qu'une solitude fort triste, où l'on ne peut manquer de s'ennuyer, si ce n'est à l'époque des séances du congrès. Alors seulement il y a du monde, et le petit nombre de maisons éparses dans la campagne se remplissent d'étrangers dont le concours anime la ville. Lorsque j'y étais il y avait peu d'habitans; je crus donc l'avoir vue tout entière le jour même de mon arrivée. Je ne répéterai pas la description de ses monumens, qui se trouve dans toutes les relations de voyages aux États-Unis. Le lendemain je me rembarquai sur le Potomac pour revenir à Norfolck. Nous mîmes vingt-quatre heures à parcourir les soixante lieues qui séparent les deux villes.

Notre bâtiment avait à se ravitailler à Norfolck. Peu de jours lui suffirent pour compléter ses provisions. Le 13 octobre nous levâmes l'ancre; le vent, qui, d'abord favorable, nous avait fait sortir de la rade et doubler le cap Henri,

devint tout-à-coup contraire et nous força de mouiller vis-à-vis de cette pointe : ce contre-temps ne fut pas long ; le lendemain nous remîmes à la voile, et avant le coucher du soleil nous perdîmes de vue les côtes de l'Amérique septentrionale.

En arrivant dans un pays où l'on n'est pas encore allé, chacun se communique les renseignemens qu'il a puisés dans les relations des voyageurs, et l'on écoute avidement les récits des personnes qui déjà l'ont visité. Quand on le quitte, ceux qui d'abord, par ignorance, avaient prêté une religieuse attention aux récits de leurs devanciers, et s'étaient bornés au rôle passif d'auditeurs, s'empressent de se parer de leur nouvelle expérience, et goûtent un malin plaisir à contredire les opinions qu'ils avaient d'abord adoptés, comme suite d'observations réfléchies. Il en fut ainsi de chacun de nous ; on s'empressa de se transmettre mutuellement ses remarques, et de les commenter : on avait vu avec étonnement plusieurs institutions qui semblaient offrir des contradictions choquantes avec les principes sur lesquels s'est élevé l'édifice social des États-

Unis. Le fouet dont on y frappe les nègres esclaves sifflait encore à nos oreilles (1); les préjugés sous lesquels gémissent les hommes de couleur révoltaient notre cœur; les mœurs avaient paru relâchées, il fallait qu'elles le fussent à un point assez remarquable pour provoquer la censure de marins naturellement peu sévères. On avait peu admiré surtout la police, qui, en laissant une grande liberté aux étrangers, leur offre peu de garantie contre la mauvaise foi des marchands ou l'infidélité des serviteurs. On se plaignait surtout de l'insouciance des Américains à prendre des mesures sanitaires contre la fièvre jaune, ce qui expose toutes les villes de la côte à des ravages annuels. En revanche, on ne put

(1) En 1820, on comptait aux États-Unis 1,538,128 esclaves. Ce n'est donc pas sans de puissans motifs que le gouvernement de cette république s'est joint aux Anglais pour s'opposer à la traite des nègres. Aussi, loin de permettre l'accroissement de leur population par de nouvelles recrues, il s'efforce, par tous les moyens possibles, de la diminuer, soit en la réexportant ailleurs, soit en rendant des lois terribles contre l'introduction des nègres. On n'a peut-être jamais publié contre cette race infortunée un décret plus violent que celui qui a été promulgué, en 1823, dans la Caroline du sud.

Ce décret porte que les capitaines marchands ayant à bord de

refuser des éloges à l'activité de leur commerce, au bon ordre de leur marine, à l'empressement avec lequel ils s'emparent de toutes les inventions nouvelles, et particulièrement des machines à vapeur, devenues pour eux, comme pour toutes les nations qui s'en servent, un moyen puissant et incalculable de richesse et de puissance. Chez plusieurs personnes, et surtout parmi les militaires, on avait cru reconnaître un penchant à l'aristocratie; quelques institutions nouvelles, comme l'établissement d'une école d'officiers à New-Yorck, indiquaient que le gouvernement, loin de le contrarier, le favorisait. Enfin, l'on entrevit une grande cause de division dans cette population noire qui peuple les provinces méridionales pendant que celles du nord n'en renferment qu'un petit nombre et s'opposent de tous leurs efforts au système des con-

leurs navires des hommes de couleur, libres ou esclaves, doivent les faire enfermer, durant leur séjour dans le port, dans la prison publique, et de plus, payer les frais de détention. Faute de se conformer à cette loi, les capitaines seront condamnés à une amende de mille dollars, et à deux mois d'emprisonnement; pour les nègres, libres ou esclaves, ils seront vendus, conformément à l'acte du 20 décembre 1820.

trées du sud. On montra en général de l'impartialité dans les jugemens qu'on porta sur des pays qu'on n'avait qu'aperçus; l'on convint que les mœurs de la Virginie pouvaient bien n'être pas celles de la Pensylvanie, et que le régime de l'esclavage donnait aux régions du sud une physionomie tellement particulière, qu'on avait peine à y reconnaître les traits du caractère anglais, on veut dire de cette activité créatrice qui opère des miracles dans tant d'endroits.

Les villes avaient paru tristes, les campagnes assez monotones à cause des forêts de pins qui les couvrent, et les routes peu commodes, parce qu'on les affermit avec des poutres qu'on pose en travers, comme en Russie. Le climat de Norfolck avait semblé trop chaud, celui de Washington trop froid et trop humide. Les maisons avaient généralement plu par la propreté, la simplicité qui y règne, et l'on n'avait pu s'empêcher de reconnaître chez les habitans un grand fond d'obligeance et d'hospitalité; on avouait que ces qualités étaient plus réelles chez les femmes, et que les hommes avaient généralement conservé la taciturnité anglaise.

La mer était si belle, le vent si favorable, que nous faisions chaque jour beaucoup de chemin. La joie que nous ressentions d'arriver promptement dans les mers équinoxiales, contribuait beaucoup à égayer nos conversations. Les vents vinrent tout-à-coup refroidir les esprits, et faire succéder à l'espoir d'une traversée courte et heureuse, l'ennuyeuse contrariété d'un long voyage. Les calmes nous surprirent dans le voisinage des Bermudes. Nous cherchâmes en vain des distractions sur la surface immobile de l'Océan; en vain, les regards fixés sur l'horizon, nous nous efforcions de découvrir quelque mouvement sur la plaine liquide; tout était tranquille. Enfin quelques poissons parurent, le plaisir de leur donner la chasse fut doublé par l'espoir qu'ils étaient les précurseurs des vents.

Leur arrivée n'avait pas été un indice trompeur : le 24 octobre une brise de sud-sud-ouest nous tira de notre position déplaisante, et nous conduisit jusqu'au 31ᵉ de latitude et au 64ᵉ de longitude. Cependant on ne coupa le tropique que le 3 novembre. Le 8 nous reconnûmes Por-

to-Rico : nous nous trouvions par 14° 52', et le lendemain nous naviguâmes en vue des petites îles de Zachée, de Mona et de Monilla. Ces rochers isolés, couverts de broussailles et de liserons, semblent inabordables : avant la nuit on ne les apercevait plus; nous étions entrés dans la mer des Antilles. Deux jours après nous vîmes terre; on sonda, et l'on trouva fond à quarante-cinq brasses. Arrivés ensuite par 11° 18' de latitude, nous rencontrâmes la flotille de Colombia, expédiée pour former le blocus de Maracaïbo, tombée au pouvoir du général espagnol Morales.

Le capitaine n'était pas sans inquiétude depuis qu'il approchait de terre. Les bas-fonds que la sonde lui indiquait de tous côtés, la variation des courans, les orages qui chaque jour éclataient, l'inhospitalité des côtes, justifiaient ses craintes; elles diminuèrent le 15 en voyant la pointe de Zamba, promontoire formé de dix mamelons inégaux. Enfin le 17 on aperçut le couvent bâti sur la Popa; Carthagène est au pied de cette hauteur. Nous fîmes aussitôt des signaux pour qu'on nous envoyât un pilote; le jour finit avant que personne vînt à bord; il fallut mouiller :

nous étions devant Punta-Canoa. Le lendemain on leva l'ancre de bonne heure, et on fit route pour le port : on eut bientôt dépassé Boca-Grande, canal que les Espagnols ont comblé en y coulant de vieux navires pour mieux défendre les approches de Carthagène. Peu d'instans ensuite nous donnâmes dans la passe de Boca-Chica, bordée de deux châteaux assez forts. Un officier expédié par le commandant d'un des châteaux vint à bord, on largua ensuite toutes les voiles, et l'on entra dans le superbe port de Carthagène, à cinq heures du soir.

Le bâtiment ne tarda pas à partir, et j'eus le regret de me séparer des personnes dont la société aimable avait adouci les ennuis de la traversée. L'espoir de pénétrer bientôt dans la Cordillère, en réveillant mes goûts pour les voyages par terre, m'avait déterminé à ne pas aller plus loin sur mer; je restai à Carthagène.

J'avais à me garder, en arrivant dans cette ville, de ces préventions favorables qu'on reçoit toujours en venant de la mer : tout paraît beau alors; la moindre verdure est un parterre, une bicoque un palais, toute terre un lieu de délices.

J'éprouvai, au contraire, une impression bien différente, et la comparaison que j'eus à établir entre Norfolck et Carthagène ne fut pas à l'avantage des villes de l'Amérique du Sud. En effet, Carthagène offre l'aspect lugubre d'un cloître : de longues galeries, des colonnes basses et lourdes, des rues étroites et sombres, parce que des terrasses trop saillantes y dérobent la moitié du jour; la plupart des habitations sales, enfumées, misérables, et renfermant des êtres plus sales, plus noirs et plus pauvres encore : tel est le tableau que présente d'abord cette cité, décorée du nom de la rivale de Rome. Cependant, quand on entre dans les maisons, leur construction, bizarre au premier coup d'œil, paraît ensuite bien calculée, parce qu'on aperçoit qu'on les a disposées de manière que la fraîcheur y pénétrât. Les chambres ne sont que d'immenses vestibules où l'on respirerait avec délices l'air, malheureusement trop rare, qui s'y introduit, si l'on n'était déchiré par les piqûres de mille insectes, moins cruels encore que les chauve-souris, dont le nombre est infini, et la morsure, dit-on, très-dangereuse.

Une table, une demi-douzaine de chaises en bois, un lit de sangle, une jarre, deux chandeliers, composent ordinairement l'ameublement de ces halles bâties en briques et recouvertes en tuiles. Deux siéges qu'a soutenus Carthagène ont ruiné les ressources du plus grand nombre des familles.

Il y a à Carthagène deux couvens d'hommes, et deux couvens de femmes; l'un renferme vingt-cinq moines, l'autre trente religieuses. Cette ville possède aussi deux hôpitaux.

Carthagène est une place extrêmement forte, et très-étendue; 9000 hommes au moins seraient nécessaires pour en protéger tous les points. On admire les citernes immenses que renferment ses murs; l'eau qu'on y conserve est très-bonne. Carthagène est donc plutôt une ville de guerre qu'un port de commerce, et elle cessera tout-à-fait d'en être un quand elle ne sera plus l'entrepôt de Panama.

Éloignée de deux cents lieues de l'équateur, la température y est brûlante et malsaine; la fièvre jaune y fait de fréquens ravages.

La population de Carthagène, qui est de 18,000

âmes, ne se compose en grande partie que d'hommes de couleur; la plupart sont matelots ou pêcheurs. Plusieurs tiennent des boutiques de mercerie ou de comestibles, d'autres exercent des métiers utiles; ils déploient une industrie naissante qui n'aurait peut-être besoin que d'encouragement et d'émulation pour prospérer. Ils font de très-jolis ouvrages en écaille, sont habiles bijoutiers, bons charpentiers, excellens cordonniers, tailleurs passables, menuisiers médiocres, forgerons plutôt que serruriers, maçons dépourvus d'idées de proportion, et mauvais peintres, mais musiciens passionnés.

Les dangers de la mer, une industrie souvent louée et toujours bien payée, ont inspiré aux gens de couleur un orgueil dont on a parfois à se plaindre. Leur vivacité et leur pétulance contrastent singulièrement avec la nonchalance et la douceur des hommes qu'on appelle blancs; de sorte que, malgré leur paresse, ils semblent actifs et laborieux. Ce sont eux aussi qui se chargent de la contrebande; ils y mettent une bonne foi qui est un reproche pour les administrateurs chargés d'arrêter ce désordre.

Les femmes de couleur issues des négresses et des blancs sont grandes et beaucoup plus agréables que les mulâtresses de nos Antilles, généralement trop grasses; filles des Indiennes et des nègres, elles ont plus de délicatesse et d'expression dans la physionomie. Si, d'un côté, les races s'affaiblissent sous les tropiques à mesure qu'elles deviennent plus blanches, d'un autre, elles s'embellissent; c'est pourquoi toutes les mulâtresses sont fort inférieures en beauté aux femmes blanches, et perdent beaucoup à se trouver avec elles; ce qui arrive assez souvent chez les Espagnols, parce qu'il n'y a pas dans les églises de places privilégiées, comme dans les temples des États-Unis. Chez les Espagnols, tout le monde prie Dieu ensemble, n'importe la couleur, et le peuple ne tarderait pas à se soulever, si l'autorité affichait à la porte d'une église : *To day instruction for the men of colour.*

Durant mon séjour à Carthagène, les tribus indiennes qui vivent dans le voisinage de cette ville y répandirent tour à tour la joie et l'effroi. Quelques Indiens du Darien étant venus reconnaître la souveraineté de la république, et de-

mander des présens, causèrent une grande satisfaction à l'administration; mais ce triomphe fut bientôt troublé par la nouvelle de la prise de Sainte-Marthe par les Indiens de la Cienega. Ce mouvement parut d'assez haute importance pour faire déclarer Carthagène en état de siége pendant quarante jours.

Le 1er janvier 1823, je me disposai à partir pour Santa-Fé de Bogota. Les craintes que le voisinage de Moralès, alors maître de Maracaïbo, répandait partout m'avaient empêché de me mettre plus tôt en route. Une fois bien sûr que le général espagnol n'approchait pas du Rio-Magdaléna, je m'adressai à l'intendant pour avoir des chevaux. Cet administrateur dépêcha de tous côtés pour en découvrir. Comme l'armée de Montilla, le chef des patriotes, était en remonte, les gens de la campagne tenaient leurs animaux cachés dans les bois, pour les soustraire aux réquisitions. Enfin l'on en trouva, et malgré les plaintes assez fondées de ceux à qui ils appartenaient, on les amena harassés, épuisés de faim et de soif. Tandis que, trop confiant dans les soins de mon muletier, je m'occupais

des apprêts de mon voyage, on se bornait à attacher les chevaux dans une cour sans leur donner pendant trois jours une botte d'herbe à manger; m'étant mis en route sans le savoir, mes montures me causèrent un grand embarras; à chaque instant les pauvres bêtes tombaient d'inanition dans le chemin.

La chaleur était très-forte, nous cheminions avec bien de la peine dans les bois, lorsque j'entendis derrière moi quelqu'un me crier en français : *Monsieur, où allez-vous ?* La question, la langue dans laquelle on me l'adressait, me firent tourner la tête; je vis un jeune homme qui pressait son cheval pour me joindre. Après avoir satisfait à sa demande, il prévint les miennes, en m'apprenant qu'il était né à Saint-Etienne en Forest, et qu'exerçant le métier d'armurier, il était venu à la Colombia avec l'espoir d'y faire fortune. Ses calculs s'étaient trouvés faux sur tous les points. Après m'avoir raconté d'autres particularités, il me proposa de m'accompagner; j'acceptai bien volontiers son offre, et je ne m'en repentis pas; car, témoin du tourment que me causaient mes chevaux, il me ren-

dit beaucoup de services, soit en aidant le muletier, soit en pressant avec son cheval ceux des miens qui restaient en arrière. Nous dépassâmes Ternero, et, tout en nous entretenant des brigandages que des déserteurs avaient commis sur cette route peu de temps auparavant, nous arrivâmes sans accident à Turbaco, bien fatigués de cette première journée.

Une lettre de recommandation que m'avait donnée l'intendant de Carthagène pour tous les alcades me valut un bon accueil à Turbaco; l'alcade me fit loger chez un notable de l'endroit : c'était un peintre, qualité que prennent les barbouilleurs du pays : mon hôte eut pour moi mille complaisances.

Conformément à la coutume des Américains-Espagnols lorsqu'ils voyagent, je m'étais muni d'une chaudière, d'une poêle à frire, de tous les ustensiles et de toutes les provisions qui manquent absolument sur les routes; j'avais de plus un de ces lits que l'on tire d'Espagne, et dont la commodité est généralement appréciée, parce qu'on peut les renfermer dans un coffre aisé à charger sur les bêtes de somme. Ainsi je causai

peu de gêne à mon hôte; on dressa mon lit dans une des meilleures chambres de sa maison. J'éprouvai toute la nuit un froid très-vif, preuve que ce lieu serait très-sain pour les Européens, qui, par crainte du climat de Carthagène, viendraient y attendre que les navires fussent prêts à appareiller. Turbaco n'est qu'à six lieues de Carthagène, ce qui rend le séjour de ce village doublement agréable par la facilité que l'on a de revenir promptement au centre des affaires.

Je sortis de Turbaco le lendemain; l'alcade m'avait procuré deux chevaux de selle, en échange de nos mauvaises montures de la veille. Malgré la chaleur excessive, nous arrivâmes de bonne heure à Ajona; je me présentai chez l'alcade, je n'en reçus qu'un billet de logement, pour aller chez un de ses administrés. Quand je demandai des chevaux à l'alcade, il me répondit que ce ne serait que pour le jour suivant; contre-temps fâcheux. Mon hôte, à qui je contai mon embarras, mit aussitôt du monde en campagne pour m'amener ses mules qu'il me loua; avant quatre heures mon bagage était chargé. Un verre de rhum prouva ma gratitude à ce brave homme,

et je m'aperçus cette fois, comme dans mainte autre occasion, que chez les Chrétiens d'Amérique les services et la reconnaissance s'obtenaient avec cette liqueur, comme chez les nègres mahométans d'Afrique avec du tabac.

La nuit nous surprit bientôt, et notre marche fut incertaine. Après avoir erré long-temps dans les bois, le secours d'un clair de lune nous fit retrouver notre chemin, et à neuf heures du soir nous étions sur les bords du Dique; c'est un bras de la Magdaléna par lequel l'on descend à Carthagène dans le temps des pluies. Quand je le passai, ses eaux étaient fort basses, et cependant nos chevaux en avaient jusqu'à la selle. On n'a pas encore établi un pont ou un bac sur ce canal, quoiqu'on en ait placé à des passages beaucoup moins difficiles; cependant le voyageur a moins à se plaindre de ce gué incommode que des moustiques qui l'infestent. C'est en vain que l'on se hâte de fuir ces rives désolées, on retrouve ces redoutables insectes à Mahatés, hameau de deux cents habitans; il est impossible d'y dormir.

Nous étions tous debout avant le jour pour

sortir promptement de ce lieu de souffrance. A sept heures nous traversions Santa-Crux, qui est à trois lieues plus loin : ce hameau est composé de vingt-deux cases de nègres ; ils cultivent du coton. Il est singulier que les nègres, qui ont transporté en Amérique tant de coutumes et jusqu'aux outils et aux instrumens des contrées d'où on les a tirés, n'aient donné nulle part la forme ronde à leurs ajoupas ; ils sont tous carrés.

A Ariando, l'alcade nous reçut dans sa cabane, faite de claies de joncs et enduite de boue mêlée de paille.

Près d'Ariando nous rencontrâmes un courrier du gouvernement, chargé d'un ordre qui enjoignait à l'intendant de Carthagène de déporter trois cents Espagnols. Cet homme se fâcha de ce que mon muletier avait dit *Santa-Fé*, au lieu de *Bogota*, en parlant de la capitale. Cette querelle heureusement n'eut pas de suite.

Nous déocuvrîmes Barranca du haut de la côte sur le penchant de laquelle on a bâti ce village. J'y logeai chez un vieux Péruvien, dont les services pour la cause de la liberté avaient été si importans, qu'il se flattait d'obtenir la place de

directeur des postes de Carthagène, dont les appointemens sont de 10,000 francs.

Quoiqu'il n'y ait sur la route de Carthagène à Barranca ni sommets escarpés à franchir, ni rivières profondes à passer, la chaleur étouffante qui y règne, l'air rare et brûlant qu'on respire dans les forêts qu'elle traverse, font beaucoup souffrir le voyageur européen. Il est vrai qu'il reçoit en dédommagement de ses maux l'hospitalité : c'est beaucoup de trouver dans les déserts du Nouveau-Monde un gîte, une cuisine, et de pouvoir se procurer à peu de frais des poules, des œufs et du pain ; rarement on y trouve de la viande de bœuf. A très-peu d'exceptions près, j'eus à me louer des alcades.

La nature de ces contrées est belle pour ceux qui en aiment le désordre et la parure sauvage. Des arbres d'une grande élévation, une végétation vigoureuse, couvrent tout le pays ; leur ombrage serait délicieux si quelques zéphirs pouvaient y pénétrer. Le mahagua (bombax) mérite surtout de fixer l'admiration du voyageur ; la tige de cet arbre est très-haute, et porte au sommet un feuillage extrêmement touffu. Le fruit

renferme une matière laineuse, que les nègres recueillent avec grand soin pour en rembourrer leurs oreillers.

L'homme a planté peu de choses sur ces vastes terrains; quelques champs de coton, du maïs, quelques pieds d'indigo, composent toutes ses richesses agricoles. Soumis à un maître indulgent, le nègre, car c'est avec le mulâtre l'espèce d'hommes que l'on y rencontre le plus fréquemment, se livre à l'oisiveté, à laquelle l'invitent les chaleurs de la ligne et la multiplicité des fêtes religieuses. Tenu de remettre au propriétaire une rente fixe et modique, il est exact à la payer, parce qu'il n'est pas nécessaire de travailler beaucoup pour s'en procurer le montant. Aussi retrouve-t-on dans l'espace qui sépare Barranca de la mer un territoire cultivé et habité comme les pays que j'avais parcourus en Afrique; quelquefois j'aurais été tenté de croire que je voyageais encore sur ce continent, si je n'avais vu partout l'autorité entre les mains des blancs ou de gens qui prétendent à ce titre sans avoir le droit bien réel de le porter.

Le chemin, quoique assez commode, n'est

pas d'un niveau bien égal ; le terrain est mamelonné, on monte et l'on descend assez souvent. Le commerce qui se fait par cette voie est considérable, puisque, dans la saison de la sécheresse, c'est la principale communication entre la capitale et les côtes ; néanmoins aucun des villages que l'on rencontre n'est riche : il y a quelques bestiaux, dans cette saison ils sont bien chétifs. De même que les plantes, les animaux dans les plaines des tropiques appellent les pluies pour reprendre une nouvelle vie ; lorsqu'elles ont cessé, ils languissent de nouveau. Les chevaux sont assez communs, et de même très-maigres.

Des jaguars, des singes, des perroquets, font retentir l'air de leurs cris ; un grand nombre de cerfs et de cochons marrons peuplent les forêts.

Rien n'est pittoresque dans une longue forêt, dont seulement quelques fleurs varient de temps en temps l'uniformité. Lorsqu'on approche de la Magdaléna, le coup d'œil est plus riant ; ce ne sont plus ces grès arides qui rendent si triste le chemin de Carthagène jusqu'à Barranca ; des

terres d'alluvion semblent inviter l'habitant à les mieux cultiver; la verdure, plus souvent arrosée, y est moins pâle, et les bestiaux trouvant des pâturages moins secs, y sont plus gras et se multiplient davantage.

Barranca, où les voyageurs qui remontent la Magdaléna s'embarquent dans la saison de la sécheresse, est mal peuplé, malgré sa situation agréable. Si la chaleur y est très-forte dans la journée, la brise qui souffle de temps en temps rafraîchit l'atmosphère; ce n'est pas le seul bienfait qu'elle procure, elle emporte aussi vers le haut du fleuve les nombreuses nuées de moustiques : Barranca n'en est point incommodé. L'importance dont ce lieu jouit aujourd'hui, à cause des pirogues ou des ânes qu'on y loue aux voyageurs, cessera quand on aura rendu le Dique navigable en toute saison; on a le projet de s'en occuper.

CHAPITRE II.

Départ de Barranca. — Village de Ténériffe. — Sembrano. — Ile San-Pedro. — Pinto. — Santa-Ana. — Monpox. — Gouverneur de Monpox. — Commerce de Monpox. — Départ de Monpox. — Margarita. — Guama. — Penon. — Banko. — Sierra-Ocana. — Rejidor. — Rio-Viejo. — Morales. — Vadillo. — Habitans de la Magdaléna. — Boca-Rosario. — San-Pablo. — Pointe de Barbacoa. — Garapata. — Angustura. — Naré.

Il faut remonter la Magdaléna pour aller à Bogota; c'est une navigation fort pénible et fort longue, car elle dure un mois; cependant on préfère cette voie à la route par terre. Avant de m'embarquer, je consultai mon hôte. Il me donna des conseils en peu de mots et me peignit sous les couleurs les plus noires les souffrances que j'aurais à endurer.

Je reconnus qu'il m'avait dit la vérité, en

voyant les cinq matelots qui devaient conduire ma pirogue. Ils étaient complétement ivres. Leurs figures sauvages avaient quelque chose de sinistre qui cependant tenait plutôt, ainsi que j'en fis depuis l'expérience, à l'état où ils se trouvaient qu'à un caractère cruel. Grâce aux soins du vieux Péruvien, les arrangemens furent promptement conclus; à cinq heures tous mes effets étaient à bord de ma frêle embarcation. Mes *bogas*, c'est ainsi que s'appellent les mariniers de la Magdaléna, firent leurs adieux à Barranca en chantant les litanies de la Vierge.

A chaque coup de perche que mes bogas donnaient pour pousser la pirogue en avant, ils chancelaient et tombaient les uns après les autres dans l'eau. A sept heures on passa devant Barranca Vieja. A huit heures et demie nous nous arrêtâmes à Oiougar.

Nous en sortîmes le lendemain avant le lever du soleil. Lorsqu'il parut nous vîmes avec délices Buéna-Vista (belle vue) dont le nom n'est pas mal appliqué. La position de ce village est charmante.

Nous voyagions entre les rives verdoyantes

d'un fleuve qui, aussi large que le Sénégal, m'offrit bien d'autres traits de ressemblance avec lui; l'état inculte de ses bords, la solitude des forêts qui les couvrent, la chaleur qui s'y fait sentir, et les hommes noirs qu'on y aperçoit à de longues distances assis dans des cabanes de joncs entourées de champs de maïs, ou bravant les courans du fleuve dans des troncs d'arbres creusés, me transportaient en Afrique.

Le nègre de la Magdaléna n'a cependant pas le mâle courage, l'intrépidité et les forces musculeuses de celui du Sénégal; il n'a point, non plus, dans son Dieu cette confiance aveugle qu'inspire à l'autre un chiffon de papier vendu par un prêtre imposteur. L'Africain, sûr de l'efficacité d'un tel talisman, ne craint ni la dent du crocodile ni le venin du serpent; il se jette sans crainte à l'eau, ou pénètre sans inquiétude dans les broussailles. Le noir abâtardi de la Magdaléna redoute partout des ennemis et n'oublie jamais les lieux où l'imprudence a péri.

« Ici, me disaient mes bogas, un homme et son âne ont été mordus par un serpent; là un boga a été dévoré par un caïman; à cet endroit

un jaguar a mis en pièces un enfant. » Tels sont les souvenirs affreux qu'offre de toutes parts la Magdaléna. L'Africain, sur les fleuves de sa terre natale, ne cite au contraire que les combats de l'homme contre les bêtes féroces, et les victoires qui ont couronné une lutte soutenue avec une valeur fanatique.

(1) Nous suivions la rive de Sainte-Marthe, malgré le risque que nous pouvions courir de rencontrer des partisans de Moralès; c'était pour éviter les courans de l'autre rive, qui sont bien dangereux. Après avoir passé devant Ténériffe, on s'arrêta sur une plage sablonneuse dépendante de la province de Carthagène. Nous étions à trois lieues de Ténériffe. Nous avions parcouru treize lieues dans la journée.

Le travail de mes bogas était devenu très-pénible. Le fleuve, très-resserré, avait un courant violent que l'on n'évitait qu'en s'approchant de terre et en s'accrochant aux branches des arbres. On éprouve ici des brises du nord, elles tempèrent la chaleur qui est très-forte, surtout pen-

(1) 20 janvier.

dant une partie de la nuit, parce qu'alors elles cessent de souffler. Depuis deux heures du matin, au contraire, jusqu'au lever du soleil, le froid est si piquant que je ne pouvais dormir. Depuis la veille nous n'étions plus seuls à parcourir le fleuve. Des pêcheurs et des caïmans nous donnaient continuellement le spectacle de la chasse active qu'ils font aux poissons.

A deux heures on passa devant Sembrano; à l'île San-Pedro, nous entrâmes dans le bras du fleuve qui est à droite; le coup d'œil en était délicieux. L'île San-Pedro est entièrement couverte d'arbres dont les branches servent de refuge à des milliers de perroquets : le plumage varié des aras forme un agréable contraste avec le vert sombre des arbres, et les cris aigus de ces oiseaux animent le silence de cette partie du fleuve, où l'eau coule paisiblement. L'homme trouverait dans ces lieux solitaires une retraite où un sol enrichi par les débordemens du fleuve récompenserait largement ses travaux. La situation est en même temps avantageuse pour un établissement commercial, puisqu'on se trouverait à une distance convenable de Barranca et de Monpox.

En sortant de cet asile de paix, où une colonie industrieuse remplacera sans doute un jour ces familles d'oiseaux, nous trouvâmes des écueils et des courans rapides. Un promontoire formé de rochers énormes contre lequel la masse des eaux de la Magdaléna vient se briser, cause un courant dont nous ne franchîmes le danger qu'avec peine. Rentrés dans des eaux plus calmes, nous avons navigué jusqu'à dix heures du soir. Un banc de sable fut, comme à l'ordinaire, notre gîte.

Peu accoutumé encore au genre de vie auquel on est condamné sur la Magdaléna, le voisinage des serpens et des caïmans, les piqûres des moustiques, le froid glacial causé par les rosées et l'humidité du sol, m'avaient empêché de dormir pendant toute la nuit. Dans la suite, plus aguerri contre ces incommodités, le besoin de repos me les fit braver.

Lorsqu'on est témoin des fatigues que supportent les mariniers de la Magdaléna, on se borne, malgré l'empressement que l'on a d'arriver, à gémir, sans se fâcher des retards que l'on éprouve. Les bogas s'arrêtent le plus souvent qu'ils peuvent; aujourd'hui il s'agissait pour

eux de déterrer des œufs de tortue; leurs efforts furent inutiles, ils ne rapportèrent de leur chasse que vingt-quatre œufs de caïman qu'ils brisèrent; action fort utile : à peine avaient-ils fait ce sacrifice, que le bonheur sembla leur sourire. Un pêcheur passa près de nous, sa pirogue était chargée de poissons; ma générosité fut invoquée, et je la déployai à peu de frais, puisqu'avec deux réaux j'achetai douze poissons très-gros, qui suffirent pour plusieurs repas.

Moins effrayés des périls dont on nous avait dit que nous serions menacés en suivant la rive de la province de Sainte-Marthe, nous avons continué à la côtoyer. On s'arrêta quelques instans à Pinto, pour acheter du tabac et des cannes à sucre; denrées qui dans cet endroit sont en grande abondance et de qualité supérieure.

Mes bogas, toujours avides de leurs œufs de tortue, se figurèrent qu'ils seraient plus heureux sur un banc de sable à peu de distance de Pinto. Ils s'étaient trompés. Quelques œufs de caïman furent brisés contre la pirogue sous les yeux d'un de ces reptiles dont on voyait le museau au-dessus de l'eau et tout près du rivage. Il ne nous

quitta que lorsque la destruction de ses œufs fut achevée. Ayant laissé à notre droite l'embouchure du Cauca, nous vîmes Santa-Ana avant la nuit.

Le jour commençait à paraître lorsque nous reconnûmes Monpox. Je montai avec peine sur les décombres du quai dont la rive du fleuve était jadis revêtue : il l'a renversé en grande partie. Lorsque je fus en haut, on me fit traverser une place assez régulière, puis on me conduisit à la maison du gouverneur. La lettre de recommandation dont j'étais porteur me valut des honnêtetés et l'offre d'un logement, que j'acceptai.

Le gouverneur ne se borna pas à ces attentions. Le soir nous parcourûmes à cheval toute la ville : il s'empressa de me faire examiner les préparatifs de défense qu'il avait faits dans le cas d'une attaque de la part de Morales. Je donnai, comme je le devais, de grands éloges à l'art avec lequel il avait fortifié une ville ouverte. « Ici, me dit-il d'abord, s'élevaient des maisons et un bois assez touffu ; tout a disparu : j'y ai fait mettre le feu pour mieux découvrir l'ennemi. Ces fossés

arrêteront sa cavalerie; la mienne, au contraire, soutenue par mon infanterie, fera parmi ses troupes un grand carnage, pendant que mes chaloupes canonnières feront un feu terrible sur les siennes. » Vainement je cherchais à voir tout ce qu'il me montrait; car quarante hommes à cheval, tout nus, appelés dragons, et campés au milieu de la campagne, sous un hangar couvert de chaume, et deux cents hommes de milice, casernés dans un ancien collége de jésuites, composaient toute son armée; enfin cinq bateaux, armés chacun d'un canon, formaient sa marine.

La ville n'est pas sans intérêt par sa position. Les rues sont d'une largeur convenable, dans quelques-unes il y a des trottoirs. Les maisons, quoique basses, sont régulièrement bâties; les barreaux des fenêtres sont en fer, ce qui les rend moins tristes qu'à Carthagène, où ils sont en bois. Construites de manière qu'on peut y jouir du plus de fraîcheur possible, on n'a pas été ingénieux pour les éclairer. Intérieurement règnent de longues galeries très-peu élevées, afin que le soleil n'y pénètre jamais. Quoique

les relations commerciales de Mompox aient beaucoup perdu de leur importance, elles offrent encore un certain intérêt. En effet, par Ocana, cette ville reçoit le tabac, le sucre et les farines de Pamplona et Cuçuta. Antioquia lui envoie l'or; Santa-Fé, les produits du haut de la Magdaléna. Monpox est réellement un point fort important.

Le climat est brûlant (25 à 30°); aussi passe-t-on toutes les nuits assis dans les rues, pour y respirer le frais et être moins tourmenté des moustiques. Le ciel est constamment couvert; rarement on jouit d'un jour sans nuages. Les nuits, au contraire, toujours étincelantes, sont vraiment délicieuses; il y a un grand charme à se promener alors dans les rues : on trouve, comme à Norfolck, des sociétés fort gaies réunies à la porte de leurs maisons. Ce sont de tous côtés de longs éclats de rire auxquels les passans prennent part sans façon. Loin que l'on se formalise de cette familiarité, elle plaît infiniment, parce que la cordialité la plus franche préside à ces réunions. Ainsi s'écoule la vie des habitans de Monpox : le jour dans leurs hamacs, la nuit

à leurs portes. Rien ne troublerait leur paisible existence, s'ils n'étaient affligés de *goîtres* qui les défigurent d'une manière horrible. Sans cette infirmité, presque générale à un certain âge (trente à quarante ans), ils auraient une figure agréable, quoiqu'il leur manque l'expression vive des habitans de Carthagène, et le teint doucement coloré de ceux de Bogota.

La manière de vivre du peuple de Monpox diffère peu de celle qu'ont adoptée tous les habitans des *tierras calientes* (1) de l'Amérique du sud. Toutes les classes ont un goût funeste pour les liqueurs fortes (2); néanmoins les Monpoxiens ne boivent que de l'eau à leurs repas. On mange beaucoup de porc; l'on a une passion telle pour cet animal dégoûtant, que beaucoup de femmes prennent du plaisir à en élever, et s'en font suivre comme de petits chiens.

(1) *Terres chaudes :* c'est ainsi que dans l'Amérique méridionale on désigne les plaines et les parties basses des montagnes embrasées par une chaleur étouffante.

(2) Il y a dans la journée diverses époques consacrées à boire; ce sont *las siete, las onze, las dos, las quatre*, etc., etc.; si bien qu'avant la nuit chacun a vidé sa bouteille d'eau-de-vie.

Les retards que j'avais éprouvés à cause des fêtes par lesquelles on avait célébré la prise de Sainte-Marthe sur les Espagnols, cessèrent enfin le 27; mais que de contrariétés à l'instant de mon départ! J'avais engagé six matelots, je n'en trouvai que cinq; l'un d'eux, me dit-on, était tombé malade, et avait dépensé une partie de l'argent que je lui avais payé d'avance. Ma pirogue était calfatée avec de la graisse de caïman, il était par conséquent impossible d'y dormir sans être asphyxié par l'odeur infecte qu'elle exhalait. On m'en donna une autre; celle-ci avait besoin d'être radoubée, ce fut bientôt fait. Quand nous nous fûmes un peu avancés dans la rivière, l'eau entra dans la pirogue en telle quantité qu'il fallut regagner la rive. Enfin l'obligeance d'un habitant, qui me loua sa pirogue, me permit de partir à midi. Je n'ai parlé de ces désagrémens que pour donner une idée de ceux qui peuvent dans l'Amérique espagnole entraver la marche d'un voyageur.

A chaque instant mes bogas faisaient halte au pied des habitations qui couvrent l'île où est bâtie Monpox. Ces habitations, les plantations

de bananiers, les embarcations légères qui reviennent de la pêche, ou qui portent à la ville les produits du sol, animent tellement cette partie du fleuve, que l'on croirait avoir passé de la Magdaléna, attristée par des solitudes affreuses, sur un fleuve traversant un pays riche de culture.

Nous nous arrêtâmes le soir à Margarita, village où nous devions prendre un boga qui pût remplacer le malade; on en trouva un jeune et vigoureux qui n'avait pas encore servi; ce ne fut pas sans peine que je pus le déterminer à me suivre, tant il était prévenu contre les nègres venus avec moi de Monpox.

Le lendemain nous passâmes devant Guama, situé sur la rive de Sainte-Marthe; le soir on échoua la pirogue sur un banc de sable, asile où dorénavant je vais passer toutes mes nuits.

J'eus d'assez fâcheuses explications avec mes matelots : mécontens d'avoir travaillé jusqu'à la fin du jour, ils parlèrent de me quitter; je parvins par menaces et surtout par promesses à les apaiser. Ces dispositions de leur part n'étaient certainement pas rassurantes, car fréquemment ils abandonnent le voyageur quand on les con-

trarie par un service trop rigoureux, et se sauvent dans le premier endroit habité, où ils sont sûrs de trouver des amis et des protecteurs.

A cinq heures du matin nous étions au pied du Penon; après avoir passé quelques momens dans ce village, nous vîmes Banko; puis l'après-midi nous découvrîmes la Sierra-Ocana.

Par un excès de zèle, ou peut-être par l'insomnie que leur causèrent les piqûres continuelles des moustiques, les bogas chantèrent leur hymne à la Vierge, et partirent à minuit; à cinq heures nous dépassâmes Rejidor, et à sept heures, laissant sur notre gauche le bras de la Magdaléna qui mène à Ocana, nous entrâmes dans celui de Morales. A Rio-Viejo je trouvai la chaleur beaucoup moins forte qu'à Monpox; le ciel, continuellement chargé de vapeurs, avait une teinte différente de celui des plaines. Nous étions déjà sous l'influence de la Cordillère; je fus très-surpris de voir des cocotiers et des palmiers à vin dans un pays presque tempéré, sur les bords d'une eau douce et tranquille, dans une terre profonde et noire, pendant qu'ailleurs on n'a-

perçoit ces arbres que sur les plages sablonneuses de la mer.

Le lendemain matin à huit heures nous étions à Morales; ce grand village est situé sur une île du même nom; des cocotiers l'ombragent; dans la campagne voisine on recueille beaucoup de vin de palme. La population blanche qui y habite a établi des auberges. Elles se composent d'un hangar en claies de bambous pour que le jour et la brise y pénètrent; on y trouve deux ou trois bancs et des peaux de bœuf étendues sur des châssis en bois; ce sont des lits.

Je ne m'étais arrêté à Morales que pour acheter des provisions; nous découvrîmes bientôt les montagnes où s'élève Zimitri.

Le 1er février nous vîmes Vadillo à six heures du matin; de distance en distance j'apercevais chaque jour quelques cases isolées. Je descendis dans plusieurs, curieux d'étudier le peuple qui habite les rives de la Magdaléna : il est d'autant plus remarquable, qu'il vit concentré en famille, et qu'il semble fuir toute espèce de société.

De vieux bogas, las de voyager sur les fleuves,

et voulant laisser à leurs enfans le fruit de leurs pénibles travaux, des affranchis, des déserteurs, appartenant à toutes les races, ou pour mieux dire à toutes les couleurs, se sont établis sur ces bords malsains. Malgré l'isolement où ils vivent les uns des autres, ils n'ont pourtant pas renoncé tout-à-fait à la société de l'homme. Souvent les champans (1) et les pirogues abordent près de leurs habitations; ils trouvent ainsi à vendre l'excédant de leurs récoltes; il faut donner tant de bananes pour une piastre (5 fr.), qu'avec une richesse végétale considérable ces gens n'ont pas de quoi acheter des vêtemens.

Tous ces hommes sont donc fort pauvres et bien malheureux, puisque des dix plaies qui affligèrent l'Égypte ils en ont cinq : la corruption des eaux, les ulcères, les reptiles, les grosses mouches et la mort des premiers nés. En effet, on élève avec peine les enfans. Cependant si la nature a empoisonné l'air que respire le riverain de la Magdaléna et les plaisirs qu'il goûte, si elle a rempli d'animaux venimeux les lieux où il vit,

(1) Bateaux.

elle a répandu partout des plantes bienfaisantes dont il connaît assez bien la vertu, et qui adoucissent ses maux, si elles ne les guérissent pas entièrement.

Les familles solitaires qui peuplent les bords de la Magdaléna se composent ordinairement du mari, de la femme, de deux ou trois enfans; bien rarement on y voit des vieillards. On ne vit pas long-temps avec les maux que ces hommes souffrent, et qui sont communs à toutes les races croisées entre les tropiques. Les Arabes, les Indiens et les Nègres, lorsqu'on ne les oblige pas à des travaux trop durs, ne sont jamais malades.

Les maisons où demeurent les riverains de la Magdaléna, sont de joncs et de bambous. Ordinairement elles s'élèvent au milieu de bois touffus, et où l'on s'est contenté de nettoyer un espace très-petit pour y planter des bananiers (1), des cannes à sucre, des cacaotiers, des ananas, des papayers, du piment; enfin des fleurs pour orner la tête des femmes.

(1) La banane est le fruit de prédilection des Américains : verte, on la fait bouillir; mûre, c'est un fruit bien sucré, qu'on fait rôtir et qu'on mange avec délices.

Le bois qui environne la maison n'est pas un labyrinthe inextricable, on y trouve une infinité de sentiers dont le propriétaire connaît seul les détours. Par là il va chercher dans leurs retraites éloignées les animaux qui naguère se promenaient sur son habitation, ou bien il se rend à son champ de maïs toujours placé loin des inondations. Là, souvent il creuse sa pirogue, coupe les solives de sa cabane; et, sans autre secours que des rouleaux, lui seul, quand il les a finis, il les amène jusqu'aux bords des eaux.

Une douzaine de poules composent sa basse-cour, heureux s'il pouvait y placer une vache ou au moins un cochon! rarement il en a les moyens : de sorte qu'il ne vit que de bananes, de poissons et quelquefois de gibier. Deux ou trois chiens de chasse et des chats dévorent les restes de cette table frugale. Un riverain possède ordinairement un cylindre pour faire le guarapo (sirop de sucre fermenté), un métier pour tresser des nattes, des filets, des dards, et des écailles de tortues. D'un côté elles servent de plats, de l'autre de siéges pour s'asseoir. Le riverain a aussi une hache, un sabre, des calebasses,

des marmites en terre; on doit le regarder comme prévoyant et économe, s'il a quelques morceaux de viandes boucanées, et des paniers remplis de maïs.

La vie de l'habitant de la Magdaléna n'est donc pas oisive. Seul, il veille à tout, il n'attend aucun secours de la société; il doit être tout à la fois architecte, chasseur, pêcheur, ouvrier adroit: tantôt il est dans les bois à poursuivre le jaguar, qui lui a enlevé un chien précieux, tantôt sur le fleuve à percer de ses dards le vagré, ou à jeter ses filets : il n'est jamais en repos. Ce n'est rien encore : quand la rivière débordée inonde ses plantations, on le voit alors, attachant sa pirogue aux arbres de son jardin, y placer sa famille, puis, à travers les sentiers où peu de jours auparavant il chassait les cerfs, la conduire à son champ de maïs, où il élève à la hâte un ajoupa pour la garantir des torrens de pluie.

L'homme ne supporte pas toujours seul le fardeau des travaux de la famille, sa femme parfois les partage. Elle travaille aux champs, prépare les repas, et accompagne son mari à la pêche: elle tient le gouvernail. Des événemens affligean

portent souvent le découragement dans l'âme de ces êtres infortunés : un père succombe à de longues infirmités, un enfant aux maux du premier âge; une fièvre aiguë ravit une épouse; et à tant de soins pénibles qui composent leur misérable vie, il faut joindre ceux des funérailles. L'homme ne peut vivre seul; après avoir donné quelques mois aux douleurs du veuvage, il monte dans sa pirogue, descend le fleuve, et va dans un hameau offrir à une nouvelle épouse beaucoup de fatigues et de privations, mais un cœur sans partage.

Depuis plusieurs jours les montagnes paraissaient à l'ouest, et le nombre des caïmans diminuait visiblement; c'était un indice que la température était moins ardente; cependant la chaleur était encore brûlante à midi ; de sorte que nous nous arrêtâmes à cette heure-là sous les berceaux naturels que forment au-dessus du fleuve les superbes ceïbas, et une infinité d'autres arbres d'un feuillage très-touffu.

Quoique notre pirogue fût assez grande, puisqu'elle avait seize vares de long, on avait le soin presque à chaque halte de la tirer à terre,

cette précaution nous inspirait plus detranquillité pour reposer. Si la rive gauche eût été moins embarrassée de troncs d'arbres, les plantations de bananiers qui la couvrent nous eussent engagés à la côtoyer; mais on eût été alors exposé à tant de risques que nous prîmes celle à droite. Au milieu des solitudes des eaux nous aperçumes un champan; il était chargé de soldats qui descendaient le fleuve au son lugubre d'une flûte indienne. En quittant Vadillo, nous étions arrivés aux confins de la province de Sainte-Marthe et de Cundinamarca; un changement prodigieux se faisait remarquer depuis que nous étions entrés dans celle-ci; partout on voyait des bananiers et des cacaotiers. On goûte un grand charme à trouver les traces du travail de l'homme dans les lieux qui semblent être exclusivement le patrimoine des animaux sauvages.

Nous avons traversé à cinq heures la Boca-Rosario. On nomme ainsi un endroit où le fleuve est extrêmement resserré, et d'où il sort avec précipitation. A huit heures du soir, quand nous nous fûmes établis sur notre banc de sable, je me disais : A présent il est minuit à Paris, pres-

que tous mes compatriotes y reposent également; mais, fatigués de mille plaisirs variés, rassasiés de mets exquis, ils se délassent sur le duvet; des gardes veillent à leur sûreté; l'hiver et l'industrie les garantissent de mille insectes incommodes, et j'en suis dévoré; il gèle chez eux, et ils ont chaud; je me trouve à quelques degrés de la ligne, et je suis glacé.

Nous eûmes à lutter contre le courant du fleuve, devenu plus rapide à mesure que nous nous élevions vers sa partie supérieure; ce mouvement des eaux de la Magdaléna était aussi causé par les promontoires qui, de loin en loin, en barraient le cours. Ces terres avancées sont remarquables par des couleurs brillantes, disposées par couches régulières. La journée fut bien pénible; aussi quoiqu'il ne fût que cinq heures, nous nous arrêtâmes devant San-Pablo.

Dans la soirée je montai au village; j'allai chez l'alcade. Un champ de bananiers, une pirogue pour la pêche, quelques chiens pour la chasse, un mauvais fusil, deux hamacs, composaient tout son bien; un caleçon, une chemise de toile et un chapeau de paille formaient tout son vête-

ment; il marchait nu-pieds. Cependant il jouissait dans son village de toutes les prérogatives imaginables; en effet, outre le droit d'appointer les différends, ainsi que le font nos juges de paix, il avait celui de régler les poids et mesures. Rien n'est plus arbitraire, puisque des pierres, dont la valeur est conventionnelle, servent de poids, et que les balances sont faites avec deux calebasses souvent fort inégales. Les alcades lèvent aussi l'impôt et la conscription.

Malgré le besoin qu'on éprouve, dans cette affreuse navigation, de se baigner souvent, à cause de la chaleur que causent l'ardeur du soleil, les piqûres des moustiques et le nombre d'hommes rassemblés dans un très-petit espace, cependant je commençais à prendre cet exercice avec moins de plaisir depuis que nous nous fûmes éloignés de Morales. En effet, l'air et l'eau étaient extrêmement froids, et l'on éprouvait un saisissement désagréable toutes les fois qu'on entrait dans l'eau. Ce n'était pas le seul changement que j'avais remarqué en remontant vers le haut du fleuve : le ciel était continuellement couvert de nuages, au point que la lune s

montrait rarement; ce n'étaient plus ces nuits resplendissantes des tropiques, qu'elle éclaire d'une lumière presque aussi vive que celle du jour; au contraire, du sommet des hautes montagnes qui nous environnaient s'étendaient des voiles épais de vapeurs qui nous le dérobaient. Ainsi, malgré le zèle des bogas, nous naviguions peu la nuit; les brouillards étaient quelquefois tellement denses avant midi, qu'on pouvait à peine distinguer les objets à la distance de deux pirogues. D'un autre côté, cette température plus douce faisait naître une nature plus agréable aux yeux d'un Européen. En effet, elle était mieux parée et plus variée; des fleurs plus brillantes tapissaient les bords du fleuve, et parmi elles la maravilla formait des guirlandes d'un pourpre éclatant; les arbres étaient plus forts, quoique moins élevés; attachés par des racines profondes dans la terre, on voyait moins de troncs renversés embarrasser la navigation comme dans le bas du fleuve. J'eus surtout lieu d'admirer la pointe élevée de Barbacoa; le souvenir des combats que s'y livrèrent les Espagnols et les Indépendans en détruisait tout le charme,

en rappelant que les eaux pures et limpides qui en baignent le pied ont été ensanglantées, et que dans ces solitudes délicieuses où les hommes ne se sont montrés qu'une fois, ils ne se sont rencontrés que pour s'entre-détruire.

(1) Nous vîmes sur notre droite San-Bartholome : un mauvais chemin qui part de ce village mène dans la province d'Antioquia; bientôt nous fûmes dans les eaux sales et noires qu'un ruisseau voisin apporte en tribut à la Magdaléna, et dont l'odeur marécageuse indique la qualité malsaine. Sortis de ces parages infects, nous eûmes à doubler un promontoire qu'on nomme Remolino-Grande; les eaux s'y précipitent avec une violence dangereuse pour l'embarcation qui ne s'en garantit pas en s'accrochant de temps en temps aux roches, aux branches et aux racines qui tapissent la rive.

Nous passâmes tous ces écueils sans accident, et avant la nuit nous arrivâmes à Garapata. Les habitans de ce hameau sont réputés très-patriotes. A ce titre, mes bogas prétendirent établir un

(1) 7 février.

système de loi agraire, qui ne convint pas du tout aux citoyens de Garapata : il les obligea d'avoir l'œil ouvert toute la nuit, et de veiller sur les démarches de mes matelots. En effet, ceux-ci, en conséquence de leur logique politique, voulaient qu'on leur fournît gratuitement des poules, des oranges, des bananes et même du sel. « Entre frères et amis, disaient-ils, tout doit être commun. » Le principe ne fut pas admis. Alors changeant de système, ils menacèrent à mon insu les habitans de Garapata de toute mon indignation; ce qui n'était pas aux yeux de ces pauvres gens une menace sans conséquence, parce qu'on m'avait fait passer pour un officier de la république. Par ce stratagème, mes bogas obtinrent beaucoup de choses.

Nous devions traverser l'Angustura, endroit très-dangereux. On s'occupa d'abord de tresser des cordes en deux et en trois, puis on visita la pirogue, on en calfata quelques parties qui avaient été endommagées près de Garapata, enfin l'on prit quelques perches neuves. Lorsque tout fut en état, nous poussâmes au large. Nous fûmes en peu de temps au pied de l'Angustura. Ce

rocher est fort élevé, et comme il avance beaucoup dans la rivière, il en rétrécit considérablement la largeur. Heureusement l'eau était fort basse lorsque nous y passâmes; de sorte que nous courûmes peu de dangers. Cependant nous ressentîmes quelque inquiétude en nous trouvant bientôt au milieu des brisans : on ne peut s'y servir que de la perche. Les bords du fleuve sont tellement escarpés, que nulle part il n'y a moyen de s'y accrocher. Quand les eaux sont basses, les matelots vont avec beaucoup de difficulté attacher bien loin la corde à quelque arbre, de sorte qu'on ne court plus risque d'être emporté par la violence du courant. Autrefois, il y avait à l'Angustura des hommes pour vérifier les passe-ports des voyageurs; ils étaient munis en même temps de tout ce qui est nécessaire dans le cas d'un malheur : aujourd'hui il n'existe plus rien de semblable.

La rivière à l'Angustura est très-limpide, aussitôt qu'on sort de ce passage dangereux ses eaux redeviennent jaunes et sales. A peu de distance nous aperçûmes Naré, où bientôt je grimpai. Naré est un des villages les plus importans

de la Magdaléna. Placé à cinq journées de Medellin, il est devenu le port le plus fréquenté de la riche province d'Antioquia. Les courriers, les marchands, tous les voyageurs y abordent, et y répandent beaucoup d'activité. C'est en un mot l'entrepôt des cacaos de la Magdaléna, pour les contrées de la Cordillère occidentale; on les y échange contre l'or qu'on y exploite. La rivière qui porte le nom du village de Naré est un canal assez commode pour le transport des marchandises dans l'intérieur du pays.

CHAPITRE III.

Bras de la Magdaléna. — La Miel. — Rio-Negro. — Guarumo — Promontoire de Garderia. — Ecueils de Perico. — Honda. — Description de la Magdaléna.

En sortant de Naré, nous nous sommes dirigés vers la rive droite du fleuve; puis nous sommes entrés dans un de ses bras, qu'on nomme le Tigre.

On ne tarda pas à apercevoir quelques huttes. Le ciel se voilait de nuages, avant-coureurs de l'orage; on chercha à se mettre à l'abri avant la nuit; les deux rives du fleuve étaient couvertes d'arbres serrés et touffus; il n'y avait pas d'espoir de trouver avant la fin du jour une plage sablonneuse; une cabane était à droite, on en distinguait le faîte au milieu des buissons; on poussa la pirogue vers cet asile; un canot était

attaché à quelques joncs, mes bogas le déplacèrent pour y mettre le nôtre. Dès qu'il fut en sûreté dans ce petit havre, nous descendîmes tous à terre, armés jusqu'aux dents; on eût dit que nous courions à l'assaut. Ayant grimpé rapidement les degrés qu'on avait inégalement creusés le long de la rive, nous fûmes bientôt en haut.

Nous trouvâmes une cour entourée de bananiers, et devant nous un hangar élevé sur des pieux : un hamac en toile était tendu au-dessus du lit, fait en côtes de bambous; on voyait çà et là des calebasses; dans un coin il y avait du feu; quelques morceaux de gibier séchaient sur des cordes : partout on remarquait le désordre et les traces de l'effroi qu'avaient éprouvé à notre apparition les propriétaires de la maison. Tout était ouvert; il n'y avait ni murs, ni même de nattes pour fermer la cabane; on pénétra partout dans cette chétive habitation, qu'ombrageaient des arbres très-élevés.

Notre visite n'avait point eu lieu sans exciter les hurlemens plaintifs des chiens qui gardaient la case : le maître n'y tint pas; et, sortant tout-

à-coup d'un des endroits les plus épais du bois qui entourait sa demeure, il se présenta avec un air d'inquiétude qui n'échappa pas au pilote de notre embarcation : celui-ci en profita pour obtenir l'hospitalité, qu'on se pressa de lui accorder; et ne se contentant pas de cette obligeance, il demanda à l'hôte d'un ton arrogant : « N'êtes-vous pas Godo (espagnol)? » l'autre le nia d'une manière assez faible pour accroître l'audace du matelot, qui ne cessa dès lors, malgré mes réclamations, de le fatiguer de ses importunités.

L'orage nous força de souper sous le toit de notre hôte : sa vigilance inquiète ne se borna pas à envoyer sa famille dans les bois pour y passer la nuit, elle l'empêcha aussi de prendre du repos; il resta debout en sentinelle pour observer nos mouvemens, et s'opposer, autant qu'il le pourrait, aux violences de mes bogas. Que de soucis ont empoisonné la vie, naguère paisible, de cet homme solitaire! Devait-il s'attendre, en se cachant sur un bras écarté de la Magdaléna, que son toit, exposé sans cesse aux vents et aux orages, recevrait des hôtes aussi dangereux. Un tel événement lui aura peut-être fait établir des

is sa retraite dans les obscures tanières des
guars, dont à son tour il troublera le repos
ur assurer le sien.

Nos fatigues recommencèrent le lendemain.
ous ne vîmes rien de remarquable jusqu'à cinq
ures, que nous sentîmes une odeur très-forte
musc. Mes bogas l'attribuèrent au voisinage
quelque gros serpent; aucun de nous ne fut
nté d'examiner si la conjecture était vraie. On
t pu, sans la crainte d'y faire de fâcheuses ren-
ntres, s'arrêter en cet endroit; c'était une île
ı le sol, continuellement fertilisé par les inon-
ıtions du fleuve, semblait plus fécond qu'ail-
urs. Le port des ceïbas y était plus haut et
us majestueux; on ne voyait plus les guaru-
ıos qu'envahissent des myriades de fourmis,
dont les tiges ainsi détruites embarrassent la
avigation; on n'apercevait, au contraire, que
es berceaux fort étendus, qui, formés de lianes
t du feuillage épais des arbres, semblaient in-
iter le voyageur à s'y reposer à l'abri du soleil;
on y observait aussi avec surprise plusieurs ar-
bres taillés absolument en éventail ou en pa-
asol, comme ceux des anciens parcs, et qui,

par ce jeu bizarre de la nature, semblaie
l'ouvrage de l'homme. Ce ne fut pourtant p
dans ces lieux charmans parfumés de musc q
mes bogas s'arrêtèrent, ils préférèrent un ba
de sable.

Aujourd'hui (1) nous avons laissé à droite
Miel, dont les eaux claires et très-froides no
invitèrent à en remplir plusieurs jarres pour
reste de la route. Ce bien me parut beauco
plus précieux après avoir bu les eaux jaunes
bourbeuses de la Magdaléna. Nous entrâme
Buenavista à la nuit.

Le matin de bonne heure on passa deva
l'embouchure du Rio-Negro, qui sort des mo
tagnes de Zipaquira; puis nous aperçûmes à
rive droite Guarumo, au milieu d'un bois
cocotiers. Ce hameau est destiné à s'agrand
si, comme on en a le projet, on y conduit l
route de Bogota à la Magdaléna. La nature d
vient ici plus âpre, les rameaux des Cordillèr
se resserrent, le fleuve s'encaisse davantage,
se remplit de pierres qui roulent du haut d

(1) 11 février.

ontagnes; les courans sont tellement rapides, 'on n'en rompt plus la violence qu'avec peine. ranglée entre des hauteurs couvertes de roers, la Magdaléna vomit avec impétuosité ses ux par les bouches étroites qu'elle s'y est ouvrtes. Si la nature n'en avait brisé le choc et la olence par les coudes nombreux que leur prétent les bras avancés des Cordillères, les pigues ne pourraient plus naviguer dans la val- étroite que le fleuve parcourt, et qui n'est e la pente du plateau qui s'étend depuis Chaani jusqu'à la Purification.

La journée du 13 offrit peu d'observations recueillir; cependant, avant la nuit, je fus appé de l'aspect singulier que présente le pen de Garderia. Ainsi que tous les caps des ves de la Magdaléna, il est droit comme un ur, et se compose de trois couches d'argile; s couches forment des angles de couleurs diverses et très-vives. Ennemis du trouble et du ruit, les caïmans fuient ordinairement le haut u fleuve; cependant nous en trouvâmes pluieurs au pied du Garderia, dont les eaux paibles convenaient à leurs habitudes. Des hé-

rons, des aigrettes, et d'autres oiseaux qu
suivent à la chasse ces amphibies, se tenaien
sur le sommet de cette colline tronquée. Nou
perdîmes bientôt de vue le penon de Gard
ria, et avec les ombres de la nuit la Cerrania d
Garapapi.

Avant midi nous étions au Périco. Cet écue
est formé de rochers contre lesquels l'eau s
brise avec fracas et rejaillit en flots d'écum
blanchâtre comme sur les rivages de la me
On ne peut plus se servir de la perche ou d
la rame. Un boga se jette à l'eau muni d'un
corde, qu'il va attacher à terre à quelque tron
d'arbre pour qu'on puisse touer l'embarcatio
sur cette amarre. Cette manœuvre fut mal ex
cutée; la corde se rompit et la pirogue chavir
au milieu des roches; ceux des bogas qui
étaient avec moi sautèrent à l'eau, se sauvèren
à la nage, et, parvenus à terre, ils m'appelèren
en me criant que la pirogue était perdue et qu'
fallait l'abandonner. Je ne sais pas nager, je fu
donc obligé de rester sur l'embarcation renver
sée. Je m'y cramponnai. A chaque secousse o
eût dit qu'elle était amarrée aux rochers, el

ne bougeait pas : je me maintenais au-dessus de l'eau, qui était heureusement assez basse; un peu plus loin je me serais noyé.

Toutes mes espérances, le fruit de six mois de peines et de patience étaient dans cette pirogue. Que serais-je devenu si les effets qu'elle contenait eussent été perdus ? à qui me serais-je adressé? où aurais-je trouvé des secours dans l'état où je me serais présenté pour les solliciter ? La pitié est insensible pour les naufrages essuyés dans une rivière; elle sourit au récit des dangers que l'on y court.

Étourdi par les mugissemens du fleuve, irrité par les cris de mes bogas fugitifs, je sautai à l'eau, j'en avais jusqu'au menton; me servant d'un aviron dont j'étais armé au moment du naufrage, je m'en fis un levier avec lequel je soulevai la pirogue. Les nègres me voyaient travailler, ils furent surpris de mon succès; ce sentiment les ramena vers moi, ils m'aidèrent; nos efforts réunis remirent à flot la pirogue. J'y remontai; mes matelots gagnèrent la rive en nageant et en guidant avec une amarre l'embarcation au milieu des roches.

Dès que nous fûmes à terre en sûreté, on vida la pirogue : elle coulait bas d'eau; tous mes effets étaient gâtés, et j'en avais perdu beaucoup. J'étais trop aise d'avoir échappé au danger qui m'avait menacé pour prendre un grand intérêt à ce dommage. Je ne pus néanmoins me dispenser de reprocher aux nègres leur lâcheté et l'abandon où ils m'avaient laissé; ils en étaient tellement honteux, qu'ils ne me répliquèrent rien. Le soleil sécha bientôt l'embarcation, et nous y remontâmes. Avant de partir je fis prendre toutes les précautions nécessaires. Depuis l'accident du matin j'avais obtenu une autorité qui me permettait de tout diriger. J'arrivai donc sans nouvel encombre à Honda (1).

Cette ville est située dans une vallée ceinte de tous côtés de montagnes; la chaleur y est étouffante. Il faut traverser deux ponts avant d'y entrer. Le dernier est jeté sur le Guali, torrent impétueux qui se joint à la Magdaléna. Ces ponts en bois sont hardiment posés sur des éclats de rochers qui leur servent de culées et que les tremblemens de terre font écrouler.

(1) Vingt-deux lieues de cet endroit à Bogota.

Celui que Honda éprouva il y a quinze ans a laissé des traces affreuses de ses ravages; beaucoup de maisons et l'église même sont en ruines. Cependant il reste encore quelques édifices assez réguliers. Les rues sont pavées et tirées au cordeau. Cette place est importante, parce que les embarcations qui viennent des provinces maritimes s'y arrêtent et y déposent les marchandises qui doivent être distribuées dans les provinces intérieures. On y a établi un bureau de douanes.

Je passai sur l'autre rive de la Magdaléna où l'on trouve le chemin de la capitale, et je me félicitai beaucoup de pouvoir enfin quitter mes bogas. Je trouvai l'hospitalité dans la maison du douanier, et je me hâtai de régler avec mes matelots. Un autre embarras allait me retenir; je n'avais pas de mules; il y en avait dans la cour du douanier; mais elles étaient destinées à porter du tabac pour le compte du gouvernement. D'après l'avis de mon hôte, j'offris une récompense aux muletiers; l'arrangement fut bientôt conclu. Je pus compter sur leurs mules, et je me proposai d'en profiter dès le lendemain.

La Magdaléna sort du lac Papas (1); dans presque tout son cours, elle coule sous le même méridien. Le Cauca, dont les sources sont derrière celles de la Magdaléna, eût offert les mêmes avantages que ce fleuve pour la navigation, si, tandis que le lit du premier s'élargit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, celui de l'autre ne se resserrait en s'approchant des lieux où il se mêle avec la Magdaléna, ce qui en rend le cours dangereux et impraticable dans beaucoup d'endroits.

La nature semble avoir creusé le lit de la Magdaléna au milieu de la Cordillère de la Colombia, de même qu'elle a conduit les eaux du Nil au travers des sables de l'Égypte, pour former un canal de communication entre les montagnes et la mer. Elle n'en eût pourtant fait qu'un torrent innavigable, si elle n'eût barré son cours dans plusieurs parties par des masses de rocher disposées de manière à en briser la violence. Ses eaux, ainsi arrêtées, coulent avec lenteur dans les plaines des provinces

(1) 1° 58′ lat. n. 78° 30′ long. o.

de Sainte-Marthe et de Carthagène, qu'elles fécondent et dont elles rafraîchissent l'air brûlant par leur évaporation.

Trois températures bien distinctes règnent sur la Magdaléna : les brises de mer soufflent depuis son embouchure jusque près de Monpox; depuis cette ville jusqu'à Morales, aucun vent ne tempère les feux de l'atmosphère, et l'homme succomberait à leur ardeur, sans les rosées abondantes qui tombent pendant la nuit; de Morales aux sources de la Magdaléna, le vent du sud calme l'ardeur du jour et forme la troisième température, celle des brises de terre, qui sont cause que la navigation de la Magdaléna est rarement mortelle pour les Européens. Si la vie de l'homme ne court pas de dangers, en revanche il ne goûte pas un moment de repos : le long de ce fleuve, une multitude d'insectes lui font une guerre cruelle; les moustiques, près de la mer; plus haut, de petites mouches, les gegens, le couvrent de piqûres cuisantes; entre-t-il enfin dans une région plus fraîche encore? les tabanos, mouches extrêmement grosses, boivent son

sang. Veut-on se baigner? on craint d'être dévoré par les caïmans; descend-on à terre? on a souvent à y redouter le venin des serpens. Rien n'est donc plus affreux qu'un voyage sur la Magdaléna : rarement même la vue y est réjouie; car les bords fertiles de ce fleuve, qui devraient être couverts de cacaotiers, de cannes à sucre, de café, de coton, d'indigo, de tabac; ces bords, qui devraient offrir au voyageur altéré tous les fruits délicieux des tropiques, qui devraient briller de tant de fleurs éclatantes, sont hérissés de buissons, de liane et d'épines, d'où s'élancent des cocotiers et des palmiers.

CHAPITRE IV.

Route de Honda à Bogota. — Rio-Seco. — Venta-Grande. — Montagne de Sarjento. — Vallée de Guaduas. — Billeta. — Facatativa. — Description de la plaine de Bogota. — Saut de Tequendama. — Pont naturel de Pandi.

(1) Je partis de grand matin de la maison de l'obligeant chef de la douane. Après avoir traversé des bois fort épais, nous ne cessâmes pas de monter jusqu'à un endroit d'où nous jouîmes d'une vue magnifique; elle s'étendait sur la province de Mariquita, dont les montagnes, du point d'où nous les découvrions, semblaient des sommets peu élevés. On distinguait pourtant les maisons toutes blanches de Mariquita (2), et par conséquent, plus près de nous, Honda, dont la Magdaléna baigne les murs. Les bords

(1) 15 février.

(2) Presque tous les habitans de cette ville ont des goîtres.

verdoyans de ce fleuve embellissent singulièrement le tableau. On eût cru voir la Seine serpentant au milieu des prairies de la Normandie. Bientôt ce spectacle ravissant disparut : en rentrant dans les bois je ne distinguai plus au travers des arbres qu'un filet d'eau, c'était encore la Magdaléna, et tout-à-coup je ne vis plus rien. Nous recommençâmes à monter, et quoique je ne regardasse pas sans effroi l'escarpement de la Cordillère dans laquelle je pénétrais pour la première fois de ma vie, mes craintes diminuèrent beaucoup en voyant l'intelligence de la mule qui me portait. Il était réellement curieux d'observer le discernement avec lequel elle choisissait les rochers où elle pouvait le plus sûrement s'accrocher. Complétement rassuré, je m'abandonnais à ses caprices. Les muletiers ont une très-bonne manière de conduire ces animaux dans les passages dangereux, ils les frappent rarement, les encouragent par leurs cris, et leur soutiennent la croupe, lorsque, grimpant de roche en roche, ils semblent prêts à tomber.

On passa le Rio-Seco, on s'arrêta quelques in-

stans à une venta (auberge), puis successivement on traversa un nombre infini de ruisseaux qui coupent la route en tous sens; enfin on atteignit la Venta-Grande. Les auberges de la Cordillère ressemblent absolument à celles de Morales; si l'on n'y trouve rien, on y paie très-peu de chose.

Nous eûmes le lendemain à escalader le Sarjento; je n'ai pas oublié toutes les peines qu'il nous coûta. Enveloppés soudainement d'un brouillard froid, humide, et si épais que je ne distinguais pas même les hommes qui marchaient devant moi, nous fûmes dans une nuit profonde; j'éprouvais un grand abattement et un malaise, suites ordinaires de ce phénomène fréquent dans la Cordillère. Vers midi la brume se dissipa; peu d'instans après nous trouvâmes une pierre sur laquelle on a écrit l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer. Nous étions à 870 toises, il nous restait dix-huit lieues à parcourir pour arriver à Santa-Fé. Les chemins devinrent meilleurs, et nous fûmes bientôt sur le sommet d'une montagne d'où l'on découvrait la belle vallée de Guaduas.

Je fus surtout charmé, en y descendant, de me trouver dans une prairie verdoyante coupée de tous côtés par des ruisseaux sur lesquels étaient jetés des ponts étroits, mais sûrs. A droite et à gauche je voyais des cases entourées de cultures et ombragées de saules; des bestiaux nombreux et gras y paissaient : on éprouvait une douce chaleur, c'était celle de l'île Madère. Nous avions atteint une hauteur où l'homme peut jouir du bonheur : nous étions à 647 toises : ainsi, en descendant 223 toises, nous avions trouvé un autre ciel, une autre terre que sur les sommets que nous avions traversés le matin.

Le chemin était uni et facile, j'arrivai bientôt à Guaduas. Cette ville me parut fort propre; quelques-unes de ses rues sont pavées et bordées de trottoirs; la place où se trouvent l'église et d'autres édifices est ornée d'une fontaine; les maisons blanchies à l'extérieur en égaient singulièrement la vue. Il est bien difficile que le voyageur qui a franchi les montagnes de grès qui séparent Guaduas de la Magdaléna n'éprouve pas une sorte de ravissement lorsqu'il se trouve tout-à-coup dans une vallée où la température est

douce, qui est arrosée par des ruisseaux limpides, et riche de tous les dons de la nature; mais l'homme néglige trop de les perfectionner ou de les recueillir.

Le peuple qui vit dans ces lieux charmans est d'une blancheur qui ravit l'Européen quittant les bords de la Magdaléna; il ne peut qu'admirer la grâce des femmes de ce village et l'art qu'elles mettent dans leur habillement, quoiqu'elles affectent l'abandon de la simplicité. Il est vrai que partout les paysannes américaines prennent bien mieux et plus vite que les nôtres des airs distingués et agréables; leurs membres délicats et arrondis ne grossissent jamais, et ne se déforment point par le travail. Heureux de vivre sous un si beau climat, les habitans de Guaduas ont une grande bienveillance pour les étrangers; j'en eus la preuve en arrivant, l'on parut joyeux de m'y donner l'hospitalité.

Guaduas forme un canton composé de sept villages, et dont la population peut s'élever à quatorze mille âmes. La plupart des terres appartiennent au senor Acosta, qui est le juge politique du canton; son hospitalité et sa bienfai-

sance sont citées dans tous les environs. Les produits de ce pays consistent en riz, bananes, café, oranges et sucre. La récolte de cette dernière denrée se monte, dit-on, à 40,000 arrobes par an. A trois journées de Guaduas on rencontre la Palma. Ce village renferme des mines d'or, de fer et d'émeraudes, qu'on se propose d'exploiter.

La lendemain on découvrit Billetta de fort loin; la perspective en est agréable. On y ressent une grande chaleur, car on n'y est plus qu'à 583 toises au-dessus de la mer. A la nuit nous aperçumes une croix, enseigne d'une *venta*, située à 908 toises au-dessus de l'Océan.

Malgré le désir d'arriver à Bogota le lendemain, nous ne parvînmes à Facatativa qu'à midi; nous avions atteint le fameux plateau de Bogota. Un autre spectacle s'offrit à moi; rien ne ressemblait à ce que j'avais vu, je me retrouvais en Europe.

En sortant de Facatativa j'eus beaucoup à souffrir de la poussière que soulève le vent, et qui noircit le teint des habitans. J'en fus délivré avant la nuit, et je pus à mon aise me livrer au

aisir mêlé d'étonnement que j'éprouvais à voir
s cultivateurs occupés à tracer de longs sillons
/ec des charrues traînées par des bœufs, et des
ergers chassant devant eux des moutons cou-
erts, comme les nôtres, d'une épaisse toison.
u milieu de ce spectacle, qui me rappelait
Europe, mon attention était distraite par de
ngues files de mulets et de bœufs chargés de
rains, de charbon et de sacs de pommes; d'au-
es, venant de Guaduas, apportaient des oran-
es et des fruits des tropiques. Les hommes qui
s conduisaient avaient un air sauvage qui con-
rastait un peu avec la physionomie européenne
ue j'avais trouvée au pays; je me serais même
ru transplanté sur le plateau de la Tartarie, en
oyant ces Indiens presque tout nus et dont la
gure offre beaucoup de traits de ressemblance
vec les habitans de l'Asie orientale.

Près de huit lieues de France séparent Faca-
ativa de Bogota. Je fus obligé de cheminer toute
a nuit. Le froid me parut très-vif, j'en souffris
ingulièrement. Je n'arrivai à Bogota qu'à quatre
heures du matin, le 20 février.

La plaine de Bogota, qui est située par 4° 30'

lat. nord, à 1370 toises au-dessus du niveau de la mer, a huit lieues d'étendue de l'est à l'ouest, et seize du nord au sud, en la prolongeant jusqu'à Ubate, ainsi que les Colombiens l'établissent sur leurs cartes manuscrites. Ce plateau, entouré de hautes montagnes, offre une surface presque entièrement unie.

Avant que, soumis à un seul maître, les Moscas, qui habitaient ce plateau élevé, formassent une nation réunie par un même culte, la plaine de Bogota avait éprouvé des révolutions épouvantables. Les vieillards, interrogés par les Espagnols qui firent la conquête du pays, leur racontèrent que, dans des temps fort reculés, la rivière de Bogota avait submergé toute la plaine, et que, glacés d'effroi, les habitans s'étaient enfuis sur les montagnes, où ils avaient trouvé un asile sûr. Au milieu de ce désordre affreux apparut un homme divin : il s'appelait Zhué ou Bochica; de son bâton il frappa la plus dure des montagnes, elle s'ouvrit, et les eaux se précipitant par cette miraculeuse issue, formèrent le fameux saut de Toquendama. Cette tradition populaire rappelle une époque à la-



Roullin del. P. Legrand Sc

Indiens de la plaine de Bogota

ıelle les eaux couvraient toute la plaine de ɔgota. Aujourd'hui on ne voit plus dans cette aine qu'un grand nombre de ruisseaux, quelıes étangs et une rivière, le Bogota.

C'est réellement dans la plaine de Bogota ı'on retrouve cette nouvelle Europe qu'on ınonce à Honda au voyageur épuisé de fatiıe; il n'a plus à craindre les animaux féroces ı les insectes qui désolent les pays que trarse la Magdaléna: sur ces hauteurs le froid les rait périr. Si l'homme n'y court pas les mêmes ıngers que dans la région basse, quelquefois souffre beaucoup d'être transporté tout-à-coup ıns un climat dont la température s'élève raement au-dessus de 12° R.; car la plaine de ogota est plutôt attristée par un automne connuel, qu'elle n'est égayée par l'aspect du prinemps.

Il ne croît d'autres arbres dans cette plaine ue des pommiers et des saules; mais si les rands végétaux languissent à cette élévation, s céréales viennent avec une rare abondance : outes les campagnes sont couvertes d'orge, de roment, d'avoine et de pâturages excellens.

Spectacle merveilleux, que celui de campagn
aussi riches que la Beauce, à une hauteur où e
Europe on ne trouve que des neiges, et c
l'homme a peine à vivre !

Je n'ai pas éprouvé la même admiration qu
d'autres étrangers à la vue des potagers et d
parterres qu'on rencontre dans quelques en
droits de la plaine de Bogota. En effet, si l'o
doit être émerveillé de retrouver près de la l
gne les légumes et les fruits de l'Europe, la co
leur et la saveur de ces productions prouven
que la chaleur de ces cantons est insuffisan
pour les mûrir. Les roses et les œillets perden
également tous leurs charmes, quand on fa
réflexion que l'on ne peut en respirer le parfu
sans éprouver à l'organe de l'odorat de violent
douleurs causées par les myriades d'insectes im
perceptibles qui en envahissent les pétales.

Malgré ces inconvéniens, que des cultivateu
plus habiles pourront dans la suite diminuer,
faut convenir que le plateau de Bogota surpass
par son élévation, son étendue et sa fécondit
prodigieuse, ce que l'esprit de l'homme peu
imaginer de plus beau.

Au bout de quelques jours, je tombai ma-
de; c'est ce qu'éprouvent la plupart des étran-
rs qui arrivent à Bogota. Ma peine la plus
ande était de ne pouvoir sortir; cependant
a santé se rétablit peu à peu. Le premier essai
ie je fis pour éprouver mes forces, en me pré-
rant à d'autres voyages, fut de visiter le saut
Tequendama, qui n'est qu'à quatre lieues de
ogota, et que tous les voyageurs vont visiter,
nt on en raconte de grandes choses.

En conséquence, je me mis en route au mois
avril, en compagnie de deux habitans de Bo-
ta. Nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest.
e trajet nous parut assez agréable jusqu'à Soa-
a [1], village où l'on couche ordinairement.
'auberge ressemble à nos hôtelleries de cam-
gnes; c'est beaucoup pour le pays.

Le lendemain, après avoir côtoyé le paisible
ogota, nous l'avons traversé sur un pont de
nc au bout duquel nous avons trouvé la ferme
Canoa; puis nous avons commencé à monter

(1) Dans les environs on a trouvé des ossemens fossiles d'élé-
ant.

par un chemin passablement glissant; nos chevaux ne tenaient plus pied.

Jusqu'alors nous avions voyagé dans une plaine en partie inondée, fermée de tous côtés par des monts arides, et parsemée de collines pelées et placées comme des îles au milieu d'un grand lac. A présent nous parcourions un pays entièrement nouveau, couvert d'arbres élevés, et dont la vue nous réjouissait beaucoup. On n'était plus attristé par l'aspect lugubre des rochers tout noirs qui entourent la plaine de Bogota; de toutes parts au contraire on apercevait des vallons, des monts fertiles et des cases placées au milieu de plantations de bananiers, dont la verdure, plus douce à l'œil, tranchait admirablement sur le vert plus sombre des forêts.

Au milieu du plaisir que ce spectacle nous causait, nous vîmes avec peine les sommets des montagnes se cacher dans les nuages qui descendaient avec rapidité vers les lieux où ils se réduisent en orage et en pluie. Nous fîmes en conséquence doubler le pas à nos chevaux.

En nous enfonçant dans les bois marécageux qui ombragent la fameuse chute de Tequen-

lama, nos chevaux nous devinrent inutiles; ils furent attachés à des arbres. Nous descendîmes, en nous soutenant sur un bâton, les sentiers fangeux que les bûcherons font escalader aux bœufs traînant le bois qu'ils vont vendre à la ville. On entendait le fracas de la chute, on ne voyait rien. Après de longs détours, nous reconnûmes que nous nous étions égarés : personne ne se trouvait là pour nous indiquer le véritable sentier. Heureusement, l'un de nous en aperçut un dont la pente rapide était adoucie par des degrés faits avec des branchages. Cet ouvrage grossier lui fit espérer qu'il trouverait les hommes. Il descendit et ne découvrit d'abord qu'un ruisseau et une caverne. Il allait remonter, lorsqu'à sa grande surprise il vit se traîner jusqu'à l'entrée de la caverne un homme qui lui offrit de servir de guide lorsqu'il eut appris notre embarras. Le lieu où il se trouvait est une mine d'où l'on retire péniblement chaque jour quelques livres de houille de dessous les rochers qu'on a creusés à grands frais. L'on n'y a cependant ouvert qu'un passage étroit, sans essayer de les faire sauter.

Nous étions plus éloignés de la chute que nous ne le supposions. Au risque de choir vingt fois dans la fange, nous arrivâmes devant Tequendama. Jamais je n'éprouvai une impression plus vive que celle que me causa l'aspect de cette cascade. Je fus d'abord ébloui à un tel point que je ne me rendais pas compte du spectacle inattendu qui me frappait; j'étais dans une admiration muette en voyant les eaux du Bogota se précipiter en masse, comme une avalanche qui se détache de la cime du Chimborazo, à travers les rochers qu'elles ont brisés. Nous nous couchâmes à plat ventre sur le mur de roc qui forme le côté du précipice au-dessus duquel nous étions placés, pour mieux regarder sans éprouver d'étourdissement.

Il y a quelques années que Bolivar, en sautant de pierre en pierre, atteignit une des roches qui forment l'issue par où la rivière s'échappe; il s'y tint debout, et contempla sans effroi le gouffre au bord duquel il était, et où les eaux s'engloutissaient avec un fracas horrible, comme s'il eût voulu s'habituer à mesurer sans crainte l'abîme des révolutions en regardant ceux de la

nature. Cette action hardie valut à Bolivar des succès que des batailles ne lui auraient peut-être pas procurés; elle frappa les peuples d'étonnement, et le plaça dans leur opinion bien au-dessus du vice-roi Samanon, son rival, qui, avant de fuir de Bogota, s'était donné le cruel plaisir de faire précipiter des taureaux dans la rivière pour se repaître du spectacle affreux de leur chute, et voir leurs membres brisés ensanglanter les roches qui tapissent le bassin de Tequendama.

Nos yeux plongèrent dans cet abîme sans apercevoir autre chose que des flots d'écume engloutis dans un océan de vapeurs. Nous étions dans l'étonnement, et nous n'apercevions pourtant qu'une partie du spectacle, à cause de l'obscurité profonde dont la brume nous environnait. Nos vœux appelaient ardemment un ciel plus serein. Les eaux de la rivière, en tombant des hauteurs glacées de la Cordillère dans les gouffres brûlans creusés à ses pieds, forment un brouillard épais qui, soulevé par le soleil dont il cachait le disque, nous inondait de tous côtés.

Nous attendions avec impatience le moment

où nous pourrions admirer la merveille de la nature que nous étions venus contempler; elle se découvrit tout-à-coup, mais pour peu d'instans : les nuées se dissipèrent; lorsque nous pûmes parcourir rapidement le phénomène de la chute, mesurant d'abord les profondeurs qui étaient au-dessus de nous (1), nous vîmes au milieu des palmiers qui couvraient cette région nouvelle un ruisseau (le Bogota) qui serpentait au milieu de campagnes vertes et brillantes, où vivaient sans doute les animaux de la zône Torride; un peu au-dessus de ces champs de verdure, une roche en saillie, frappée par une partie du Bogota, faisait rejaillir en haut ses flots écumeux, comme deux colonnes de cristal qui se détachaient parfaitement des vapeurs dont elles sont les sources perpétuelles. Devant nous la vue n'était pas moins attachante; le long des montagnes prodigieusement élevées qui forment la rive opposée à celle où nous étions, tombaient en cascades plusieurs ruisseaux qui, à la distance où nous les apercevions, ressemblaient à de lon-

(1) Soixante-dix-huit toises d'élévation, d'après Salazar.

gues lames d'argent. Bientôt tout fut enveloppé de ténèbres, le soleil s'obscurcit, la pluie retomba en torrens. Il fallut quitter malgré nous un si beau spectacle, et revenir à Bogota, pour ne pas être surpris par la nuit au milieu des forêts inondées où nous nous trouvions.

Ma ourse à Tequendama m'avait donné l'envie de connaître les autres merveilles du pays, si savamment décrites dans les ouvrages de M. de Humboldt (1). Je devais naturellement concevoir le désir de voir le pont de Pandi. A la fin du mois d'avril, je pris un guide, et je sortis de Bogota, en me dirigeant vers le sud-est.

Je traversai d'abord Fusagasuga (2), situé à 940 toises, et par conséquent bien plus bas que le plateau de Bogota; ce qui procure à ce village une température plus douce et des récoltes plus variées. Je laissai à droite le Chocho, village qui prend son nom d'un arbre fort commun dans toutes ces contrées; j'escaladai le Alto de Honda, et avec bien des peines et des fatigues j'arrivai

(1) *Vue des Cordillères.*

(2) Ce chef-lieu de canton renferme 101 contribuables qui paient 5,000 francs à l'Etat.

au bout de deux jours à Mercadillo, après avoir traversé un pays presque désert, où j'avais trouvé une chaleur de 18 à 20° R.

Mercadillo [1] fut fondé il y a peu d'années, pour y attirer les Indiens de Coundaïe qui vivent dans le voisinage. Ces hommes demi-sauvages chérissent trop leur indépendance, et n'aiment pas assez les blancs pour vouloir augmenter la population de Mercadillo. Sorti de ce hameau, je me trouvai sur les terres des Indiens de Coundaïe : elles sont toutes incultes, à peine y découvre-t-on de loin en loin des bananiers, des cannes à sucre et quelques arbres fruitiers des pays chauds. Les chèvres et les vaches que l'on rencontre sur ce terrain sauvage appartiennent aux habitans de Mercadillo : non moins insoucians que les Indiens de Coundaïe, ils laissent leurs bestiaux dévorer et détruire la vanille, dont on voit une multitude de plants.

Il ne nous fallut qu'une heure pour arriver au pont naturel de Pandi. Il est formé d'une pierre qui n'a que vingt pieds de large; m'y

[1] On cultivait autrefois la vigne dans les environs de ce village; à présent on n'en trouve plus un cep.

étant placé, je plongeai mes regards dans l'ouverture qui sépare les deux montagnes, et qui a 140 vares (environ 363 pieds) de profondeur. J'aperçus un courant d'eau qui, à l'élévation d'où je le voyais, me parut un ruisseau. A peu de distance pourtant on ne peut le traverser qu'en pirogue. Parmi les pierres qui, en roulant du sommet des monts, se sont arrêtées entre leur écartement prodigieux, j'ai moins admiré celle qui forme le pont, qu'une roche énorme qui est au-dessous et qui, comme la clef d'une voûte, est suspendue en l'air, et semble à chaque instant prête à tomber.

Les habitans du pays regardent ces gouffres ténébreux comme l'entrée de l'enfer; en effet la nuit continuelle qui y règne, les oiseaux de nuit dont les cris lugubres retentissent dans les antres où ils se retirent pendant le jour, les eaux noires qui remplissent les profondeurs de ce précipice, la longue chevelure des arbres qui en cache en partie le mystère, le fracas des eaux, les rochers qui, comme le pont de la mythologie persanne, servent à les traverser, les ténèbres enfin qui enveloppent ces horreurs, repré-

sentent assez l'empire de la mort. L'illusion est d'autant plus grande, que la plupart des êtres vivans a fui ces lieux sauvages; l'homme en a éloigné sa demeure, tous les animaux ont redouté le bruit qui s'y fait entendre. Aussi est-on bien aise, en sortant de ces vieilles forêts que peut-être les prêtres indiens de la tribu féroce des Panches ensanglantèrent de leurs victimes humaines, de retrouver une lumière plus vive et une nature moins attristée.

Je remontai vers Mercadillo, non moins étonné que je l'avais été à Tequendama, quoique la merveille du pont de Pandi me parût moins imposante. Cet ouvrage prouve la puissance de la nature : il lui a suffi, pour établir un pont de communication, de faire rouler quelques rochers du haut des montagnes.

Bientôt, nous approchant de la cime des montagnes qui dominent Mercadillo, et d'où l'on distingue les llanos de Limone, qui s'étendent jusqu'à la Magdaléna, nous avons traversé des forêts vierges, que peuplent l'ours, le jaguar et le cougouar (lion d'Amérique) : à la nuit nous étions à Fusagasuga. A mesure que

nous nous étions éloignés de la vallée brûlante le Mercadillo, nous avions trouvé une espèce l'hommes plus belle et plus vigoureuse.

Le lendemain matin je retournai à Bogota. Jusqu'à six heures nous avons voyagé au milieu le champs de maïs, de cannes à sucre, de café et de chirimoya (*Anona*); à neuf heures je me trouvai à l'ombre des kinas et enveloppé de brouillards; à onze heures, dans les bruyères tériles de la cime des monts, et inondé de pluies continuelles; à trois heures j'en descendis es déclivités, au milieu de belles campagnes couvertes d'orge, de pâturages excellens, et rafraîchies par un air assez froid vers le soir. Enfin, après avoir, des riches côtes qui bornent le plateau au sud, passé dans les terrains inondés et arides qui avoisinent la capitale et que l'on ne traverse qu'à l'aide de ponts en pierres, nous entrâmes à minuit à Bogota.

CHAPITRE V.

Voyage dans la province du Socorro, située au nord de Santa-F de Bogota.

A peine revenu d'un voyage je désirai e entreprendre un autre; je n'en voyais pas d plus intéressant à faire, que dans la provinc du Socorro, riche d'industrie et de population En conséquence, au mois de juin, je me procu rai deux mules, je me munis d'un guide intel ligent, et je me mis en route vers la vallée d Tenza, qui est au nord nord-est de Bogota : e suivant cette direction j'allais examiner la plain de Bogota dans sa plus grande étendue.

Nous prîmes la route royale; l'on a profit d'un terrain parfaitement uni pour la tracer à la manière de celles d'Europe. On voit dan plusieurs endroits des fermes d'une fort bell apparence, couvertes en tuiles, et dont les fe-

êtres ont des vitres. Toutes ces propriétés sont
oigneusement fermées de murs en pierres. Je
raversais la plaine à l'époque où les blés sont
erts; ils promettaient d'abondantes récoltes,
ui devaient avoir lieu deux mois après. Le pont
ui est construit sur le Bogota est en pierres :
et ouvrage des Espagnols n'est pas sans mérite;
est, de plus, fort utile pour les communica-
ons de Bogota avec les mines de sel de Zipa-
uira. Lorsque la plaine sera plus habitée et
nieux cultivée, cette rivière offrira un canal fort
ommode pour le commerce et les relations du
ays : on n'y aperçoit pas aujourd'hui un canot.
La nuit approchait, peu de temps auparavant
n avait assassiné un alcade près des lieux où
nous étions; je m'arrêtai dans une ferme.

Le lendemain je traversai une quantité de
petits villages situés sur la route de Tunja.
Communément ils ne sont habités que par des
Indiens, qui tissent des toiles de coton ou fa-
briquent de la poterie. Les cabanes de ces pau-
vres gens sont extrêmement petites, et plusieurs
sont rondes ainsi qu'elles l'étaient toutes avant
la conquête. Ce n'est pas sans surprise qu'au mi-

lieu de ces misérables huttes on voit s'élever l
maison du curé comme un château qui se dis
tingue de loin. En effet les balcons, les vitres
les tuiles, dont le presbytère est décoré, lu
donnent un air de magnificence qui étonne
quand on la compare avec la misère des chau
mières qui l'environnent.

Vers midi, quittant la plaine où jusqu'alor
j'avais marché, je me rapprochai des montagne
de grès qui la dominent. Sesquilé, dernier vil
lage du plateau de Bogota, de ce côté, est plac
à peu de distance du lac de Guatavita (1). J
trouvai l'air très-vif sur le paramo de Chocotan
le vent y soufflait avec autant de violence qu
sur le bord de la mer. Une pluie très-fine e
très-froide nous glaçait le visage et les mains
Le sol du Chocotan est d'une couleur fort noire
le terrain y est mammelonné comme celui de

(1) On a formé à Bogota une compagnie pour l'assécher, et e
retirer les trésors que Piedrahita a raconté y avoir été jetés pa
les Indiens à l'époque de la conquête. Les fonds de la société son
déjà dépensés sans que l'écoulement des eaux ait pu encore avoi
lieu. Jusqu'à présent on n'a trouvé que cinq ou six petites idole
d'or que les Anglais ont achetées.

ınes; l'herbe y est si fine, que les pas des
yageurs s'y effacent presque aussi prompte-
ent que dans les sables du désert de l'Afrique.
C'est dans ces lieux sauvages que le chasseur
ent poursuivre les animaux qui, enveloppés
ns des vapeurs perpétuelles, s'y croient à l'a-
i des traits de l'homme. L'ours y est remar-
ıable par sa force et son courage. Les habitans
i font de temps en temps la guerre. Montés
r des chevaux et armés d'une lance, ils l'at-
quent et le terrassent souvent; prouesse
ıi n'est pas sans danger. C'est un spectacle
aiment curieux, lorsqu'on est sur une si pro-
gieuse élévation, d'entendre les cris des chas-
urs, les aboiemens des chiens et tout le va-
rme d'une chasse, succéder tout-à-coup au
ruit des vents; on ne peut voir surtout sans
lmiration des cavaliers galoper sans crainte sur
cime escarpée des monts, traverser les tor-
ens, franchir les précipices, escalader les ro-
hers, et atteindre avec leurs lances l'animal
ıtigué de fuir.

En descendant le paramo de Chocotan, je
encontrai une case isolée bâtie à peu de distance

d'une mine de pétrole qui appartient à la cath
drale de Santa-Fé. J'y passai la nuit. Quoiq
les semailles fussent terminées, on travailla
dans les campagnes avec une grande activit
Munis d'une houe fixée au bout d'un lo
manche, les pions, c'est ainsi qu'on nomme l
journaliers, étaient occupés à sarcler les champ
Ces ouvriers, dont la tâche commence avec
jour et finit à la nuit, reçoivent par jour u
réal (65 c.) et deux rations de masamora (bou
lie de maïs). Ceux qu'on emploie sur la côte
paient le double, et ont une livre de viande p
jour. Il est vrai que les fatigues sont plus grand
sur les rivages brûlans de la mer que dans
Cordillère. Les travaux de l'agriculture sont bie
moins pénibles pour l'homme qui travaille so
une température de 12 à 15°, que pour celui q
gémit sous le poids d'une chaleur de 25 à 30° I

Je côtoyai le Machetan, dont les rives so
très-escarpées, et dont la source est dans le Pa
ramo, que nous avions traversé la veille. C
torrent parcourt une riche vallée; arrivé pr
de Somondocon, il prend le nom de ce villag
et coule à l'est dans les Llanos. La route éta

ffreuse, ce qui me donnait lieu d'admirer la ardiesse de quelques femmes qui voyageaient cheval de compagnie avec nous, en portant de etits enfans entre leurs bras. Malgré les daners qu'elles couraient à chaque instant, elles iaient et chantaient aussi gaîment que si elles ussent été dans la meilleure voiture et sur les lus belles routes de France. Nous arrivâmes nsemble à Tiribita, où l'on trouve dans les uisseaux beaucoup de pyrites ferrugineuses; uis nous atteignîmes Guateké: ces deux villges sont bâtis sur les terres qu'on nomme de ndios.

On accuse hautement les Indiens de regretter ancien régime : cela peut être, puisque autreois on ne permettait à aucun blanc de s'établir hez eux, tandis qu'aujourd'hui ils voient leur erritoire envahi par toutes sortes d'hommes vides. Cette réunion forcée entretient parmi es habitans de tous ces villages une antipathie violente et une grande animosité.

Au-delà de Guateké je traversai la rivière, et e me mis à gravir la rive opposée, où est bâti Somondocon. La température y était plus douce,

la nature m'y parut plus riche et plus variée que je ne l'avais vue en venant de Machetan. En effet, de tous côtés c'étaient des plantations de cannes à sucre, de maïs et de yuca, fermées de haies de saules; de cotonniers et de cactus, autour desquels grimpaient une multitude de lianes chargées des fleurs les plus brillantes. La montagne au pied de laquelle est Somondocon présentait surtout une perspective bien curieuse; on eût dit qu'elle était toute de cristal; c'était l'effet que produisaient plusieurs torrens tombant verticalemeut au milieu des forêts épaisses qui en tapissent l'escarpement. Même à la distance où j'étais, on entendait un fracas épouvantable.

Somondocon est un village si pauvre, que personne ne put m'accorder l'hospitalité. Je pensai que la maison du pasteur deviendrait mon asile; je fus trompé dans mes espérances. Francisco Antonio Dias, ainsi s'appelait le curé, répondit avec assurance qu'il avait des étrangers chez lui, et refusa de me recevoir; cependant il n'avait personne. Mon embarras était cruel. Une femme seule prenait compassion de

ma triste situation, je m'en aperçus, je réclamai son obligeance. Mais l'opinion, la censure du curé surtout, retenait son consentement; enfin je l'obtins et je trouvai chez elle des soins que j'aurais difficilement rencontrés ailleurs. Le peu de différence dans la civilisation qui distingue la partie de l'Amérique où je me trouvais des régions de l'Afrique que j'avais parcourues quatre ans auparavant, n'en met aucune dans les sentimens affectueux des femmes pour les êtres qui souffrent. Le voyageur n'a jamais à craindre d'implorer vainement la bienfaisance d'une femme.

On m'avait beaucoup parlé de la richesse des mines d'émeraudes que les Indiens exploitaient autrefois dans ces environs; j'avais une grande envie d'en découvrir les traces. Je questionnai plusieurs personnes avec instance, mes demandes n'aboutirent qu'à me donner quelque espoir de faire des découvertes dans une montagne voisine que l'on m'engagea à visiter. Je goûtai ces avis; en conséquence je me disposais à m'y rendre le lendemain, lorsque l'alcade de Somondocon, suivi d'une douzaine d'estafiers,

se présenta chez moi, me remit une lettre et m'invita à la lire. Les yeux fixés sur mon visage, il cherchait à découvrir le trouble que pourrait me causer la lecture de ce billet. Il n'était pas de nature à m'en donner. Le juge politique de Guateké écrivait à l'alcade d'observer mes démarches avec la plus active vigilance, parce qu'on supposait que je devais passer du pays haut dans les Llanos (plaines). Il recommandait expressément aussi de me demander mon passeport, je le remis aussitôt; les alguazils du curé, car c'était alors par son ordre que l'on me jouait ce tour, se retirèrent tout confus.

Cette scène ne me détourna pas de mon dessein, et, accompagné d'un guide sûr, je me dirigeai à l'est, vers la montagne où l'on croit qu'il y a des émeraudes; de son sommet on découvre les Llanos; je n'y atteignis qu'après trois heures de marche, tant le chemin était difficile. Je fus bien récompensé de mes fatigues par le spectacle magnifique qui se déploya tout-à-coup à mes regards : en quelques endroits le lieu sur lequel j'avais gravi n'avait pas trois pieds de large. A l'est on voyait une vallée large et pro-

fonde traversée par le Majoma, qui lui donne son nom; plus loin et bien plus bas, dans la même direction, on apercevait derrière des montagnes peu élevées un nuage noir et épais; c'étaient les Llanos de San-Martin, situés à deux ou trois journées de marche. Sans l'indication de mon guide je n'eusse pu reconnaître une terre à ces signes, qui, par une singularité assez remarquable, sont les mêmes que ceux qui en signalent l'approche en mer. Au contraire, en tournant ses regards à l'ouest, on découvrait la riche et belle vallée qu'arrose le Somondocon et les villages dont la blancheur éblouissante des maisons forme un contraste agréable avec la verdure des campagnes. Somondocon, caché par l'ombre que projètent au loin les montagnes, restait voilé pour moi; mais je distinguais Manta, Guateké, Suta, et une infinité de cabanes solitaires, dont en général le bouquet de bananiers qui les ombrage me dérobait la vue. Si les hommes et les bestiaux échappaient à mes yeux, je reconnaissais l'endroit où ils devaient être, à leurs cris montant jusqu'à moi avec les vapeurs qui, de la plaine, s'élevaient sur la montagne.

Cet effet n'est pas rare dans les montagnes, les hommes y causent ensemble à des distances que dans des pays plats la voix ne pourrait jamais franchir. Mes recherches pour découvrir des émeraudes furent inutiles; en vain j'examinai le sable des ruisseaux et les schistes dont la montagne est composée, je ne trouvai rien; je descendis donc de ces terres froides pour rentrer dans un pays plus chaud et moins aride. Notre excursion n'eût été marquée par aucun accident, si le chien de mon guide, affamé par de longs jeûnes auxquels on le condamnait depuis long-temps, ne se fût jeté sur un troupeau de moutons; malgré les cris, les menaces et les coups de son maître, il mit en pièces une brebis. Ces ravages ne sont pas rares; les chiens se réunissent même souvent pour attaquer les chevaux et les vaches; cependant ils n'en viennent là que quand les charognes leur manquent. Ils ont pour les découvrir un singulier indice; lorsqu'ils voient les gallinazos (*vultur aura*) se rassembler en un lieu, ils devinent que quelque proie les y attire; ils y courent, et, après avoir chassé ces oiseaux voraces, ils prennent leur place.

J'avais cru que je trouverais à Somondocon mon passe-port, qu'on avait la veille expédié au juge politique de Guateké, je l'attendis inutilement jusqu'à midi; impatienté de ces retards, je me mis en route pour retourner à Guateké. Ayant demandé aux alcades mon passe-port, en me plaignant de leur lenteur, ils s'excusèrent faiblement, mais ils me firent bientôt oublier ces désagrémens en m'offrant leur maison pour y passer la nuit. D'après mon refus, motivé sur mon désir d'arriver promptement à Suta, ils dépêchèrent à mon insu un exprès qui me devança pour recommander au commandant de Suta de me traiter avec égards; leurs intentions furent exactement remplies, cet officier me prodigua les soins les plus délicats.

Je reçus à Suta, à ma grande surprise, la visite du fils d'un médecin français mort dans le pays depuis bien des années; il s'appelait Courtois, nom qu'il avait hispanisé; il en avait fait *Cortès* : il était impossible de voir sans compassion l'état de pauvreté affreuse du fils d'un compatriote; presque entièrement nu, on ne le distinguait des habitans les plus malheureux que

par sa figure, dont les traits n'avaient point été dégradés par la misère.

Mon hôte de Suta voulait me garder trois jours chez lui. Je m'arrachai à son empressement, et le 21 juin je me dirigeai au nord nord-est vers Tenza. Je ne fis que traverser ce village, je n'entrai qu'à la nuit close à Guachabita.

C'est ici que finit la vallée de Tenza, qui dépend de la province de Tunja ; on y voit peu de maladies, personne n'y est affligé de goîtres : un grand nombre de ruisseaux traversent la vallée de Tenza dans tous les sens ; ils donnent naissance à plusieurs rivières, qui toutes versent leurs eaux dans le Somondocon. Celui-ci, après avoir décrit de nombreuses sinuosités, va se réunir au Méta. Les bords du Somondocon sont remplis de sources d'eau salée, dont les habitans se servent pour remplacer le sel de Zipaquira.

Le pays est assez élevé, le sol est une terre grasse, que les pluies délaient au point de rendre les routes impraticables. L'habitant se plaint peu de ces désagrémens passagers en voyant la richesse de ses récoltes : ici l'homme répond à la voix de la nature ; tout est soigneusement

cultivé; bananiers, cannes à sucre, maïs, yuca, tout vient avec une abondance merveilleuse. Néanmoins, malgré tant de dons précieux, l'homme est pauvre; la nature l'enrichit, la société le ruine par le système vicieux des impôts qu'elle exige de lui; vainement ses plantations s'augmentent, vainement ses greniers se remplissent, l'habitant de Tenza gémit dans la plus affreuse misère, et, comme sur la Magdaléna, on voit des pauvres assis au pied de l'abondance; on n'entre pas dans une maison, on ne sort pas dans les rues, que l'on ne rencontre des mendians; dans les villages, dans les campagnes, partout on voit des gens qui demandent l'aumône; comment la refuser aux infirmités ou à la vieillesse?

Ce spectacle détruit le charme qu'inspirent l'agrément de ces lieux et la douce température qui en fait un séjour délicieux dans la saison des beaux jours, c'est-à-dire depuis septembre jusqu'en mars. A l'époque où je voyageais le pays était inondé par les pluies continuelles qui y tombaient; trompé par la sécheresse qui avait succédé aux orages, dans la plaine de Santa-Fé,

dont le climat est tout-à-fait différent de celui des autres parties de la Cordillère, j'avais cru, en descendant dans la vallée de Tenza, retrouver la même température; j'étais dans une erreur complète : chaque endroit ici a un ciel, une chaleur et des saisons différens en raison de son élévation.

La température est communément de 15 à 16°; le climat est très-sain, aussi le nombre des vieillards est-il considérable; il y a même beaucoup de centenaires : l'on me montra un arbre que des enfans avaient jeté sur un torrent, pour que leur mère, âgée de plus de cent quinze ans, pût aller par un chemin plus court à l'église, où elle se rendait plusieurs fois par semaine, quoiqu'elle fût située fort loin de sa chaumière, et dans un lieu fort escarpé.

Comme la vallée de Tenza est à l'est de l'immense cime de la Cordillère, elle suit les variations de climat des Llanos; de sorte que le printemps y règne et les pluies y tombent à peu près en même temps que dans ces plaines; par conséquent, les semailles ne se font pas à la même époque que sur les montagnes de Bogota.

)ans un même jour on peut donc voir des cul-ures différentes et des travaux divers. Sur les eux élevés, on sème en mars; vers le milieu de ı montagne, en mai; et en bas dans la vallée, n juillet. Mais telle est ici la force de la végé-ıtion, que tout y mûrit avant qu'on puisse en aut calculer les résultats de la récolte.

En quittant Guachabita, nous gagnâmes promp-ement le Volador, montagne peu élevée. Nous entrions alors dans la région des terres froides; Umbita, où je couchai, j'étais morfondu : les ommes ne me parurent pas moins différens ans ces montagnes que les plantes. A la gaîté ui règne dans la vallée de Tenza avait succédé ı tristesse la plus profonde. Je fus frappé, en ntrant dans le hameau d'Umbita, de voir un ıomme attaché à un poteau; c'était par l'ordre lu curé : peu de temps après, j'en vis un autre uccomber sous les coups de canne du sergent le milice. Quels changemens subits! Dans la ʼallée, à chaque pas, j'admirais la fête de la na-ure célébrée par la misère; ici je voyais l'homme ıussi malheureux que la terre qu'il habitait. Un limat de 8 à 10° seulement au-dessus de zéro,

et les idées que le spectacle de tant d'infortune m'avait suggérées, me firent passer une for mauvaise nuit. Prêt à partir avant le jour, j rentrai de nouveau dans les Paramos, où je re trouvai le beau temps, ramené par les même vents d'est qui inondent la vallée de Tenza. J laissai au sud Turméqué, et j'arrivai avant mid à Tiribi. Tout ici m'offrit un nouvel aspect; au lieu de bananiers et de cannes à sucre je voyai des champs de blé et de pommes-de-terre. L sol, sans être aussi fertile que celui de Tenza paraissait fécond et susceptible de le deveni bien davantage en des mains plus industrieuses Le pays était un peu plus boisé, et dans le prairies paissaient des troupeaux couverts d'un laine épaisse. Cependant l'homme paraissait en core souffrant, et le salut dont on m'accueillait en m'appelant, Mon maître, indiquait les fers qu ces gens avaient portés pendant tant de siècles

A peine établi à Tiribi, dans une hutte o l'on m'avait permis de reposer, je vis un homm grand et fort y entrer : c'était le curé. Aprè quelques phrases d'usage, il me pria de lui prê ter ma montre; je la lui présentai; il m'engage

lui en faire cadeau : sur mon refus, il me dit e lui donner mon sabre; je lui fis la même ré- onse : alors il se retira en m'invitant d'une ıanière peu gracieuse à venir le voir.

Peu de temps après être sorti de Tiribi, je tra- ersai le champ de bataille de Boyaca, où en 809 les Espagnols perdirent une bataille contre s patriotes; la nuit j'entrai à Tunja; je reçus hospitalité chez le curé; il est un de ceux dont s attentions m'ont pénétré davantage de re- onnaissance.

Tunja, avant l'arrivée des conquérans espa- nols dans ces contrées, était déjà une ville onsidérable, et aussi importante dans Cun- linamarca, que Cusco dans le Pérou. Quésada 'en empara par les mêmes moyens qui valurent ı Pizarre et à Cortès leurs grands succès : il fit périr le roi de Tunja. Les richesses qu'il trouva lans la dépouille de ce prince, et dont la vue fit crier aux Espagnols : « Nous avons aussi trouvé le Pérou, » servirent à bâtir une nou- velle ville long-temps rivale de Bogota, parce que toute la noblesse du pays s'y était reti- rée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une solitude.

Tunja est une ville sans agrémens; habitans douceur de température, eaux saines et abon dantes, tout y manque. Le peuple est affligé d goîtres, le ciel est rarement sans nuage, et l climat est très-froid; enfin, presque toutes le maisons sont en ruines; mais un phénomèn fort intéressant y attire les curieux et fait le délices des habitans. Au nord-nord-ouest d Tunja, et à peu de distance, on trouve de sources d'eau assez chaudes durant la nuit pou y prendre des bains, tandis que dans le jour elle sont très-froides. En conséquence, on ne s'y bai gne que la nuit, ce qui est assez agréable, à caus du bassin que l'on a creusé pour jouir de ce plai sir; c'est le seul qu'offre Tunja.

Cette ville est le chef-lieu d'une provinc assez étendue, et en général fort aride. On se croirait souvent, s'il faisait plus chaud, au mi- lieu d'un désert de l'Afrique. Le sol est tout hérissé de roches, et sillonné par les eaux, qui y forment des crevasses épouvantables en beaucoup d'endroits. Cependant, comme elles s'évaporent aisément, le pays manque d'eau. Cette province est pourtant une des plus riches; ses habitans

nt actifs et industrieux : on y fabrique beau-
up d'étoffes de laine et de coton. Quoique fort
ossiers, ces produits se répandent dans toute
république, et leur vente enrichit Tunja.

Le plus grand nombre des terres est en fri-
ie ; elles seraient néanmoins susceptibles de
oduire beaucoup, si l'habitant était moins
athique. Les encouragemens ne peuvent le
rer de ses habitudes indolentes et de sa rou-
ie : on l'a éprouvé à Leyva pour la culture
l'olivier, qu'on voulait y essayer. On sème
ec succès dans tout le pays l'orge, le froment,
voine. Il est peu de parties de la province où
n pourrait, à cause du froid, recueillir autre
iose. On tire le riz, le sucre et le café de Muzo.

J'employai un jour entier pour aller de Tunja
Paipa, d'où je me dirigeai au sud-sud-est
our gagner une ferme dont les revenus sont
sez considérables par un bienfait tout parti-
ilier de la nature. La prairie au milieu de la-
ielle elle est bâtie, et qui a près d'une demi-
ue, renferme plusieurs sources d'eaux chaudes
lfureuses (1). Dans les temps secs, les vapeurs

(1) 49° R.

se condensent et couvrent tous les pâturages d
sulfate de soude. On recueille ce sel avec gran
soin pour le donner aux bestiaux. Ceux qu'o
met dans ces plaines profitent merveilleusemen
en six mois. C'est en raison de cet avantage qu
le propriétaire de ces terres achète dans le
Llanos de San-Martin beaucoup de bestiaux a
prix de cinq piastres la pièce, qu'il vend ensuit
à vingt-cinq et trente piastres. Cette belle pro
priété appartenait aux jésuites. Près de là o
trouve une mine de soufre.

Nous continuâmes à parcourir des campa
gnes incultes et dépeuplées; nous descendîme
dans la plaine de Sogamoso; en une heure nou
parvînmes à Issa, village situé à l'est. Nous eû
mes en arrivant un singulier spectacle, celu
d'une fête mêlée de danses et de chants pou
célébrer la mort d'un enfant : étrange cou
tume de se réjouir d'une perte qui ailleur
coûte tant de chagrins et de larmes. En venan
à Issa je m'étais proposé de visiter le lac d
Tota, placé plus haut dans la même direction

Je partis donc d'Issa avant le lever du soleil
et muni d'un nouveau guide j'escaladai les hau

ɜurs escarpées sur lesquelles s'étend le paramo
ɩamona, où j'éprouvai un froid très-vif : à huit
eures j'étais au bord du lac ; il est fort grand,
uisqu'on peut à peine en un jour en faire le
ɔur. La superstition n'a pas manqué de peu-
ler ces lieux de prodiges effrayans : en effet,
ı nature âpre du pays, ces eaux suspendues à
ne si grande hauteur, et toujours agitées par
ɜs vents sortant du Toxillo, paramo qui s'élève
u-dessus du lac de Tota; une substance muci-
ıgineuse, d'une forme ovale, et remplie d'une
au insipide, que l'on trouve sur le sable; tout
ıspire l'étonnement. Selon les habitans, les
aux de ce lac ne sont pas navigables; des génies
ıalfaisans habitent des demeures profondes
lont on aperçoit, disent-ils, les portiques en
'éloignant du rivage et en marchant dans l'eau;
:t l'on voit même, ajoutent-ils, sortir de temps
:n temps des abîmes un poisson monstrueux
qui ne se montre que par instans.

Le lac de Tota forme un arc dont les deux
ɜxtrémités vont dans la direction du nord-ouest
au sud-est; la température est très-humide et
ɪrès-froide; l'eau, d'une couleur bleuâtre, est

pesante, insipide et peu potable; comme cell
de la mer, elle est dans une agitation conti
nuelle, causée par les tempêtes qui règnent a
Toxillo. Quelques îles s'élèvent au milieu d
lac; un seul homme a osé les fréquenter; l'idé
que le lac est enchanté empêche de les visiter d
nouveau : le fond paraît composé de sable sili
ceux. Les montagnes au milieu desquelles le la
de Tota est enfermé sont des murailles épaisse
composées de grès, tellement bien cimenté
qu'aucune infiltration n'a lieu; cependant o
pourrait croire que les sources d'eaux chaude
d'Issa et de Paipa doivent leur origine à cet im
mense bassin placé à plusieurs toises au-dessu
du niveau où on les trouve.

Quelques huttes désolées et battues sans cess
par les vents sont répandues le long des côte
prodigieusement hautes et escarpées de ce la
de la Cordillère. Près de là on trouve le hamea
de Guitiva; je le traversai pour revenir à Issa
la route que nous prîmes est remplie de nopal
chargés de cochenille; et, ce qui n'est pas moin
intéressant pour les habitans, il y a une grand
quantité de pierres à feu. A mesure que je m'é-

loignais de ces hauteurs, je trouvai la température plus supportable. Arrivé dans la belle plaine de Sogamoso, je distinguai bientôt ce village au milieu des arbres qui l'ombragent; je m'arrêtai jusqu'au lendemain dans ce lieu fameux avant la conquête, à cause du culte qu'on y rendait au soleil : le temple qu'on y avait construit était, si l'on en croit quelques historiens, d'une magnificence sans égale; aujourd'hui on ne découvre aucune trace de sa grandeur passée. On fait à Sogamoso un commerce assez considérable de bestiaux; on les tire des Llanos par le Toxillo. On envoie dans ces plaines des étoffes de coton et des chapeaux de laine fabriqués à Sogamoso, en échange du coton, de l'indigo et du sel qu'on en reçoit aussi. Malgré les profits que présente ce commerce, on le néglige beaucoup à cause du mauvais état des chemins et des dangers qu'offre le paramo. Bon nombre des habitans de la Cordillère périssent dans la plaine, où en peu de temps ils attrapent la fièvre, à cause de la chaleur du climat et de la quantité de viandes qu'ils mangent; les habitans des plaines courent moins de risques : on croirait

que le froid des pays élevés doit leur être insupportable; cependant ils l'affrontent avec des vêtemens légers de coton, et tombent rarement malades.

En sortant de Sogamoso, je tournai au nord-ouest pour aller visiter la mine de plomb qu'on exploite dans les environs; il fallut traverser une rivière, où un homme à cheval indique le gué; ensuite je montai un peu, puis je descendis dans la plaine de Tibasosa. Ce village s'élève de l'autre côté de la rivière qui arrose la vallée de Sogamoso et celle de Tibasosa : presqu'en face de celui-ci, l'on rencontre la mine de plomb de Sogamoso; huit ouvriers y travaillaient : ils m'apprirent qu'ils s'étaient associés pour l'exploitation de cette mine, et qu'elle donnait bien peu de profits depuis que l'eau avait bouché la principale galerie, ouverte depuis plus d'un siècle; ils se contentent de laver le minerai; l'eau leur manque souvent, de sorte que par ce procédé grossier ils n'obtiennent pas plus d'un arrobe de plomb tous les huit jours; c'est à peu près 30 fr. par semaine. La dureté de la roche, les envahissemens des eaux, et surtout le manque

'outils nécessaires, empêchent ces hommes de ıgner davantage, quoique la mine soit riche abondante.

A peu de distance de cet endroit on renntre une fonderie en plein vent, on n'y traille que le cuivre, on le tire de Moniquira; les ıvrages qui sortent de cette misérable usine sont pas dépourvus de goût, ce sont en génral des étriers et des cloches.

Je me remis à marcher vers le nord au milieu montagnes formées d'une argile teinte de urpre et de violet; il était nuit lorsque j'enı à Santa-Rosa. L'hospitalité s'exerce partout ec tant de générosité, que je crus, malgré tte circonstance, que je n'éprouverais aucune ficulté pour me loger; je me trompais: on me ma toutes les portes. Je frappai à celle des ades, du juge politique; partout on me rea de les ouvrir, sous prétexte que les maîtres ient absens: le curé, à qui je finis par m'asser, ne se montra pas plus charitable que paroissiens. Il était tard, mes habits étaient mpés, je n'avais pas mangé de la journée, et ne voyais réduit à coucher dans la rue; j'étais

8.

réellement dans une bien grande peine; tout l
monde était sourd à mes prières : une seule per
sonne, c'était encore une femme, s'y montr
sensible; elle m'offrit la moitié de sa cabane; j
la partageai avec joie; et, quoiqu'il fût difficil
de dormir au milieu des vases de chicha et de
monceaux de ciboules qui la remplissaient, j
passai une nuit délicieuse en la comparant
celle que m'avait réservée l'inhospitalité des ha
bitans de Santa-Rosa, et en entendant tombe
des torrens de pluie.

Le nom de Santa-Rosa sonne bien à l'oreill
cette ville répond à quelques égards, par la re
gularité des maisons et des rues, aux idées agré
bles qu'il fait naître. Mais la température e
très-froide; et comme les environs ne produ
sent que du blé, des pommes-de-terre et d
ognons, la population ne serait pas riche, si el
n'avait pas pour ressource plusieurs fabriqu
de chapeaux de laine et d'étoffes de coton q
sont fort recherchés par les habitans du Socorr
leurs voisins. On voit beaucoup de goîtres
Santa-Rosa.

Le lendemain je traversai Serinsa situé dan

une vallée inégale où le froid est assez vif, si l'on en juge d'après la mousse qui couvre les toits. Cette température glacée vient du paramo qui domine la vallée, et qui s'étend du nord-nord-est au sud-sud-ouest. A midi je commençai à le gravir; j'y atteignis après avoir voyagé quelque temps au milieu des pommiers, qui dans la Cordillère finissent au point où la terre cesse d'obéir à l'homme. A cinq heures du soir j'arrivai à la venta qui est sur le revers de la montagne, du côté de Socorro, et où s'arrêtent tous les voyageurs.

Les paramos forment un pays absolument dissemblable de ceux au-dessus desquels ils s'élèvent. Tout y est différent; la nature, en quelque sorte aux abois, y produit des plantes entièrement distinctes : ces lieux sont inhabitables, si ce n'est dans quelques endroits abrités contre les vents, où l'homme sème des pommes-de-terre, des féves et des ognons. Ces terres sont rarement couvertes de pierres, si ce n'est dans les lieux voisins de la région des neiges, où l'on trouve du gravier pareil à celui des rivières.

Quand je traversai le Serinsa, la température, quoique froide, était supportable; mais l'air y était très-sec, au point que les sangles et les cordes qui liaient mon bagage cassaient à chaque instant. Combien je dus me féliciter du calme qui régnait sur ces hauteurs quand j'y passai, puisque, suivant le récit des habitans, lorsque le paramo se *pone bravo* (s'irrite) (1), alors les plus grands dangers menacent le voyageur; un vent chargé de vapeurs glacées souffle avec violence; des ténèbres profondes enveloppent la terre, et les traces des chemins disparaissent. Les oiseaux, qui, sur l'apparence d'un beau jour, avaient tenté le passage, tombent sans mouvement. Le voyageur cherche à s'abriter sous les arbrisseaux rabougris qui parfois croissent dans ces déserts; mais leur feuillage humide l'oblige d'aller ailleurs. Affaibli par la fatigue et la faim, pressant inutilement ses mules transies de froid, il s'assied pour recueillir ses forces épuisées. Funeste repos! bientôt son estomac est oppressé comme sur la mer, son sang se glace, ses nerfs

(1) Ce phénomène s'appelle *Sorroché* au Pérou.

se roidissent, ses lèvres s'ouvrent comme pour sourire, et il expire avec l'expression de la joie. Les mules, n'entendant plus la voix de leur maître, restent à leur place, se couchent et meurent.

Rien n'offre un aspect plus sinistre que le Serinsa. Vu d'en bas, son front sourcilleux est communément caché dans les nuages; et, lorsqu'on le traverse, rarement un beau ciel l'éclaire. Quelques sources, dont les eaux livides et glacées ne sont pas potables, s'échappent de ses flancs stériles, et n'y répandent jamais la fertilité qu'elles font naître plus bas. Des mares fangeuses, remplies de joncs et d'autres plantes aquatiques, tapissent le fond des vallées. A défaut des vents, quelques hérons blancs en troublent seuls l'immobilité. La terre ne produit qu'une herbe très-fine : les animaux la recherchent avec délices. Une plante seule, d'un port assez élevé, résiste aux ouragans et au froid, grâce à la bourre épaisse dont elle est enveloppée; c'est le frailecon (*espeletia frailexon*) [1]; ses fleurs jaunes,

(1) Cette plante produit une excellente térébenthine.

placées au sommet d'une tige toute noire, ont un éclat sinistre comme la lumière d'une torche funéraire. Les croix qu'on a placées sur les tombes des voyageurs morts en traversant le paramo, ajoutent encore à l'aspect lugubre qu'offrent les champs couverts de frailecons.

Malgré les périls que l'homme court souvent sur ces hauteurs, la misère et l'avidité du gain les lui font continuellement traverser. S'il vient des pays chauds, on le voit chargé de bananes et de fruits succulens : s'il arrive des pays froids, on le rencontre courbé sous des sacs de farine, et quelquefois portant avec peine ces énormes vases de terre dans lesquels fermente la chicha. Un gain bien modique lui fait mépriser ces fatigues et les privations auxquelles il est condamné dans ces régions stériles. Croirait-on qu'un homme de peine ne gagne pas cinq francs pour porter un fardeau de soixante-quinze livres depuis Santa-Rosa jusqu'au Socorro? il y a trois jours de marche. Mais il obtient dans ces voyages le seul profit qu'il ambitionne, il vend l'excédant de ses récoltes, et se nourrit pendant près d'un mois sur le gain qu'il a fait. On emploie

ıssi des mules pour faire ce trajet pénible. ,es routes sont si affreuses, que l'on a bien plus 'avantage à se servir des hommes.

La venta del Basto, qu'un homme intelligent bâtie sur le paramo de Serinsa, et où je passai ı nuit, est composée de quatre cases. Deux eulement sont fermées avec de la terre, les utres sont à claire-voie, de manière que l'on y prouve un froid très-rigoureux. Le préjugé des abitans de la Cordillère contre le feu, qu'ils imaginent être malsain, les empêche d'en alımer. En vérité on ne peut concevoir comment, vec de simples vêtemens de coton, les hommes ıés dans les terres brûlantes du Socorro peuvent résister à un climat aussi glacial : pour moi 'étais transi, je ne pouvais dormir, quoiqu'on n'eût placé dans l'endroit le plus à couvert de 'air extérieur, que je fusse tout habillé et enveloppé de plusieurs couvertures de laine. Cependant le froid que je ressentais ne dura pas toute la nuit : l'hôte a eu la singulière idée d'élever un grand nombre de chats; ces animaux sont dressés à se placer sur les pieds des voyageurs; j'en eus deux dont l'épaisse fourrure finit

par me réchauffer. J'en avais bien besoin, car l
souper de mon hôte n'avait pas été propre à m
donner des forces; de la yuca, des pommes-de
terre, de la masamora, bouillie de maïs, et d
la chicha chaude, sont des mets trop simple
pour un estomac européen.

Le propriétaire de la venta possède, au pie
du paramo, un champ qui, réchauffé par le
rayons d'un soleil plus ardent, produit de
cannes à sucre. Ce lieu, fortuné en comparai
son de ceux qui les dominent, est appelé La
Vueltas; pour y parvenir, il faut entrer dan
des bois bien touffus, qui, en plusieurs en
droits, s'avancent même dans les anfractuosité
des paramos, comme s'ils s'aventuraient dan
un climat nouveau; constamment battus pa
des vents glacés, les arbres qui s'approchen
trop des bornes de la végétation, sont revêtu
de mousses, qui en arrêtent le développemen
et hâtent leur dépérissement.

On m'avait dit que je trouverais à Las Vuel
tas les ruines d'un village habité jadis par le
Indiens, ce qui avait vivement excité ma curio-
sité; je ne vis, en arrivant à Las Vueltas, que

les trous de tous côtés, creusés par les habi-
ans pour y découvrir les richesses qu'ils suppo-
aient y avoir été enfouies : à leur grand déplai-
ir, ils n'y ont trouvé que des vases en terre et
les ornemens de verre, indices de la destruction
peu ancienne du village indien. Les habitans de
ette retraite inaccessible se sont-ils enfuis dans
es plaines du Meta, où se sont-ils dispersés en
livers endroits ? on l'ignore ; disparition assez
ingulière au milieu de tant d'habitations répan-
lues dans les environs.

Sur les décombres des huttes des Indiens, la
amille de l'hôte de la venta a bâti sa demeure.
La position en est bien solitaire, mais déli-
ieuse ; au pied coule une rivière assez large ;
sur ses bords escarpés on a semé du maïs et
les féves. Cette propriété a toute l'étendue
que l'ambition paisible du maître voudra lui
donner ; des chênes d'un port imposant om-
bragent ses champs et les préservent des
ouragans de la montagne. Malgré le plaisir
que l'on goûte à voir l'image du bonheur et
de l'abondance dans cette retraite, en la com-
parant à l'aspect désolé du paramo, on éprouve

néanmoins quelque peine en songeant que ces champs furent ensemencés autrefois par un peuple malheureux, qui gémit peut-être loin des terres dont seul il est le légitime propriétaire. D'un autre côté, en pensant à la barbarie dans laquelle il a dû vivre, on aime à se promener sans crainte dans ces belles forêts, que les mugissemens des bestiaux animent de temps en temps ; on y trouve à présent, quoique si loin de toutes relations, la civilisation, des mœurs paisibles et des habitudes auxquelles un Européen n'est pas étranger.

Disant adieu à cette retraite charmante, dans laquelle j'aurais volontiers passé plusieurs mois, j'entrai bientôt dans le chemin de Guacha, par où l'on descend dans le Socorro. Les habitans du pays le regardent comme l'ouvrage du diable ; ils m'ont du doigt montré la demeure de ce mauvais esprit, mais je n'ai rien vu. Le Guacha n'est qu'un rocher d'une immense étendue, où les pluies et les tremblemens de terre ont formé des crevasses considérables ; il est par conséquent impossible de s'y servir de chevaux. Je mis donc pied à terre : il ne m'ar-

-iva aucun accident, ce qui fut très-heureux, puisque ordinairement on perd quelques chevaux dans ce passage dangereux. On peut se faire une idée des risques que l'on court, par les ossemens dont toute la route est jonchée, et l'on ne tarde pas à s'en convaincre, en voyant le nombre infini de croix placées au bas du précipice, comme dans un lieu de salut. Lorsque nous fûmes rendus là, nos peines ne furent pas finies; il fallut continuer à marcher à pied, parce que le chemin, quoiqu'il ne soit plus aussi roide, est pris sur le lit d'une rivière, de sorte que l'on est dans l'eau. Je parvins sain et sauf à la venta Gorda, maison fort petite. Nous y logeâmes douze personnes à la fois.

(1) J'étais hors des paramos, le pays était moins affreux, le climat plus doux et le ciel moins triste. On ne redoutait plus, à cause du froid, de se lever avant le jour; nous partîmes donc de très-bonne heure : en quelques heures nous atteignîmes Elisano; nous étions sur les terres du Socorro. Un changement bien agréa-

(1) 1er juillet.

ble nous frappait à mesure que nous avancions dans cette province : toutes les cabanes étaient couvertes en tuiles; on remarquait en général de l'aisance chez les habitans, et une aménité assez rare dans les régions froides; tout le monde nous accueillait avec bonté; la belle nature tropicale réjouissait de nouveau les yeux, car l'on aime toujours à revoir le bananier et l'oranger; par malheur, les chemins étaient tellement encombrés de boue, qu'il fallait n'avancer qu'avec la plus grande précaution pour ne pas faire une chute vraiment dangereuse. En sortant de Elisano, je côtoyai la Pienta : cette rivière arrose toute la vallée de Charalan. Avant la nuit j'entrai dans cette ville; je fus surpris de la régularité des rues et des maisons, et je retrouvai avec plaisir cette gaîté folle qui renaît dans les lieux où il fait chaud.

Le lendemain je me dirigeai vers Culetas : j'y étais à midi, je ne m'y arrêtai pas, et je continuai à suivre la route de villa Socorro; nous rencontrâmes un homme et une femme, que l'alcade d'un hameau voisin avait maltraités à un tel point, parce qu'ils avaient refusé de se

ıarger d'une corvée injuste, qu'ils étaient près
expirer sur la route : quelques riches habitans
e Charalan, qui voyageaient avec moi, leur
ɔnseillèrent instamment d'aller se confesser,
ns joindre à cet avis utile des consolations un
eu plus solides, et dont les malheureux avaient
ı besoin pressant; on les aida à se relever,
ı s'apitoya sur leur sort, et ils purent enfin
cueillir leurs forces et cheminer pour gagner
uletas; nous autres nous reprîmes la route
e la ville de Socorro; j'y entrai avant la nuit.

La province du Socorro finit, au nord, à
ıe lieue et demie au-delà de San-Gil, et con-
ıe de ce côté avec Pamplona (1). Au sud elle
étend jusqu'à Puente-Réal; à l'est elle est ter-
ıinée par la province de Tunja, et à l'ouest
ar des pays inconnus et par la Magdaléna;
le renferme plusieurs villes importantes : San-
Gil, où l'on vient de construire un pont en
ierres et un collége; Zapatoca, Charalan, Pal-
ıar, Aiba, Simatoca, Palmas, Guadalupé et
ocorro. Cette dernière, qui donne son nom à

(1) *Voyez* à la fin du tome Ier., la note première.

toute la province, en est la capitale; c'est l
que demeure le gouverneur; il a sous ses or
dres quelques milices et des invalides auxquel
le gouvernement paie quatre à cinq piastres pa
mois.

La ville de Socorro est fort mal bâtie e
encore plus mal pavée. Située sur le penchan
d'une montagne, elle est rarement rafraîchi
par les vents, à cause de la chaîne d'Opon
qui s'étend, sud et nord, jusqu'aux montagne
d'Ocana. Aussi la chaleur y est très-forte; l
thermomètre, à l'ombre, descend rarement au
dessous de 20°. A l'époque où je me trouvai
dans le pays (juillet), il commençait ordinaire
ment à pleuvoir à une heure de l'après-midi; l
tonnerre grondait, et l'orage durait jusqu'au
coucher du soleil. Les vents soufflaient de l
partie du nord.

Les eaux sont généralement désagréables
boire et de mauvaise qualité; leur attribuera
t-on les goîtres qui défigurent toute la popula
tion et même les étrangers, après un long séjour
il n'y a pas jusqu'aux animaux, et particuliè
rement les chiens, qui ne soient atteints de c

nal, et qui ne finissent par en mourir. On gagne
ussi facilement la fièvre, et beaucoup de vieil-
ards sont hydropiques.

Néanmoins on compte à Socorro près de
louze mille habitans; ils ont une activité et
ıne intelligence extraordinaires; ils se livrent as-
idûment à l'agriculture, et leurs fabriques ne
ont pas sans importance. On récolte beaucoup
le sucre, de coton et de riz; ces denrées sont
u meilleur marché possible (1), parce qu'il y a
eu de routes praticables. On avait proposé de
racer un chemin sur les montagnes d'Opon;
n aurait eu par là les moyens d'arriver à la
Magdaléna en six jours, tandis qu'on en met
lavantage pour aller au port de Botigas, qui
'est pourtant qu'à vingt-sept lieues. La guerre
'a pas permis d'exécuter ce projet utile.

Dans chaque chaumière, dans chaque mai-
son, tout le monde est occupé à filer, à teindre

(1) Coton 25 livres 6 fr. 50 cent., riz 25 livres 2 fr. 60 cent., cassonnade 6 livres 65 cent., sucre en pain 25 livres 3 fr. 25 cent. En général, on préfère le sucre extrait de la canne d'Otahiti à celui que donne la canne de Guinée, dont on commence à abandonner la culture.

ou à tisser; on voit partout des métiers; un assez grand nombre d'habitans préfèrent tresser des chapeaux de paille; on reconnaît ces ouvriers à l'ongle de l'index, qu'ils laissent croître démesurément.

Les étoffes qu'on fabrique sont grossières, mais solides; quoiqu'on les préfère dans les provinces aux cotonnades étrangères quand le prix est le même, et qu'on en achète une quantité assez considérable, les ouvriers sont pourtant fort pauvres; en effet une fileuse ne gagne pas un réal par jour; une pièce de toile de coton de soixante-quatre vares (166 pieds) ne produit pas au tisserand un profit de 7 réaux (4 fr. 35 cent.). Le marchand seul est riche; il transporte les étoffes de Socorro à Giron, où il les échange contre le tabac et l'or; à Cucuta, contre le cacao; à Zipaquira, contre le sel et les étoffes anglaises. Ce sont les seules que l'on recherche; préjugé peu encourageant pour l'industrie nationale; les femmes mêmes ne s'habillent plus qu'à l'anglaise. Ces fantaisies sont d'autant plus aisées à satisfaire, que les cotonnades de Manchester sont à meilleur compte que celles qu'on

fabrique dans le pays même; on y a une robe pour dix francs.

Les maisons sont généralement sales et mal construites, mais elles offrent plus de commodités que celles des pays froids. On y a un lit; à table on se sert de couverts d'argent, de nappe et de serviettes : l'on trouve rarement d'autres mets que des pommes-de-terre, du riz, des bananes et du porc.

Les habitans du Socorro, dans tous les temps, ont montré une audace et une énergie de caractère qui contrastent singulièrement avec leur air lourd et hébété; aujourd'hui même, encore qu'ils paraissent fatigués des réquisitions de tous genres qu'on a exigées de leur dévouement, ils ne se donnent pas entre eux d'autre titre que celui de citoyen, et paraissent fermement attachés au système républicain. Ce sont eux qui, long-temps avant que l'Espagne supposât que l'Amérique pût jamais devenir indépendante, levèrent les premiers l'étendard de la révolte.

Je vais développer l'origine et les suites de ce soulèvement, qui ont amené l'émancipation

de l'Amérique : je décrirai d'abord en peu de mots la situation de ces pays, depuis l'époque de la conquête jusqu'au mouvement du Socorro, en 1781, afin de mettre le lecteur à même de connaître les deux ères de l'empire espagnol dans l'Amérique, et de comparer le nouveau système à celui qui existait anciennement.

CHAPITRE VI.

Etat du pays depuis 1498 jusqu'en 1781. — Anciens habitans. — Leurs coutumes.—Leurs mœurs.—Conquêtes commerciales.— Conquêtes religieuses. — Conquêtes militaires. — Quésada. — Dépérissement de la population indienne. — Nègres. — Leur sort. — Mélange des races. — Ports. — Eglises. — Villages. — Villes. — Mines. — Agriculture coloniale. — Agriculture européenne. — Industrie. — Repartimientos (fiefs). — Encomiendas (commanderies). — Tribut des Indiens. — Gouvernement espagnol. — Paix profonde.

Lorsqu'on découvrit l'Amérique, des sauvages d'une férocité et d'un courage indomptables habitaient les belles plaines de Cumana, de Caracas, et celles qu'arrosent l'Apure et l'Orénoque; toujours errans dans ces retraites inexpugnables, quelques fruits ou les produits de la chasse composaient leur nourriture; la terre dans l'été, ou la tige des arbres dans la saison pluvieuse, leur servaient de lit et de demeure :

ils étaient presques nus; les peintures bizarres dont ils se couvraient le corps, les os ou les dents d'animaux dont ils chargeaient de larges ouvertures faites dans leurs oreilles, d'énormes anneaux d'or qu'ils passaient dans un trou percé à la cloison de leur nez, étaient les ornemens les plus recherchés qu'ils eussent inventés; communément quelques plumes d'oiseaux couvraient leurs têtes, et les dépouilles des animaux sauvages cachaient seulement quelques parties de leur corps.

Cependant l'ambition existait au milieu de tant de misères; le commandement suprême faisait l'objet des vœux les plus ardens; il était le prix d'épreuves fort douloureuses; le moindre gémissement était un motif d'exclusion.

Quel besoin avaient-elles donc d'un chef, ces sociétés barbares? quels différends avaient-elles à juger? quelles dépouilles, quelles conquêtes avaient-elles à partager? les cadavres sanglans de leurs ennemis; car la plupart d'entre elles, au défaut de la chasse, se nourrissaient des membres palpitans de leurs prisonniers; peu de tribus avaient horreur de ces affreux festins.

Dans les montagnes, au contraire, les mœurs s'adoucissaient. La riche province d'Antioquia seule était encore ensanglantée; mais dans la plaine où depuis on a bâti Santa-Fé, la nation des Moscas avait déjà quelques lois. Les relations entre les divers villages étaient sûres et fréquentes. L'agriculture commençait à être honorée; les propriétés étaient respectées, les villes avaient des habitations assez commodes, et le peuple était habillé avec décence. Sans être environné de l'éclat dont brillaient les cours de Tenochtitlan et de Cuzco, celle du chef de Cundinamarca, auquel les Espagnols donnaient le titre de roi, n'était pas sans pompe. La religion avait ses temples, ses autels, ses sacrifices et ses prêtres; seuls de tous les Indiens qui vivaient dans ces contrées, les Moscas n'offraient à leurs dieux, le soleil et la lune, que des oiseaux auxquels ils apprenaient quelques mots de leur langue, pour que les divinités trompées les reçussent comme des victimes humaines. Partout ailleurs on n'immolait que celles-ci; des jeunes gens élevés pour être égorgés dans ces horribles sacrifices étaient vendus souvent à un très-grand prix.

Au récit de la découverte du Nouveau-Monde, dont les habitans les plus sauvages portaient des colliers et des bracelets d'or, les soldats espagnols, las des guerres de l'Europe, qui ne leur offraient qu'un mince butin, les Maures et les Juifs, impatiens du joug qu'on venait de leur imposer, partirent pour visiter ces nouvelles terres et chercher une patrie; partout, le long de la côte de l'Amérique méridionale baignée par la mer des Antilles, ils furent repoussés par les Indiens, et virent leurs espérances trompées. Tant de malheurs causèrent même un tel découragement, que le gouvernement espagnol se vit obligé de mettre la conquête de Vénézuéla à l'entreprise. Des marchands allemands s'en chargèrent en 1528, et l'exécutèrent avec toute la cruauté imaginable (1).

On s'était rendu maître des côtes, on avait même déjà élevé des habitations à quelque distance dans l'intérieur; elles étaient continuellement réduites en cendres par les sauvages réfugiés dans les bois; les colons, effrayés, osaient à

(1) Depons, tom. I, pag. 77.

eine sortir de leurs forteresses de terre entou-
ées de palissades.

La religion se chargea d'arrêter ces brigan-
ages, et de faire une conquête que l'épée n'avait
u effectuer. Des missionnaires pénétrèrent dans
s retraites affreuses où s'étaient cachés les In-
iens. Le plus grand nombre de ces conquérans
aisibles périrent victimes de leur zèle. Ceux
ui eurent le bonheur de ne pas succomber,
iarchèrent de victoire en victoire; et, à me-
ire qu'ils avançaient, établissant des églises de
haume et de joncs, ils arrivèrent sur les bords
e l'Orénoque, après avoir ouvert une commu-
ication sûre entre ce fleuve et Vénézuéla, au
ioyen des asiles, déjà même inviolables pour
s sauvages, qu'ils avaient élevés de distance
n distance.

Dans le même temps, des soldats jaloux de
ı gloire de Pizarre et de Cortès, escaladaient
ı Cordillère sous la conduite de Quésada (1), et
oumettaient des empires. En effet, ce chef,
nflammé par les récits séduisans d'un grand

(1) Piédrahita. *Hist. de la conquête de la Nouvelle-Grenade.*

nombre d'Indiens, qui, en lui montrant le suc
lui assuraient qu'il trouverait dans cette directio
un empire riche et puissant, partit de Saint
Marthe au mois d'avril 1536. Six cent ving
hommes de pied et quatre-vingt-cinq cavalie
l'accompagnaient. Ce ne fut qu'avec des pein
infinies que ses embarcations légères et m
construites purent remonter la Magdaléna. L
obstacles que ce fleuve lui offrit, loin d'arrêt
son courage, ne firent que l'irriter. Un gran
nombre de ses braves compagnons périrent d
fatigue et de misère. Rien ne put l'abattre;
attaqua les Indiens qui habitaient le canton c
l'on bâtit depuis Velez, les vainquit aisémen
traversa leur territoire, et descendit victorie
dans les belles plaines d'Ubaté et de Bogota. D
récits mensongers n'avaient point abusé sa v
leur. Cundinamarca, c'était le nom que porta
la province que depuis on a appelée Santa-F
était riche. Des zipas, princes puissans régis p
un gouvernement féodal, gouvernaient le pay
et protégeaient une industrie qui commença
à se développer. Leurs temples, leurs palais
chaume renfermaient des trésors considérable

Ainsi, quelques hommes hardis achevèrent un an la conquête des pays auxquels on onna depuis le nom de vice-royauté de la Noulle-Grenade, et qui n'en sont qu'une partie. Les Indiens n'étaient pas des ennemis sans urage, mais les Espagnols étaient dans le [e] siècle ce qu'ont été les Français dans le 19[e], ureux et invincibles.

Partout on découvrait chez les Indiens les euves d'un mouvement vers la civilisation. avidité des Espagnols, accrue par ce spectacle, cherchait que de nouvelles conquêtes. Le auvais état des chemins, la disette des vivres, poids accablant des chaleurs, les flèches emisonnées des habitans, rien ne modérait leur ergie entreprenante; des aventuriers ramasient quelques soldats dans les ports de la mer s Antilles, et, munis de poudre et de plomb, rtaient pour conquérir des royaumes.

Non moins brave que Pizarre, Benalcazar, abord son lieutenant, devint son émule de oire. Quito, Pasto, Popayan, la vallée du auca, reconnurent son autorité. Alors, passant Quindiù et la Magdaléna, il arriva dans la

plaine de Bogota au moment où Quésada achevait la conquête, et devint un des fond teurs de la capitale de si riches possessions.

Au récit de tant d'exploits fameux, à la v des champs de bataille et des lieux inexpugnab où combattirent les Espagnols, on a de la pei à s'expliquer comment ils obtinrent des suc aussi prodigieux et aussi rapides, surtout si ajoute foi aux récits des premiers historiens s le nombre considérable d'habitans qu'on trou Mais, déjà maîtresse des côtes de l'Afriq l'Espagne ne les abandonna pour s'emparer l'Amérique, que parce qu'elle trouva sur continent-ci une population plus rare et mo belliqueuse. Au reste, utilement servis par divisions intestines des Indiens, les capitaines pagnols rencontraient partout des traîtres à g gner, qui leur indiquaient les chemins et le découvraient les embûches qu'on leur dress pendant que des femmes leur servaient d'int prètes et d'émissaires.

On recrutait particulièrement à Saint-D mingue; déjà cette île se remplissait de nègres de mulâtres, on les enrégimentait pour les p

r au continent. Ces hommes étaient les meil-
urs soldats que l'on pût employer sous ce cli-
at brûlant. C'est sans doute par héritage que
; Indiens conservent encore une haine impla-
ble contre les hommes de couleur noire.
ne preuve qu'il y eut de bonne heure beau-
up de nègres en Amérique, c'est qu'un hiéro-
yphe mexicain représente une émeute de nè-
es à Mexico en 1537 (1).

Ceux-ci, après avoir contribué à la conquête
e si riches empires, devaient servir à les peu-
er ; car les vainqueurs ayant imprudemment
nployé aux mines et à la culture de la terre
s Indiens habitués à une longue oisiveté, et in-
apables de travailler dans les terres brûlantes
es tropiques, où leurs pères n'étaient pas nés,
vaient succombé sous le poids de fatigues lé-
ères à la vérité, mais auxquelles ils n'étaient
as accoutumés. Plus tard on remédia au mal.
es rois d'Espagne défendirent de faire passer
es Indiens de la Cordillère dans les plaines (2).

(1) Vues des Cordillères.

(2) Il y a peu d'années qu'un bataillon venu de Bogota à Sainte-
Marthe périt tout entier de la fièvre jaune.

Qu'on suppose des maîtres forçant la pop
lation blanche et languissante de nos Antilles
remuer la terre pendant quelques jours à l'a
deur d'un soleil sous lequel elle est née pourtan
elle succombera et disparaîtra entièrement.

C'est ce qui arriva dans l'archipel américai
au bout de deux siècles on ne trouva plus d'i
digènes. Ceux des plaines de Vénézuéla eusse
également disparu s'ils ne s'étaient enfuis da
les forêts de l'Orénoque.

Il n'en fut pas de même dans les montagne
les travaux pénibles de l'agriculture ne fire
périr aucun Indien, parce qu'ils étaient so
un climat convenable pour leurs forces; au
le nombre des Indiens, loin de diminuer, s'a
crut-il considérablement.

L'Africain pouvait donc seul résister aux ch
leurs tropicales; seul il pouvait, contre son gr
être forcé au travail sans périr de douleur et
fatigue. On demanda à l'Espagne la permissio
d'en remplir les contrées chaudes. La cour
Madrid balança long-temps à accorder ce da
gereux privilége; enfin il lui fut arraché pou
apaiser le cri de l'humanité, qui s'élevait

veur des Indiens, et pour peupler de vastes
npires qui, même avant qu'on en fît la con-
ıête, offraient beaucoup de déserts et de soli-
des, et qui, pour mieux dire, n'étaient qu'une
rêt d'une immense étendue, le long de la-
ıelle erraient quelques faibles tribus (1).

Ainsi les nègres destinés à cultiver le sol amé-
cain entrèrent d'abord comme esclaves dans
s contrées, qu'ils devaient un jour partager
ec leurs maîtres. Ceux-ci n'avaient point amené
: femmes dans leurs pénibles expéditions; d'a-
ɔrd ils prirent celles des nations vaincues, bien-
t après, celles de leurs esclaves.

Ces derniers à leur tour, attachés dans les
ıcomiendas à la même chaîne que les In-
ens, surmontèrent l'antipathie de leurs com-
ıgnons d'infortune, et leur demandèrent des
ɔouses, qu'ils obtinrent; car ce furent les nè-
·es qui épousèrent les Indiennes, et non les
ıdiens qui recherchèrent les négresses, pour
squelles ils avaient une antipathie violente (2).

(1) Robertson, *Rech. hist. sur l'Inde*, p. 252.

(2) Origen de los Indios.

C'est ainsi que la population uniforme d
Vénézuéla, dont tous les traits rappelaient un
origine asiatique (1), prit mille teintes diff
rentes; cependant la couleur blanche fut re
gardée comme celle qui avait exclusivemen
droit à la considération, et les femmes amb
tionnèrent le bonheur de laisser à leurs enfan
ce superbe héritage; de manière qu'en peu d
temps le nombre des métis blancs, ou fils d'In
diennes et d'Européens, s'accrut prodigieus
ment. Une grande partie de la famille des In
diens s'y fondit et s'y perdit, au point de fair
croire que les Espagnols les avaient tous mas
sacrés.

En même temps, une multitude de négress
augmenta cette famille, déjà fort mélangée
cependant, malgré ces croisemens infinis de ra
ces, l'honneur de peupler le continent resta

(1) Quiconque a vu les Indiens de l'Amérique ne peut s'emp
cher de reconnaître chez eux une origine asiatique; cependa
elle est assez généralement révoquée en doute, parce qu'on n'
trouve aucune trace historique; mais les Indiens ne peuvent-
pas avoir oublié le détroit de Behring, comme nous autres no
avions perdu la mémoire du cap de Bonne-Espérance.

a caste blanche, et le nombre des hommes de couleur fut bien moindre que dans les Antilles, où la couleur blanche tendit toujours à s'engloutir dans celle des noirs.

Les ordonnances rendues pendant près de deux siècles par les rois d'Espagne pour forcer leurs sujets du Nouveau-Monde de se marier, prouvent évidemment qu'il ne passa en Amérique qu'un très-petit nombre d'Européennes. Lorsqu'au dix-huitième siècle les métises et les mulâtresses furent devenues aussi blanches que les femmes de notre continent, on oublia leur origine, et les Espagnols les prirent pour épouses. On n'en peut pas douter, puisqu'à cette époque on ne renouvela pas les anciennes cédules sur les mariages des colons.

Maîtres des côtes, les Espagnols s'empressèrent d'y bâtir quelques forts, où, à l'abri de surprises et toujours prêts à s'embarquer à la première attaque sérieuse, ils préparèrent la conquête des provinces intérieures. Leurs positions furent bien choisies, ils suivirent les indications de la nature, qui leur offrait de distance en distance des lieux propres à résister, d'un côté,

aux ennemis extérieurs, jaloux déjà de leurs con-quêtes; d'un autre, à ceux qui dans l'intérieur pensaient, mais trop tard, à les leur arracher. Puerto-Cabello, la Guayra défendaient Vénézuéla; Maracaybo, l'entrée de la Cordillère, Sainte-Marthe et Carthagène, le riche canal de la Magdaléna; San-Tomé, l'Orénoque; Panama, le passage si important des deux mers. On arbora un pavillon sur divers points des côtes de la mer du Sud : l'Espagne, dans ces parages inconnus alors aux nations de l'Europe, n'avait pas besoin d'y faire respecter autrement sa souveraineté.

En avançant dans l'intérieur du pays, on ne négligeait jamais de bâtir un temple. On avait appris aux Indiens à respecter ces asiles, en leur faisant grâce de la vie lorsque, mis en déroute, ils s'y réfugiaient. Ces églises servaient, en outre, de moyen pour faire sortir ces sauvages de leurs forêts, par l'attrait de cérémonies dans lesquelles les Espagnols ont toujours déployé beaucoup de pompe.

Mais si on avait à s'établir dans des lieux habités par des nations farouches, on fortifiait l

maison du pasteur, et un fossé, creusé autour de l'enceinte du hameau, le défendait contre les surprises; cependant, combien n'y en eut-il pas qui furent détruits par les Panches et les Andaquis. Mieux éclairés sur les entreprises des Espagnols, ces deux peuples leur firent jusqu'au commencement du dernier siècle une guerre longue et cruelle.

Les premiers occupaient le pays où l'on voit aujourd'hui Fusagasuga, Pandi et Tocayma; les seconds vivaient entre Neyva et les sources de la Magdaléna. Il n'existe plus aujourd'hui que les débris de ces deux nations, qu'on doit ranger, à cause de leur courage, parmi les Indiens des plaines plutôt que parmi ceux des montagnes.

Quoique les établissemens de la Nouvelle-Grenade prissent chaque jour plus d'importance, cependant on était pauvre encore; les églises seules étaient décorées, les habitations n'étaient que des chaumières de terre et de paille. Alors on était riche quand on possédait une poule et un coq; une vache, un taureau, un cheval, étaient une fortune. Ce ne fut que dans le dix-septième siècle qu'on commença à

voir à Bogota quelques volailles; l'on a religieusement conservé le nom de celui qui le premier les y apporta. L'introduction de ces animaux inconnus au Nouveau-Monde a payé avec usure le bienfait d'une foule de plantes que l'Europe en a tirées.

Les vivres étaient donc rares et chers ; on ne se nourrissait communément que des fruits de la terre, qu'on multipliait, parce qu'on ne voyageait pas sans porter avec soi des semences. La gloire consistait à recueillir des fruits nouveaux, et le luxe à en offrir à ses amis.

Au bout d'un siècle la face du continent changea; on abattit quelques forêts pour en faire des vergers. Dans les beaux pâturages qui bordaient les rives des fleuves, on multiplia les bestiaux, on eut des chevaux et des mulets (1); et l'homme, qui sans ce secours travaillait avec peine, put, lorsqu'il l'eut acquis, se livrer à de grands tra-

(1) Il y a dans la Cordillère une espèce de buphaga, pique-bœuf, occupé, comme celui de nos contrées, à délivrer les bestiaux des myriades d'insectes qui les déchirent; est-ce la nature, sont-ce les Espagnols qui ont transporté cet oiseau dans un pays où il n'existait pas autrefois de bestiaux?

vaux, ouvrir quelques chemins, multiplier les villages, parce qu'il pouvait y porter à peu de frais et en abondance les produits des champs.

Les hameaux s'agrandirent donc, et les misérables fortifications dont on les avait entourés dans le commencement, tombèrent de toutes parts. Avec le dix-huitième siècle, on vit s'élever des villes, à la tête desquelles la capitale Santa-Fé égala bientôt les villes européennes du troisième ordre. Bien différens des Turcs qui avaient semé la ruine et le carnage dans la patrie jadis si florissante des Grecs, les Espagnols couvrirent d'habitations les solitudes naguère ensanglantées par les guerres continuelles des sauvages indiens.

L'accroissement de la population donna lieu à une nouvelle division de l'Amérique méridionale. En 1718, la Nouvelle-Grenade, dépendante du Pérou, fut érigée en vice-royauté, et en 1731 les provinces de Vénézuéla furent placées sous un gouvernement particulier.

Ainsi, dans l'espace d'un siècle, s'était formé avec des tribus éparses d'anthropophages, et avec des esclaves africains, un nouveau peuple espagnol, ayant le même culte, le même gou-

vernement, les mêmes lois, les mêmes habitudes, le même langage; ce n'étaient pas des colonies que l'Espagne avait fondées; c'étaient des nations et des empires qu'elle avait créés.

Avant d'être agriculteurs, les premiers colons américains furent commerçans; ce qui enrichit les villes maritimes à tel point, qu'elles acquirent bien plus d'importance et d'étendue que les villes de l'intérieur. Carthagène et Panama surtout devinrent des cités riches et bien peuplées. Ensuite, sans perdre de leur intérêt, elles eurent dans les villes de l'intérieur des rivales qui les effacèrent quand les habitans se livrèrent à l'agriculture. Caracas, Santa-Fé et Quito n'eurent plus d'égales sur les rivages insalubres de la mer.

Pour entreprendre des cultures importantes, il fallait des capitaux. A l'époque de la conquête, les soldats espagnols avaient bientôt dissipé ce qu'ils avaient gagné dans le pillage. Des Juifs et des Maures, devenus chrétiens pour entrer en Amérique, avaient acheté ces dépouilles à bas prix; fixés en grande partie à Popayan et à Antioquia, ils firent exploiter les mines dont ces

provinces sont remplies, et que les Indiens avaient jadis travaillés. Des Africains, amenés à grands frais dans ces contrées lointaines, creusèrent partout des tranchées, et, suivant le système qu'ils avaient vu adopté dans leur propre pays, s'en tinrent au lavage des terres.

Le métal parut enfin en grande quantité; et l'Espagne vit alors que si la conquête du Mexique l'avait rendue maîtresse des plus riches mines d'argent du monde, celle de la Nouvelle-Grenade lui avait donné une terre très-abondante en or. Elle avait établi un hôtel des monnaies à Mexico, elle en plaça un à Popayan, et un autre à Santa-Fé; et, malgré la routine grossière des nègres, près de deux millions de piastres en or sortirent annuellement des ateliers de la Nouvelle-Grenade. Avant la création de ces établissemens, on ne frappait que de la *macuquina*, monnaie informe, sans cordon et sans effigie du prince; et les particuliers obtenaient avec une faible rétribution le droit de battre monnaie (1).

(1) Jove. *Memoria al virey Samanon.*

Tout l'or ne passait pas en Espagne, comme on se l'est imaginé; au contraire, elle était obligée de payer une partie considérable des dépenses locales avec de l'argent tiré du Mexique. Mais aussi les villes se multipliaient et s'ornaient, et l'agriculture commençait à prendre faveur.

On la divisait en agriculture coloniale, et en agriculture européenne. Celle-là, entre des mains plus habiles, eût fait d'immenses progrès : le sucre, le café, le cacao croissaient avec une merveilleuse fécondité; l'indigo et le coton étaient des plantes indigènes et sauvages. Mais toutes les cultures étaient négligées; Caracas seule s'était appliquée à les soigner; aussi ses exportations étaient-elles doubles de celles de la vice-royauté. Les provinces qui formaient la Nouvelle-Grenade, composées en grande partie de terres froides, avaient prodigué leur argent et leur sueur pour la culture de nos céréales et de nos fruits, cependant avec si peu d'intelligence qu'elles fournissaient à peine à leur propre consommation; des fruits abandonnés aux soins de la nature rappelaient ceux d'Europe par la forme plutôt que par le goût.

Tous ces pays n'avaient qu'une industrie grossière. On y voyait quelques manufactures d'étoffes de coton propres à l'habillement du peuple, et rien de plus. L'Espagne, sur cet article, s'était montrée inexorable, quoiqu'elle-même fabriquât peu d'objets, et qu'ainsi elle fût obligée d'acheter aux nations étrangères les étoffes nécessaires à ses peuples d'Amérique. Mais dans ces prohibitions elle n'avait eu en vue qu'un système de domination qui lui assura un empire de trois siècles. En effet, considérant ses colonies comme provinces intégrantes de leur empire, les rois d'Espagne avaient défendu la culture de la vigne à Quito, et l'avaient permise à Lima. On voyait des oliviers au Chili, pendant qu'on ne pouvait en planter à Buénos-Ayres. La Nouvelle-Grenade était obligée de fermer ses mines d'argent à la demande du Mexique, qui, riche de ses exploitations métallurgiques, n'avait pas le droit non plus de se livrer à des entreprises industrielles ou agricoles qui eussent interrompu ses relations avec la mère-patrie.

Les Espagnols, tout-à-coup maîtres d'un

monde nouveau renfermant mille productions variées, ne songèrent pas, au milieu de l'ivresse de la victoire, à créer une forme régulière de gouvernement : les désordres, suites ordinaires des invasions, déshonorèrent de beaux faits d'armes. Imitateurs des Goths et des Vandales, les farouches soldats de Pizarre et de Quésada ne pensèrent qu'à partager les contrées qu'ils occupaient, comme une proie qui leur appartenait par droit de découverte et par droit de conquête.

Les capitaines s'adjugèrent les provinces, les soldats les villages, tous exercèrent les priviléges de la souveraineté, déterminés à n'être point les feudataires de la couronne d'Espagne, tout en fondant en Amérique, au moyen des *repartimientos* (partages des terres), le système féoda qu'avaient établi les nations septentrionales de l'Europe en déchirant l'empire des Césars.

Cet état d'anarchie, fomenté surtout par les Pizarre et leurs adhérens, dura vingt ans. Enfin Charles V y mit un terme. Cependant, ce monarque si redoutable en Europe, était sans puissance dans le continent que quelques-uns de se

ijets venaient de révéler à l'ancien monde; ses ropres soldats l'eussent trahi s'il les eût envoyés ombattre les maîtres intrépides de l'Amérique. fallut donc transiger avec eux, et malgré le désir hautement manifesté dans toutes ses ordonances d'améliorer le sort des vaincus, Charles V e put que l'adoucir momentanément, en ne laisnt aux propriétaires de repartimientos, que les roits qu'ont les timariots en Turquie, de jouir, our un temps limité, des revenus des fiefs de la ouronne. Ce droit, pour les Espagnols, s'étenait jusqu'au fils du premier feudataire.

Le changement des fiefs en simples dotations tait considérable à l'époque où on l'opéra; il xcita l'indignation des conquérans; ils se prépaèrent à s'y opposer les armes à la main : la pruence des ministres espagnols calma leur fureur; es ordres du roi furent exécutés.

Toujours jaloux de remplir les dernières voontés d'Isabelle, les rois d'Espagne, plus sûrs l'être obéis lorsque l'âge eut enlevé la plupart des premiers conquérans, rendirent, dans la suite, plusieurs ordonnances pour réparer les maux que la conquête avait apportés aux In-

diens. Ainsi, pendant que l'Europe conservai
le régime féodal, l'Espagne s'appliquait à res
tituer aux indigènes du Nouveau-Monde leur
droits et leur liberté; elle tyrannisait les fils de
conquérans, pour leur arracher peu à peu un
conquête qu'ils comptaient garder pour eu
seuls, au préjudice de la métropole et des Indiens

D'abord il fut résolu que les Espagnols joui
raient uniquement du revenu des *encomien*
das (commanderies) sans pouvoir disposer, d'au
cune manière, des biens que la munificenc
royale n'accorderait plus qu'en viager; on leu
recommanda en même temps de veiller à l'in
struction de leurs serfs en fondant des écoles
Les *encomenderos* (commandeurs) ne furen
plus que des gouverneurs à vie des sujets du roi
Il leur fut défendu d'avoir une maison sur le
terres dont les revenus leur appartenaient pour-
tant; de demeurer plus d'un jour chez leurs vas-
saux, de permettre même à leurs parens d'y
rester un instant. Dans le cas où les Indiens au-
raient eu sujet de se plaindre des vexations de
gens de l'encomendero, celui-ci devait, de se
propres deniers, leur payer le dégât qu'ils avaient

ımmis; on alla même jusqu'à ne pas permettre ıx encomenderos d'élever des cochons dans le ɔisinage des villages indiens (1).

D'autres lois furent publiées pour exempter ; Indiens de toutes espèces de corvées; soit de ɔrter les voyageurs dans les chemins difficiles, ı de tisser des habits pour les prêtres, et d'aider ; nègres et les mulâtres dans leurs travaux. Ces ·donnances prouvent bien qu'il y avait des ɔus nombreux; en les frappant de réprobaɔn le gouvernement montra qu'il n'en était ıs coupable.

On avait engagé les encomenderos à rassemer dans des villages (*reductiones*) les Indiens e leurs repartimientos dispersés dans les bois; ı réussit, mais avec bien de la peine, à les arıcher aux habitudes de la vie sauvage, et à les ɛtenir dans des demeures fixes. Pour leur faire oûter ce nouveau genre de vie, on leur donna :s mêmes lois municipales qu'aux Espagnols; ıen plus, on rétablit les caciques dans leurs .roits : toutefois, on détruisit ceux des anciens

(1) *Recop. de las leyes*, l. VI, tit. I, II, III.

usages que condamnait la morale chrétienne: l
tribut de jeunes filles que payaient les Indiens au
caciques à certaines occasions, et la coutume d
ces malheureux de se tuer aux funérailles de leur
chefs (1). En même temps que ceux-ci recou
vraient donc, à peu d'exceptions près, les droit
seigneuriaux dont les audiences seules pouvaien
les priver pour félonie, le régime municipal en
levait à ces petits tyrans la connaissance des cau
ses civiles et criminelles, et on leur imposai
l'obligation nouvelle pour eux de payer les In
diens qui les servaient.

Ces précautions ne parurent pas suffisante
encore pour assurer le repos des Indiens, me
nacé sans cesse par les métis, les mulâtres, e
même par les nègres, jaloux des égards qu'o
avait pour les pacifiques Indiens, les propriétai
res dépossédés de l'Amérique. En conséquence
les rois d'Espagne décrétèrent qu'un citoyen
de mœurs irréprochables serait chargé, sous l
nom de protecteur, de défendre leurs intérêt
dans les audiences.

(1) Dans les colonies anglaises les femmes se brûlent encore su
le bûcher de leurs maris.

Des soins plus paternels encore occupèrent le ouvernement espagnol; il défendit de vendre ux Indiens de l'eau-de-vie, cette arme terrible ue d'autres nations ont employée avec un si éplorable succès. On craignit aussi que, profiant de leur ignorante crédulité, des prêtres e dépouillassent ces enfans de la nature de leur nodique héritage, et l'Eglise ne put recevoir auun legs de ce genre. Enfin, pour qu'on ne les exât pas par les logemens forcés, on bâtit des ambos, ou caravanserails, près de leurs villaes, où les voyageurs étaient reçus gratuitenent.

D'un autre côté, pour entretenir le goût du ravail chez ces peuples nouvellement façonnés u joug de la civilisation, on les força de cultiver annuellement chacun dix toises de terre. Le roduit de ces terres vendu au profit de la ommune, était déposé dans une caisse dont les fficiers du roi avaient l'administration. Les onds étaient consacrés à l'entretien de la mision et des écoles; quelquefois ils servaient à ompléter le tribut du roi, qui, d'après Robertson, ne montait pas à quatre schellings par an

pour chaque Indien, depuis l'âge de dix-hui
jusqu'à cinquante ans.

Cependant ce mode d'impôt a été une sourc
de récriminations contre l'Espagne de la par
des conquérans des Indes orientales; on l'
appelé tyrannique, outrageant pour la dignit
de l'homme. Les Indiens en jugent autre
ment : en effet, au lieu de cinq francs qu'il
donnaient autrefois, ils paient aujourd'hui l
double, en même temps que la conscription
invention toute nouvelle, leur ravit leurs enfans
Cette circonstance explique pourquoi dans l
guerre de l'indépendance les Indiens, insensi-
bles aux bienfaits de la civilisation, dont leur in-
telligence bornée ne comprend pas l'étendue
se sont rangés, en général, du parti des Espa-
gnols, et ont combattu pour une cause si fu-
neste à leurs ancêtres.

Voici de quelle manière l'Espagne levait su
les Indiens le tribut; c'était en partie le mêm
qu'ils payaient auparavant à leurs caciques.

Les personnes chargées de lever le tribu
dans les districts *encomendados* donnés en
commanderie, devaient assister le matin à un

grand'messe; ensuite ils prêtaient serment entre les mains du curé, devant le peuple, de remplir leurs fonctions avec justice et sans passion; puis, ils se mettaient à parcourir les villages de la commanderie, examinaient la qualité du sol, l'état des récoltes, s'informaient de ce qui était payé jadis aux caciques pour régler là-dessus la taxe qu'on pouvait exiger : elle devait être établie de telle sorte, que les Indiens conservassent les moyens d'élever et de marier leurs enfans. On devait la répartir avec intelligence, afin de la rendre moindre pour la masse du peuple qu'elle ne l'était dans les anciens temps; car il est juste, ajoute le législateur, que les Indiens soient traités aussi favorablement que nos autres sujets. Le tribut était payé en nature; c'était pour obliger les Indiens à cultiver la terre et à renoncer au lavage du sable des ruisseaux, qui, leur fournissant une quantité d'or suffisante, les excitait à la paresse : observation tellement juste, qu'un des Philippes enjoignit aux Indiens de s'acquitter du tribut en produits du sol partout où on avait imprudemment aboli cet usage.

Des abus nombreux s'étaient glissés dans la perception du tribut; ils étaient devenus tyranniques, et pourtant difficiles à déraciner même chez les Indiens, parce que leur ignorance n'en prévoyait pas le danger. On commença par défendre de recevoir les produits de la chasse, et le service personnel des Indiens en paiement du tribut. On alla plus loin, on autorisa les Indiens de divers districts à refuser la poule qu'on exigeait tous les ans, en échange du huitième de la capitation. On détruisit aussi l'usage absurde qui subsista chez nous si longtemps de porter la dîme ou le tribut à une distance éloignée. Les décimateurs royaux ou ecclésiastiques durent prendre les revenus sur les lieux mêmes.

On apprit que certains encomenderos prélevaient le tribut sur des produits d'espèces différentes. Il fut réglé qu'ils borneraient leurs caprices à trois, et qu'en choisissant des étoffes de coton ils s'en tiendraient à une seule.

Les dépositaires de l'autorité, dans chaque commune, furent exempts du tribut; le cacique ou *teniente,* parce qu'il eût été injuste de

'exiger de celui à qui on le payait autrefois; 'alcade, parce qu'on voulait attacher un privi- ége utile aux fonctions municipales. Enfin, pour que personne ne pût imputer erreur à igno- rance, on donna l'ordre d'afficher chaque an- iée la liste des contribuables, et le montant de eur taxe. On défendit expressément aux com- nandeurs ou propriétaires de fiefs, sous peine le confiscation, d'augmenter le montant du ribut. Le cacique et l'alcade, en cas de félonie, étaient chargés de les dénoncer à l'audience.

Si l'établissement des *incomiendas* entraîna le grands inconvéniens, il servit à conserver a population des indigènes, et à hâter leur ci- vilisation. C'est par ce moyen violent que les vil- ages et les villes de l'Amérique espagnole se sont remplis d'indigènes, tandis que dans l'Amérique du nord, ils les ont fuis avec horreur, pour se retirer dans les solitudes visitées rarement par les Européens.

Le petit nombre des habitans, leur igno- rance, la douceur de leur caractère, la facilité de leurs mœurs, l'autorité du clergé, rendaient toute forme de gouvernement aisée à établir;

mais les distances, la difficulté des communications, n'étaient pas des obstacles faciles à surmonter pour l'affermir; toute révolte pouvait produire une scission. Le parti qu'on adopta fut sage, et montra dans les conseillers de Charles-Quint une prévoyance d'autant plus grande, que l'Europe, alors presque barbare, ne leur offrait aucune leçon ni aucun modèle de constitution à suivre : plus tard les Hollandais, les Français et les Anglais profitèrent des fautes que leur ignorance avait commises, et surent s'en garantir. Les habitudes des deux peuples étaient monarchiques, mais la liberté de la guerre et l'indépendance de la vie sauvage avaient donné au vainqueur et au vaincu une impatience du joug difficile à maîtriser. Les uns et les autres reconnaissaient la métropole, et sentaient qu'ils avaient besoin de son appui; les premiers, pour jouir en paix de leurs conquêtes; les autres, pour améliorer leur sort; tous voulaient donc un gouvernement mixte. En conséquence, on conserva l'influence au vainqueur par la vice-royauté, la protection aux vaincus par le régime municipal, à tous

un appui contre l'oppression européenne par l'établissement des audiences.

Le pays fut divisé en vice-royautés et en capitaineries générales, subdivisées en intendances, en provinces, en corrégidories, en sénéchaussées (*alcades mayores*), commanderies et missions.

Le gouvernement fondé en Amérique eut le sort de toutes les institutions humaines. Les abus le défigurèrent, le régime municipal devint une oligarchie tyrannique, parce que les lumières étaient rares : les membres des audiences, chargés de défendre l'opprimé, devinrent eux-mêmes des oppresseurs. Les vice-rois furent trompés, ou feignirent de l'être, distraits de leurs devoirs par le soin de leur fortune; enfin le conseil des Indes, fondé en 1511, mal informé, rendit souvent des jugemens hasardés.

En dépit de tant de fautes, le colosse espagnol était ferme et inébranlable : on ravageait ses côtes, on brûlait ses villes maritimes, on assiégeait ses forteresses; mais on n'entamait pas son territoire. Si Anson revenait triomphant de la mer du Sud, un autre amiral anglais,

Vernon, repoussé de Carthagène, allait honteusement se cacher dans ses vaisseaux avec ses nombreux soldats.

L'Espagne gardait donc avec soin ses frontières prodigieusement étendues, et, malgré ses malheurs et sa décadence, elle laissait à l'Amérique la plus grande partie des trésors tirés de son sein, afin que ces contrées pussent jouir sans inquiétude d'une tranquillité inconnue à la métropole, à qui l'Angleterre faisait tous les vingt ans une guerre maritime, pour lui enlever le peu de capitaux qu'elle recevait de ses colonies.

C'est un fait unique dans l'histoire, que, sous la protection d'un peuple peu nombreux, sans industrie, sans commerce, mal armé, défendu par une marine mal organisée, un monde entier ait joui sans interruption de trois siècles de paix. Au bout de cent ans, toutes les routes étaient sans dangers; les peuples anthropophages avaient fui loin de la civilisation, ou en avaient reçu le bienfait; les mœurs, sans être pures, étaient décentes. La religion, entourée des respects de tous les peuples, resserrait les liens de la société

par les sacremens qui les rendent indissolubles. Quelques soldats formaient dans la capitale la garde des vice-rois; mais on ne voyait pas un satellite dans les autres villes de l'intérieur : on ne se servait d'armes que pour combattre les bêtes féroces. Les diverses provinces communiquaient entre elles librement; on ne défendait les liaisons qu'entre la Nouvelle-Grenade et Caracas : prévoyant déjà la dangereuse ambition des habitans des plaines, le gouvernement espagnol cherchait à éloigner la crise. Les impôts étaient médiocres, la navigation des fleuves, la pêche, la chasse, le dessèchement et le défrichement des terres n'étaient entravés par aucune loi. On ne connaissait d'autre droit que celui des particuliers; pourvu qu'on respectât leurs propriétés, et qu'on ne plantât point d'oliviers ni de ceps de vigne, on était libre d'abattre les arbres, de détourner les ruisseaux, de détruire les animaux, enfin de se livrer à tous les caprices possibles, sans payer aucune rétribution au gouvernement, et sans solliciter une permission spéciale des riches propriétaires.

Mais la douceur de ces lois pouvait-elle effacer

le souvenir affreux des atrocités qui avaient ensanglanté la conquête de l'Amérique? L'ordre admirable qui règne dans les établissemens anglais dans l'Inde, a-t-il fait oublier les crimes de Clives et de Hastings.

CHAPITRE VII.

évolte du Socorro. — Mouvement de 1794. — Vice-rois espagnols. — Révolte de Caracas en 1810. — Révolte de la Nouvelle-Grenade. — Amar, vice-roi. — Miranda. — Bolivar. — Monteverde reconquit Caracas. — Bolivar passe à Curaçao. — Il en sort; — revient par Carthagène à Caracas; — est défait; — escalade la Cordillère; — s'empare de Santa-Fé; — va attaquer Castillo à Carthagène; — est défait; — passe à la Jamaïque. — Ambition générale. — Morillo soumet le pays.

Les Espagnols avaient conquis aisément les ibus dispersées des Indiens ; leur réunion en rps de nations, ouvrage du conseil des Indes, evait amener leur émancipation.

En 1780, Tupac Amaru appela à la vengeance n grand nombre d'Indiens du Pérou. Cette isurrection, dirigée contre les blancs, ne ressmblait nullement aux mouvemens révolutionaires qui éclatèrent depuis sur d'autres points e l'Amérique : c'était une guerre de couleur.

Si Tupac Amaru avait réussi, ceux qui gou-
vernent aujourd'hui le Nouveau-Monde eussen
partagé le sort des Espagnols; ils auraient ét
sacrifiés tous aux mânes des incas immolés pa
leurs ancêtres.

La révolte du Socorro fut bien différent
entièrement politique et conduite par des méti
elle devint le premier chaînon des grands év
nemens qui se sont passés dans l'Amériqu
en 1810.

En 1781, le Socorro se souleva au sujet d
droit d'Alcavala. Pour la première fois la pop
lation américaine courut aux armes; on march
contre les rebelles avancés jusqu'aux portes d
Bogota. L'archevêque, homme fort estimé, al
à leur rencontre et parvint par la persuasion
apaiser ce mouvement. Le Socorro fut pacifi
L'archevêque reçut la vice-royauté pour pri
de ce service important. L'Espagne, inquièt
s'occupa à décimer la population nombreus
et mutine du Socorro, en en envoyant un
grande partie périr dans les plaines malsain
de la côte.

L'Espagne crut son empire rétabli comm

ıparavant; les fondemens en étaient ébranlés. Chaque secousse que ressentait la métropole etentissait jusque dans le dernier hameau de Amérique.

En 1794 la fermentation devint plus générale dans la Nouvelle-Grenade. On avait eu onnaissance de l'état de la France, les principes qui y dominaient s'étaient glissés dans Amérique du sud, et l'on était même parvenu imprimer à Santa-Fé les *Droits de l'homme*. Le mouvement fut bientôt comprimé; les exemplaires de l'ouvrage furent brûlés, et les traducteurs, parmi lesquels était Narino, jeunes encore, urent envoyés en Espagne, les fers aux pieds.

Toutes ces mesures ne pouvaient arrêter le anger qui menaçait la métropole; elles le retardaient seulement.

On adopta un système contraire. L'Espagne enonça momentanément à ses principes surannés; on admit les Américains dans les emplois ivils et militaires; on leur permit d'avoir des apports de commerce avec les nations de l'Europe, et on toléra l'introduction de plusieurs ouvrages français, prohibés naguère par l'inqui-

sition; la vice-royauté de la Nouvelle-Grenad eut deux journaux littéraires, où l'on traitait le questions les plus graves d'économie politique La capitale vit s'élever dans son sein des école et un observatoire; enfin des expéditions bo taniques en sortirent pour visiter les Andes e recueillir tous les renseignemens nécessaires pou améliorer l'état du pays.

L'Espagne ne fut pas plus heureuse dans ce innovations, ses ennemis profitèrent de ses con cessions sans lui pardonner ses rigueurs passées L'heure de sa chute approchait, l'œuvre de l vengeance allait s'accomplir.

La nouvelle de l'emprisonnement du roi d'Es pagne, en 1808, fut un incendie qui enflamm toutes les têtes. Des agens français vinrent, a nom de Joseph, exiger de Caracas le serment de fidélité. On répondit à leurs ordres et à leur propositions par les cris de *vive Ferdinand VII* par la destitution des employés soupçonnés d'ê tre attachés aux Français. Ce premier acte fut le signal de l'indépendance; car la folle expédi tion de Miranda, soudoyée par l'Angleterre en 1806, n'avait abouti qu'à la prise de quelques

laces : chassé de ces conquêtes éphémères, ce énéral n'avait eu que le temps de se sauver à Trinité.

Par un choix inexplicable, l'Espagne n'avait onné le commandement de ses provinces qu'à es vieillards ineptes et sans courage. Les soldats ui les défendaient, amollis par une longue paix, agnés par l'argent, par les caresses de leurs fa- uilles, car un grand nombre étaient américains, e demandaient qu'à trahir la cause de l'Espa- ne. Déjà Quito, révoltée en 1807, n'était ren- ée dans le devoir qu'avec beaucoup de peine; le fut la première à se soulever encore en 1810. e mouvement fut sans influence sur le reste u pays. Il n'en fut pas de même de celui de aracas; il éclata le 19 avril 1810; un manifeste suivit. Le but qu'on se proposait, y disait- n, était de se mettre à couvert des prétentions e l'Europe, des intrigues du cabinet français, : des desseins que la junte centrale pouvait voir sur ce pays; de maintenir le caractère po- tique, de soutenir, autant que possible, la dy- astie légitime d'Espagne; de soulager Ferdi- and VII quand il sortirait de captivité, et de

conserver la gloire du nom espagnol, en offrai un asile aux réfugiés de cette nation généreus Il était facile de découvrir les intentions caché des conspirateurs, dans les expressions amb guës de *prétentions* de l'Europe, et de *cara tère politique* (1).

La révolution ne tarda pas à éclater à Sant Fé : lorsqu'on y apprit que l'Espagne tout e tière était asservie, il ne fut plus possible d'a rêter le mouvement; les habitans prirent l armes sous le prétexte que les troupes de Bon parte allaient entrer dans la Nouvelle-Grenad Le 23 juillet 1810, il se forma une junte; el déclara qu'on reconnaissait Ferdinand VII pou souverain de Cundinamarca, ancien nom qu'o rendit à la vice-royauté; en même temps o envoya à Caracas un courrier, pour lui annonce les résolutions qui venaient d'être prises; on joignit l'ordre d'y souscrire. Caracas ne cach plus alors ses projets, et répondit qu'elle ne re connaîtrait jamais de rois, et qu'elle n'adopterai que la forme du gouvernement qu'établiraien ses représentans.

(1) *El Espagnol*, journal imprimé à Londres, 1812.

Les habitans de Santa-Fé de Bogota, sans nnaître la réponse de ceux de Caracas, ne s'artèrent pas non plus à leur première décision.

Le vice-roi Amar, naturellement porté à la uceur, ne sut pas prendre les mesures qu'exiaient les circonstances; une querelle entre un éole et un Espagnol, qu'on eut soin d'envemer, souleva le peuple; le vice-roi fut traîné ı prison; puis, par un bizarre retour, remis ıelques jours après à la tête du gouvernement. nfin, le 15 août, on l'enleva du palais, et on nvoya à Carthagène, sous prétexte qu'il avait solu de vendre l'Amérique à Bonaparte à rain de deux réaux par homme, et d'un réal par mme : celles-ci poussèrent la fureur jusqu'à ıaltraiter la vice-reine.

La nouvelle de cette révolution se répandit ientôt dans toutes les provinces, et chacune 'elles, se déclarant indépendante, eut son conrès, ses représentans, ses ministres, ses présiens. L'on vit, par une nouveauté singulière, es ministres de vingt et un ans, et des présiens de vingt-quatre ans : une jeunesse entrerenante s'empara des affaires.

Ce que l'on remarque avec admiration dan
la révolution d'Amérique, c'est la rare probi
des vice-rois. Tous s'enfuirent, aucun d'eux n
prit un sceptre, qu'on leur offrit sans doute.
l'exemple de Cortès, ils préférèrent le rôle d
sujets fidèles.

On conçoit d'abord avec peine comment d
soldats qui s'étaient armés au nom de Ferd
nand VII purent tout-à-coup se déclarer cont
lui. Les hommes qui partout s'étaient mis à
tête du mouvement étaient des officiers amér
cains que le roi d'Espagne avait admis dans s
garde, et qui, par leurs talens militaires, avaie
un assez grand crédit dans leur pays. Ainsi l
Romains virent leur empire détruit par les g
néraux francs et goths qui commandaie
leurs armées; ainsi les troubles de Saint-D
mingue furent en partie l'ouvrage des noi
qu'on avait employés au siége de Savannah.

D'un autre côté, les principaux personnage
de Caracas et de Bogota, des hommes titrés, pe
contens des distinctions qu'on avait accordée
moins à leur mérite qu'à leur fortune, s'imagi
nant être appelés à passer du rang de premie

ujets américains à celui de *souverains*, et partisans de l'indépendance plutôt que de la liberté, animaient leurs compatriotes contre la métropole.

Si la monarchie espagnole en Amérique n'est pas devenue, comme celle de Charlemagne dans sa décadence, un gouvernement féodal, c'est qu'il n'y avait dans le pays aucun de ces châteaux forts où la noblesse européenne se renfermait et défiait les rois. En Amérique, si l'on en excepte quelques places maritimes, toutes les villes sont ouvertes.

Habitué à considérer les favoris du monarque comme ses maîtres, s'ils ne l'étaient pas en effet, le peuple obéissait à toutes les impulsions qu'ils lui donnaient. Dès qu'on l'eut enrégimenté, et qu'on l'eut façonné à la discipline, il s'accoutuma à regarder ses lieutenans, ses capitaines et ses colonels, créés par une douzaine de personnes, comme légitimement nommés. Pendant plusieurs années on n'en connut pas d'autres; leurs noms devinrent chers à la multitude, parce qu'ils parlèrent le langage de l'enthousiasme, qu'ils employèrent tour à tour le prestige de

l'autorité et de la gloire américaine, qu'on commençait à distinguer de celle des Espagnols. On n'eut donc pas de peine à persuader au peuple de prendre une bannière différente de celle de la métropole. Après le rétablissement de la paix en Europe, les Espagnols, comptant sur leur force, dédaignèrent de gagner des factieux; et, avant de les engager à se rendre, ils commencèrent par leur tirer des coups de fusil. Alors les chefs américains firent croire aisément à leurs soldats que la Péninsule avait juré de les exterminer, et ceux-ci répondirent à l'attaque par la défense. Ainsi il y eut d'un côté des rebelles, de l'autre des ennemis; la cause de Ferdinand VII fut presque entièrement abandonnée.

Miranda était revenu à Caracas en 1811; il y avait facilement obtenu le commandement des troupes. Malheureux dans sa nouvelle expédition, il fut obligé de s'échapper à la Guayra, pour s'y embarquer sur *une corvette anglaise* qui l'attendait dans ce port. Une de ses créatures en était gouverneur, il se croyait en sûreté : il se trompait; les officiers de la garnison

résolurent de livrer Miranda au général espagnol pour acheter leur grâce. On le remit au commandant espagnol, qui à cette condition pardonna à toute la garnison de la Guayra. Miranda, envoyé de prison en prison, alla mourir dans celle de Cadix.

En 1533 l'éruption du Cotopaxi, coïncidant avec l'arrivée des Espagnols, avait frappé de terreur les Indiens, et la conquête de Quito avait été le fruit que ces étrangers avaient recueilli de cette convulsion de la nature. Deux cent soixante-dix-neuf ans après, en 1812, un événement semblable leur donna la victoire. Le peuple vit, dans l'affreux tremblement de terre qui ravagea Caracas le 26 du mois de mars de cette année, la main de Dieu punissant la rébellion. On demanda partout ses anciens maîtres, l'on abjura ses erreurs, et Monteverde, sans efforts, reconquit Vénézuéla.

Partout on se félicitait de s'être réuni à la métropole, lorsque tout-à-coup, renonçant aux principes de clémence qui lui avaient assuré la victoire, Monteverde jeta dans les cachots les fils des meilleures familles, et, désolant ainsi toute

la province, fournit de nouveaux prétextes aux insurgés.

Les Anglais, depuis si long-temps jaloux de la puissance et du monopole espagnols, occupaient alors Curaçao, et en avaient fait le foyer de la révolution du continent, quoiqu'ils ne la payassent plus que faiblement, et qu'ils l'eussent à peu près abandonnée aux chances des événemens. Bolivar vivait à Curaçao sous leur protection. Les fautes de Monteverde développèrent son ambition. Encouragé par les Anglais et par les richesses considérables qu'il possédait, il pensa qu'il pourrait conquérir les provinces que Monteverde fatiguait par sa tyrannie, et jouer le rôle de Washington.

Il partit pour Carthagène; cinquante hommes suivirent sa fortune. Il prit la route de Monpox, Ocana, et Cucuta, rencontra le général espagnol Correa, qu'il défit; et, sa troupe grossissant à mesure qu'il s'avançait dans le pays, il se présenta sous les murs de Valentia. Il y trouva Monteverde; un combat s'engagea. La fortune se décida en faveur de l'audace : Monteverde, battu, se sauva à Puerto-Cabello, et

s'y enferma avec le reste de sa troupe. Valentia ouvrit ses portes au vainqueur. Il ne s'y arrêta pas; et, au mois d'août 1813, il entra à Caracas. Il en sortit bientôt pour rentrer à Valentia.

Bobes, qui commandait mille hommes de cavalerie, à la nouvelle de la défaite de Monteverde, marche contre Bolivar et le met en déroute. Caracas redevient espagnol. Ce revers ne découragea pas Bolivar; il n'alla pas dans les forêts de l'Orénoque chercher une retraite; escaladant la Cordillère il arriva à Tunja; il allait y demander un asile, il y trouva des victoires.

Narino, qui, plus jeune, s'était signalé par des principes démagogiques, était revenu dans le royaume. Son nom avait suffi pour le placer à la tête des mouvemens, qu'il avait habilement dirigés. Tous les membres du congrès établi à Santa-Fé s'étaient retirés et avaient remis entre ses mains une dictature qu'il désirait ardemment.

Un congrès avait été établi dans chaque province; de manière que Narino n'était reconnu que dans celle de Santa-Fé. Ce théâtre ne suffi-

sait pas à son ambition; en conséquence il expédia une armée sous le commandement de Barraïa, pour établir son autorité dans les provinces de Tunja et du Socorro habitées par des partisans d'un gouvernement fédératif. Il avait confié des armes à des traîtres. Ses soldats et leur chef furent gagnés par le congrès de Tunja, méconnurent ses ordres, et marchèrent contre lui. Ils campèrent au nombre de plus de 5000 hommes près de Moncerrate, montagne au pied de laquelle est Santa-Fé; Narino n'en avait que 2000. Il offrit à ses ennemis de capituler, demandant la permission de se retirer. On la lui refusa. Le désespoir et la rage, lorsqu'on apprit la réponse de Barraïa, s'emparèrent du petit nombre d'adhérens du dictateur de Santa-Fé. Il sut mettre leur ardeur à profit, les conduisit contre les rebelles, qu'il défit complétement, et rentra victorieux à Santa-Fé.

Cette ville, depuis trois siècles capitale d'un vaste royaume, refusait d'entrer dans les confédérations que voulaient établir les autres provinces, ce qui eût détruit la suprématie dont elle n'avait cessé de jouir. En vain alléguait-on

a situation et ses richesses, les services qu'elle ıvait rendus à la cause de l'indépendance; les ›rovinces refusaient toujours de la reconnaître omme centre du gouvernement.

Cependant le congrès de Tunja partageait 'effroi dont la victoire remportée sur Barraïa ıvait glacé tout le pays. Narino ne sut pas proiter de cette heureuse circonstance. Le turbuent congrès de Tunja au contraire ne laissa ıas échapper l'occasion de se débarrasser de l'objet de ses craintes. Quito, insurgée une année vant la révolution du royaume, était retombée u pouvoir des Espagnols. Pasto allait subir le nême sort. On offrit à Narino le 9 janvier 1813 e commandement de l'armée. Se rappelant que 'on ne parvient à l'empire qu'en attachant à sa ersonne une armée par les liens de la victoire, il accepta, partit, et défit les Espagnols n deux rencontres; dans une troisième il fut omplétement battu.

A son départ il avait pris des dispositions prudentes. Il avait mis à la tête du gouvernement Alvares son oncle, qui partageait sa haine contre les congrès et la confédération.

Bientôt on sut à Santa-Fé que Narino, après avoir perdu son armée, était tombé entre les mains des ennemis. Les démagogues s'agitèrent de nouveau, Alvares sut les contenir; une guerre plus terrible paralysa ses efforts.

En 1814 Bolivar avait écrit à Narino et à Alvares, en leur envoyant la croix des libérateurs (1).

« Désirant donner une marque de distinction
» aux militaires dont les efforts et le courage
» ont contribué à la délivrance de Vénézuéla,
» succès capable d'illustrer les plus grands héros
» de la terre, j'ai créé l'ordre des Libérateurs.

» Comme Vos Excellences sont, sans aucun
» doute, les amis les plus zélés de notre patrie,
» et que vous avez coopéré plus que personne
» à la délivrer du joug des Espagnols, ma re-
» connaissance et la justice exigent que Vos
» Excellences soient les premiers membres de
» l'ordre que j'ai fondé. Présenter Vos Excel-
» lences à toutes les provinces de la république,

(1) Il y a plusieurs autres ordres dans les nouvelles républiques d'Amérique : la croix du Soleil au Pérou, du Mérite au Chili, de Guadalupe au Mexique.

et à l'Amérique entière, comme des libérateurs de Vénézuéla, c'est donner un nouvel éclat à cette utile institution. »

Ce fut peu de temps après avoir écrit cette ettre, que Bolivar, défait dans Vénézuéla par e général Bobes, se sauva à Tunja avec un petit ombre de soldats des plaines. Il offrit au conrès, inquiet des mesures d'Alvares, de marcher ontre celui-ci. Ses propositions furent accueilies avec transport; quelques soldats furent joints ceux qu'il avait amenés. Lorsqu'Alvares apprit invasion de ce nouvel ennemi, il envoya des roupes contre lui; elles furent défaites. Bolivar, ans perdre de temps, poussa ses succès avec rdeur; il était dans les rues de Santa-Fé au moment qu'on le croyait encore avec son armée lans les montagnes.

La conquête de cette ville coûta du sang; les soldats d'Alvares aimaient Narino. Au bout de trois jours tout plia, et Alvares, ne pouvant plus se défendre, remit entre les mains du vainqueur la dictature que son neveu avait perdue avec sa liberté dans les montagnes de Pasto.

Ainsi se renouvelèrent, dans le dix-neuvième

siècle, les guerres que dans les premiers temp
de la conquête se faisaient les capitaines espa
gnols. Cette première invasion des peuples sau
vages des plaines dans la Cordillère en afflige
beaucoup les habitans paisibles, en leur présa
geant les maux et les combats qu'ils doivent u
jour attendre de ce côté.

Au reste, si l'on consulte la mythologie in
dienne, les habitans des Andes ont eu à redoute
de tout temps les invasions des peuples de
plaines, puisque Bochica, le législateur ou l
conquérant des Moscas, vint de l'Orient.

Bolivar était haï de ses concitoyens de Cara
cas, parce qu'ils étaient jaloux de sa fortune; e
peu aimé du peuple qu'il venait de soumettre
parce que depuis long-temps on regardait le
hommes de Caracas comme des étrangers. Aussi
lorsqu'en 1815 il demanda à Santa-Fé une
somme considérable pour aller à la rencontre
de Castillo, son ennemi personnel, enfermé dans
Carthagène, on s'empressa de la lui donner. La
guerre civile s'engagea sous les murs de cette
place : la fortune ici abandonna Bolivar; ses sol-
dats se débandèrent. Trop heureux d'obtenir la

rmission de s'exiler, il s'embarqua pour la maïque, et alla ensuite à Saint-Domingue. Un ollandais, Brion, lui offrit sa fortune. Bolivar rtit de nouveau pour le continent, descendit la Marguerite, passa à la Guyane, et dans ces serts il continua à harceler les généraux qui, Caracas, s'avançaient pour le combattre.

Tant de combats et de succès divers, ces assemblées législatives créées dans chaque province, avaient soulevé toutes les ambitions. Chacun voulait obtenir la dictature, et de tous côtés n se préparait à l'arracher les armes à la main ses rivaux, lorsque Morillo, arrivé d'Espagne ec une troupe bien disciplinée, se présenta evant Carthagène : cette place fut défendue goureusement; la tactique européenne l'emorta; les Colombiens furent vaincus, et les ortes de Carthagène s'ouvrirent au vainqueur, ur le refus des Anglais de l'occuper. Les propotions que les patriotes leur firent de leur livrer s clefs de cette place importante ne pouvait lors tenter leur désintéressement.

Le respect dont l'Espagne jouissait encore fut avorable à la marche du général espagnol, et

l'inflexibilité de son caractère fit plier tout c
qui aurait pu résister. Déjà il n'y avait plu
qu'un parti, celui de la métropole. Morillo mar
cha sur la capitale, et celle-ci, sans défense, reçu
le vainqueur avec transport.

Ces jours de joie se changèrent bientôt e
jours de deuil. L'Espagne s'était imaginé qu
la France, en 1793, n'avait eu des succès prodi
gieux qu'en déployant la terreur ; cet exempl
si funeste fut imité en Amérique. Les moyen
les plus affreux furent employés pour glace
d'effroi les insurgés.

L'orgueil européen avait persuadé à la plupar
des soldats venus d'Espagne que les Américain
étaient sans énergie et sans courage ; ils les trai-
taient avec le même mépris que Quésada, Pizarr
et Cortez avaient eu pour les Indiens.

Les temps avaient changé ; à des hommes ma
armés et effrayés à la vue des Espagnols avai
succédé une race douce, mais courageuse ; ell
savait qu'elle valait les hommes d'un autre hé-
misphère. Plus Morillo faisait fusiller d'Améri-
cains, plus il augmentait le mécontentement
Ceux-ci s'étaient imaginé que les Espagnols re-

endraient au système de douceur et de paterté qu'ils avaient suivi pendant trois siècles; ils e trouvaient au contraire en eux que des bouraux; ils avaient espéré que les Espagnols reurderaient comme leurs frères des hommes commandables par leurs connaissances; les spagnols s'étaient hâtés de leur apprendre que nstruction était un titre de proscription et de ort. Les généraux espagnols, après avoir asuvi leur fureur et satisfait leur orgueil, en battant les hommes du Nouveau-Monde qui aient prétendu s'égaler à eux, se crurent assus à jamais de l'obéissance du reste des habitans. renant le silence de la terreur pour une souission complète, ils vivaient dans la sécurité.

CHAPITRE VIII.

Samanon, vice-roi. — Soldats espagnols. — Soldats américai
— Bolivar rentre à Santa-Fé; — passe à Quito; — ensuit
Guayaquil. — Caractères des principaux généraux.

Après avoir reconquis la Nouvelle-Grenad
Morillo s'occupa de pacifier Vénézuéla. Tout l
paraissant tranquille en 1817 dans la capital
il y laissa pour vice-roi Samanon. Ce vieillar
fidèle au système de barbarie et de proscriptio
qui avait rendu jadis si odieux le nom du d
d'Albe, et d'ailleurs par son âge l'irréconciliab
antagoniste de tout ce qui contrariait ses idée
augmenta le nombre des victimes, et accrut c
lui des ennemis de son pays. Tous les Amér
cains, craignant d'être mis sur la liste d
proscrits, s'échappaient dans les plaines. L
souffrances et les privations que les habitan
délicats des montagnes éprouvèrent dans c

égions brûlantes, telles que plusieurs d'entre ux furent réduits à se nourrir de chair huaine, loin de porter le découragement dans urs cœurs, les animaient de la soif de la veneance. Santander sut mettre leur ardeur à prot; devenu leur chef, il les organisa en troupes égulières, bien utiles dans la suite à la cause e l'indépendance.

Morillo fut bientôt à Caracas; il y trouva uelques soldats d'Europe. Connaissant les désvantages qu'ils avaient dans les plaines contre s sauvages qui les habitent, il craignait de enfoncer dans les forêts de l'Orénoque; il eût rencontré Bolivar, et peut-être une déite.

En effet, si les Américains du dix-neuvième ècle étaient bien supérieurs en courage et en abileté à ceux du quinzième siècle, il n'en tait plus de même des Espagnols. La chaleur, i soif, la difficulté des routes, qui n'avaient as arrêté leurs pères, leur étaient insupportales. Ils n'avaient plus cette force de tempéranent, cette ardeur bouillante, cette valeur ndomptable, que les autres avaient reçues avec

le sang des Maures; ils ne pouvaient endurer la chaleur du soleil; leurs pieds tout en sang et emprisonnés dans une chaussure étroite, les obligeaient souvent de rester dans les villes. Leurs armes étaient trop lourdes pour leurs forces; ils avaient besoin de magasins, de vivres frais; ils eussent péri de faim, si un nouveau Cortez eût brûlé ses vaisseaux.

Au contraire, les Américains marchaient nu-pieds, se contentaient de quelques bananes, n'avaient pas besoin de se ranimer avec des liqueurs fortes; s'ils en emportaient avec eux, c'était pour réconforter les soldats anglais qui avaient pris parti dans leur querelle. Les chevaux, les armes à feu ne les effrayaient plus; ils montaient les corusiers, et se servaient de fusils avec une rare habileté. Accoutumés à poursuivre dans les forêts les bêtes féroces ou leurs troupeaux presque sauvages, ils avaient appris dans cet exercice l'art d'échapper aux dangers, ou la force de les mépriser. Souvent ils n'employaient d'autres armes que celles qui leur servaient à la chasse des animaux sauvages, la lance et le lacet.

Ce n'était donc plus ni les anciens Espagnols,

i les anciens Américains, qui se trouvaient en résence, tout avait changé; la force était passée ar héritage aux habitans du Nouveau-Monde.

Peut-être l'Espagne eût-elle dû recruter ses rmées dans les îles ou sur les côtes de l'Afrique, t ne pas exposer ses enfans à un climat trop haud pour le tempérament des Européens; en fet, ils n'étaient forts qu'autant qu'ils combatient sous le climat plus tempéré de la Cordilre; dès qu'ils descendaient dans les plaines, s plus vaillans fuyaient honteusement.

Effrayés de tant de pertes, les généraux esgnols profitèrent des fureurs jalouses des méricains, et les reçurent pour défenseurs de cause de l'Europe; mais qu'ils connaissaient al l'art d'y attacher ces hommes ambitieux, qui ne voyaient pas sans dépit leurs droits rdus par l'arrivée d'Européens, toujours adis dans l'armée comme leurs chefs, jamais mme leurs égaux! A peine faisait-on atten-n à leur dévouement, rarement on y applaussait, plus rarement encore on le récompenit; au contraire, on le fatiguait en exigeant ns cesse de nouveaux sacrifices; on en recevait

les preuves avec dédain. On ne savait pas effacer ces différences d'Américain et d'Européen, de blanc et de noir; on semblait au contraire s'efforcer de les rendre plus tranchantes; et plusieurs officiers espagnols, aussi grossiers qu'ignorans, se plaisaient à faire éclater par les plus lâches insultes le mépris qu'ils ressentaient pour ceux qui, à force de services, étaient arrivés au grade de sous-lieutenant.

Les solbats de Bolivar, enrôlés sous la bannière d'un chef de leur nation, combattaient avec ardeur; et ses compagnons d'armes même surmontant cette haine jalouse qu'on a pour un égal qui s'élève, lui étaient attachés. Leur ignorance concevait mal les mots d'indépendance et de liberté; ils étaient sensibles aux distinctions, et Bolivar savait en créer et en distribuer judicieusement les marques. L'abondance était dans le camp des Espagnols; tout manquait dans celui des Américains, et cependant les désertions y étaient rares. Ils ne s'apercevaient pas de la disette, parce qu'ils étaient habitués chez eux à la souffrir. D'abord ils avaient eu de la peine à combattre face à face

es Espagnols, ensuite ils avaient appris à les vaincre. Les chemins d'ailleurs leur étaient par- aitement connus. Partout ils trouvaient des rères, et dans le danger on les cachait; en gé- iéral ils étaient mieux servis. Leurs chevaux, ompus à leurs caprices, étaient plus aisés à con- luire, et, comme leurs maîtres, savaient suppor- er de longs jeûnes sans souffrir. Leurs armes taient grossières, l'adresse les rendait terribles. eurs chefs avaient leur bouillante activité, et n même temps, connaissant leurs habitudes, urs jeux et leurs mœurs, loin de les con- rarier par une discipline gênante, se mon- raient soldats avec eux, en partageant leurs laisirs.

C'était le grand art de Bolivar : ses partisans ans leur enthousiasme l'ont comparé à César; a beaucoup plus de traits de ressemblance vec Sertorius. Comme lui, il avait des peuples uvages à dompter; comme lui, il avait à com- attre une nation puissante et expérimentée. es lieux étaient presque les mêmes; difficulté es chemins, élévation des montagnes, tout res- emblait à l'Espagne du temps de Sertorius.

13.

Bolivar, comme celui-ci, déconcertait ses enne-mis par la rapidité de ses marches, la brusque-rie de ses attaques, la célérité de ses fuites qui rendait ses défaites faciles à réparer plus loin. Dans les montagnes il déployait la même activité que dans les plaines, et savait donner l'exemple de la sobriété et de la tempérance. C'est ainsi qu'il multipliait sa petite troupe.

Si sa tactique était différente de celle des Espagnols, sa conduite l'était bien davantage. Il savait gagner les cœurs en pardonnant aux vaincus et aux transfuges, et en augmentait ainsi le nombre. Les prêtres même ne lui refu-saient pas leurs prières, parce qu'il respectait leur ministère, que les Espagnols, depuis leurs guerres avec les Français, méprisaient souvent. Enfin, donnant de l'orgueil aux Américains, en leur parlant sans cesse de leur valeur et de leurs lumières, il leur rendait plus affreux par ces éloges les mépris dont les Espagnols les ac-cablaient.

Morillo ne voulut donc pas aller chercher sur les bords de l'Orénoque ce chef habile, doué des talens de ce Guillaume de Nassau auquel

es Pays-Bas avaient dû leur affranchissement ous Philippe II. Il tourna ses armes contre l'île le la Marguerite, peuplée de quinze mille homnes de couleur, et commandée par Irismendi, apitaine très-brave.

Ce boulevard de l'indépendance américaine ut funeste à Morillo. Sa troupe fut complétenent défaite : obligé de revenir à Caracas, il génit de s'y voir enchaîné, car ses soldats étaient resque tous morts dans les combats ou dans es hôpitaux.

Trois mille hommes lui furent enfin amenés 'Espagne par le brigadier-général Canterach; il e sortit pas encore, mais en 1818, se trouvant Calabozo, Bolivar, qui depuis plusieurs mois rrait dans les plaines de Casanare, le surprit endant la nuit, et le poursuivit jusqu'aux pores de Valentia. Les Espagnols s'y renforcèrent, ttaquèrent à leur tour Bolivar, le défirent, et obligèrent à rentrer dans la province de Caanare.

Il y trouva de nouveaux soldats; les habitans arouches de ces plaines ne demandaient qu'à ombattre. Ces bergers, dont les troupeaux

presque sauvages n'avaient pas besoin de maî-
tres, étaient toujours prêts à marcher, lorsqu'on
leur promettait le pillage.

En 1819 Bolivar leur offrit celui de Santa-Fé;
à l'instant ils franchirent les paramos glacés de
la Cordillère; on trouva près de Sogamoso l'a-
vant-garde de l'armée du vice-roi, partie à la
nouvelle de l'entreprise de Bolivar. Un échec
n'arrêta pas ce dernier. A la faveur de la nuit
il échappa à Barreira, général des troupes espa-
gnoles; et, le laissant derrière lui, il marcha à
grandes journées sur Santa-Fé. Barreira craignit
qu'il n'y entrât, et que, favorisé par un parti
nombreux, il ne s'en emparât. Il le suivit donc
en toute hâte, le rencontra à Boyaca, lieu situé
près de Tunja, lui livra bataille. Bolivar le mit
en déroute, et le prit avec trente-huit de ses
officiers. Tous furent fusillés; ce fut le premier
acte de représailles des Américains contre les
Espagnols, il n'a pas été le seul.

Samanon avait lâchement fui, et la capitale
de la Cordillère était de nouveau retombée au
pouvoir des habitans des plaines. Bolivar leur
tint parole; les magasins du commerce, l'argent

et les bijoux de ceux qui avaient combattu avec les Espagnols servirent à payer cette expédition.

Ce fut alors que Bolivar, pour mieux assurer le triomphe des idées nouvelles, auxquelles le vulgaire de ses partisans n'était pas encore préparé, substitua avec profusion, aux ordres de Charles III et de Ferdinand, ceux des Libérateurs et de Boyaca. L'Espagne avait autrefois récompensé les *pacificadores* (les pacificateurs) en leur distribuant des *encomiendas* (commanderies), Bolivar ne se montra pas moins généreux envers les *libertadores ;* le vice-président Santander eut, plus qu'un autre, part à ses faveurs. Par un décret du 12 septembre 1819, il obtint la maison que possédait à Bogota Vincent Cordova, et la ferme d'un nommé Pierre Bufanda, située dans la juridiction de Zipaquira, et d'un revenu fort considérable.

Bolivar n'était plus alors un partisan obscur. Échapper battu à Morillo, s'emparer de la capitale de l'empire, en chasser le représentant de son roi, défaire avec quelques sauvages huit mille hommes de troupes réglées, avaient élevé

le vainqueur de Boyaca à un rang redoutable dans l'opinion.

On le laissa tranquillement en accroître l'illustration, due moins dans la suite aux succès de ses armes qu'à celui de sa politique, qui termina plus paisiblement l'année 1821.

Maître de Santa-Fé, Bolivar redescendit promptement dans les plaines de Caracas. Souvent ses soldats eurent à y combattre les troupes de Morillo; le succès fut égal. Le chef des indépendans fut plus heureux dans une entrevue qu'il eut avec le général des Espagnols. On convint d'une trève de six mois; l'Américain la viola en se rendant maître de Maracaïbo. Les hostilités recommencèrent. Morillo était retourné en Espagne. Latorre lui avait succédé dans le commandement de l'armée. Il fut attaqué à Carabobo par Bolivar; plus malheureux que Morillo, il fut mis en déroute, et n'échappa à l'ennemi qu'en se réfugiant dans les murs de Puerto-Cabello.

Ainsi, en 1821, l'Espagne méprisant le conseil qu'un vice-roi lui avait donné d'intéresser l'Angleterre à la soutenir dans sa lutte avec ses colonies d'Amérique, en les partageant avec elle,

vait perdu ses armées, ses trésors, pour re-
prendre des pays dont la conquête s'était faite
utrefois sans armée et sans argent. Tout pliait
ous l'autorité du dictateur Bolivar; un con-
rès, assemblé à Cucuta, réglait les bases d'un
ouveau gouvernement. On avait oublié les
rincipes d'une fédération entre les provin-
es insurgées, et toutes les ambitions se tai-
aient.

Cependant la guerre s'était rallumée dans le
ud. D'abord elle n'avait eu que le caractère
 rebellion, ensuite elle avait pris celui de
uerre civile, et en avait toutes les fureurs. Un
rand nombre de personnes qui avaient com-
attu les Espagnols, commençaient à regretter
eur domination, et préféraient d'obéir à des
aîtres plutôt qu'à des égaux dont l'orgueil
eur était insupportable. Beaucoup de partisans
e la fédération, espérant trouver des dignités
ans ce régime, voyaient avec regret qu'ils
vaient travaillé à la destruction de la monar-
hie espagnole, sans recueillir les avantages
u'ils avaient espéré retirer de la révolution.

Déjà même les vainqueurs, après avoir réuni

les provinces des plaines et des montagnes sous un même maître, se riaient de ceux qui avaient fondé la première république, en la désignant sous le nom de *patria boba* (patrie sotte); ils comprenaient sous ce nom tous les amis de Narino.

On courut donc aux armes; et en 1822 Pasto révoltée parut mériter que Bolivar lui-même y allât avec cinq mille hommes.

La chaîne de montagnes qui traversent cette province offre des moyens faciles de s'y fortifier; des rochers escarpés, des marais profonds, des forêts impénétrables, donnent aux habitans une résolution toujours funeste aux étrangers qui viennent les attaquer. Bolivar le tenta, et trouva dans la difficulté des lieux et le courage des habitans, des obstacles imprévus; sur le point de tomber entre leurs mains, il leur échappa en jurant de respecter leur liberté, et de les laisser maîtres d'obéir à l'Espagne. A cette condition, revêtue des sermens les plus solennels, il se retira.

Peu de temps après, à la tête de nouvelles forces, il rentrait dans la province, la soumettait,

; volait au secours de Sucre, son lieutenant, qui 'osait attaquer Quito avec le peu de monde u'il commandait.

Aimerichs, vieillard avide, était à la tête de armée espagnole; il la conduisit contre Boliar; mais, glacé par l'âge, il ne sut pas en tirer arti; le désordre d'ailleurs y régnait. Compoée en grande partie d'Américains, elle ne pouait éprouver aucun respect pour Aimerichs, iomme dénué de capacité; tout n'était donc ue confusion dans ses troupes, sans cesse ses rdres étaient mal interprétés. Dans l'une ni ans l'autre armée il n'y avait de discipline; nais l'estime qu'on avait pour Bolivar la remlaçait, et produisait une obéissance respecueuse pour sa personne.

Aussi les Espagnols, ou pour mieux dire les Américains espagnols, furent mis en déroute par les Américains indépendans, et cette bataille prit le nom de Pichincha, parce qu'elle fut livrée à la vue de ce terrible volcan.

Toute la province fut en peu de temps soumise, et le reste des troupes espagnoles n'obtint la vie qu'en sollicitant la grâce de s'exi-

ler ou de trahir ses drapeaux. On leur accord
l'une et l'autre : un petit nombre préféra l
malheur à la honte; la plupart prirent part
avec le vainqueur, et même plus de quatr
cents Européens espagnols lui prêtèrent ser-
ment de fidélité.

Guayaquil, riche par son commerce d'entre-
pôt avec Panama et le Pérou, s'était déclarée
ville libre en 1819. N'ayant pas plus de vingt
mille âmes de population, elle sentait son im-
puissance pour conserver son indépendance;
tantôt donnée au Pérou, tantôt à la Nouvelle-
Grenade, sous le gouvernement espagnol, cette
ville éprouvait la même indécision, et ne savait
à qui se donner. Bolivar fixa son incertitude,
et marchant contre elle, la rangea parmi celles
de la république qu'il fondait.

Les généraux américains qui se sont le plus
distingués dans toutes ces guerres sont : Bolivar,
Santander, Sucre, Urdaneta, Bermudes, Paës,
Montilla et Padilla.

Bolivar a quarante-deux ans. On a déjà parlé
de sa manière de faire la guerre, et de sa con-
duite politique. Son désintéressement est gé-

éralement vanté, ses appointemens sont en rande partie destinés au paiement des pensions u'il assigne aux veuves ou aux enfans des mitaires morts dans les combats.

Quoique son éducation eût été fort négligée, n séjour assez long en Europe lui avait donné n goût décidé pour l'étude des langues et de histoire. Ses progrès furent rapides. On l'a éjà comparé à Sertorius; en effet, sa manière e faire la guerre, ses longues courses pour teindre son ennemi, la célérité avec laquelle il arcourt des distances immenses pour le renontrer, donnent plutôt l'idée d'un partisan ardi que d'un général habile à disposer des iasses.

On ne lui suppose pas non plus des idées dministratives bien profondes. Il s'est borné isqu'à présent à fonder un gouvernement, mal opié sur celui des Etats-Unis. Je m'explique. i les formes du gouvernement colombien ont uelque analogie avec celles de la république es États-Unis, le principe constitutif est loin l'être le même. Dans la Colombia le pouvoir tant centralisé dans les mains du président, les

quinze sénateurs et les quarante-cinq député
qui composent le congrès, pourraient-ils à eu
seuls contrebalancer l'autorité d'un chef entre
prenant, victorieux, aimé de quinze mille sol
dats, et maître des trésors de l'Etat? Dans l'Amé
rique du nord, l'administration des province
n'est point non plus dans les mains d'intendant
militaires, séides de leur général : chaque pro-
vince a ses états, ses lois, ses priviléges; la fédé-
ration est dans un équilibre parfait, que la pré-
sidence ne peut pas rompre, à moins qu'une
faction n'y porte un Sylla. La démocratie, tou-
tes les fois qu'elle n'existe que dans les haute
classes de la société, et qu'elle règne dans une
ville privilégiée par l'organe d'un chef militaire,
est un acheminement à la tyrannie; elle doit
donner naissance à une oligarchie semblable à
celle qui gouvernait la Pologne, surtout si le pays
est étendu et mal peuplé, parce que les moyens
de résistance sont trop disséminés. Où l'histoire
moderne nous montre-t-elle des états vraiment
démocratiques? dans les républiques fédératives
de la Suisse, de la Hollande et des Etats-Unis,
encore dans celle-ci plus d'un million d'hommes

languit dans l'ilotisme le plus affreux. Le sys-ème fédératif peut seul préserver les grandes épubliques du despotisme. Ce principe est telle-ient vrai, que dans la Colombia Narino dicta-eur fit la guerre aux fédéralistes, soutenus par olivar simple général; et que celui-ci à son tour s combattit lorsqu'il eut obtenu la dictature en étruisant le parti de Narino.

Les soldats de Bolivar sont principalement es bergers qui des plaines montèrent avec lui Santa-Fé. C'est en eux qu'il met le plus de onfiance; et comme la plupart appartient à la aste des noirs, il a pour elle les égards les lus grands, et lui prodigue fréquemment des écompenses : conduite adroite et nécessaire; ar, jusqu'à présent, contens de servir comme imples soldats dans les armées commandées ar leurs anciens maîtres, les noirs commencent se compter et à désirer des biens et des grades, rop long-temps refusés à leur courage, qu'on vait cru assez payé avec la liberté.

Un hasard heureux a rendu Bolivar jusqu'à présent invulnérable; ses ennemis disent en con-équence qu'il n'est pas brave. Peut-on ne pas

l'être, lorsqu'on aspire à gouverner les hommes et qu'on y réussit?

Il ne manque pas d'éloquence; ses harangues ont de la chaleur; mais elles sont souvent diffuses. La langue espagnole, il est vrai, est difficilement concise.

Il se maria dans sa jeunesse en Espagne : peu d'années après son mariage il perdit sa femme; jusqu'à présent, il semble résolu à passer le reste de ses jours dans le veuvage. Le trône ne l'a pas encore tenté. Miranda disait que l'Amérique n'était pas appelée à être une république, et Bolivar ne pense pas qu'elle soit propre à devenir une monarchie digne de figurer auprès de celles de l'Europe.

Le titre de *libérateur* qu'il s'est fait décerner, nouveau dans les langues modernes, est synonyme de ceux de dictateur et de protecteur. On n'a pas eu encore à gémir de son despotisme; et si l'on ne commençait à présent à exiler les mécontens et à confisquer leurs biens, on n'eût eu à lui reprocher que d'user quelquefois de représailles dans la guerre.

Santander était fort jeune quand il entra dans

'armée. Narino le distingua, et le fit lieutenant. Depuis, il marcha contre ce général avec Barraïa.

Lorsque les Espagnols étaient maîtres de Santa-Fé, il s'établit dans les plaines du Méta, et y forma une troupe de trois mille hommes, qu'il amena depuis à Bolivar; secours qui contribua puissamment au gain de la bataille de Boyaca. Sa fermeté connue fut un titre à la vice-présidence. Dans ce nouveau poste il a déployé des talens et un mérite peu ordinaires.

Une haine sourde divisa long-temps Narino et Santander; en 1823 elle fut près d'éclater. D'abord on n'employa que les pamphlets. Narino, plus habile dans ce genre d'escrime, porta de rudes coups à son adversaire, qui finit par le menacer d'une vengeance publique; elle eut lieu : des accusateurs se présentèrent pour reprocher en plein sénat à Narino sa défaite à Pasto, et demander son expulsion du sénat pour malversation et trahison. Le vieux général se défendit avec une véhémence, qui fit craindre que ses nombreux partisans

ne s'armassent pour lui. Voici la péroraison de son discours :

« Pourquoi mes ennemis m'accusent-ils? lors-» que j'étais vice-président de la république, je » leur étais nécessaire (1), ils gardèrent le silence; » comme sénateur, je suis dangereux pour leurs » projets, ils parlent.

» Lorsqu'on ose porter une pareille accusa-» tion à l'ouverture de la première législature, » que doit-on présager du sort de notre répu-» blique? que nous est-il réservé pour l'avenir, » si mes accusateurs l'emportent, ou s'ils ne » reçoivent pas le châtiment dû à leur infamie? » Sénateurs, à quoi serviraient vos travaux et » les espérances qu'inspire votre sagesse, si un » tel malheur arrivait? Si les républiques de » l'antiquité, si Rome et Athènes offrent de » semblables exemples d'injustice, c'est à l'é-» poque de leur décadence amenée par la cor-» ruption des mœurs. Sous Rome naissante,

(1) Narino, échappé des prisons de Cadix, où il avait été renfermé pendant quatre ans, débarqua à Carthagène, y fut élu député en 1821 pour le congrès de Cucuta. Ce fut à cette époque que Bolivar le choisit pour vice-président de la république.

» Brutus immole son fils à la liberté, à la pa-
» trie; sous Rome déchue, Clodius, Catilina,
» Marc-Antoine sacrifient Cicéron à leurs inté-
» rêts personnels. Athènes s'éleva, couronnée
» des épis de Cérès, à l'ombre de l'équité de
» l'Aréopage, et périt avec Miltiade, Socrate
» et Phocion. Quel sort attend notre répu-
» blique, si elle commence par où les autres
» États ont fini? Lorsque Tibère monta sur
» le trône, dit un historien célèbre, la basse
» adulation, l'infamie devinrent des qualités
» nécessaires pour ceux qui voulaient plaire
» au prince. L'homme quitta le sentier de la
» vertu dès qu'elle devint dangereuse. Séna-
» teurs, vous à la fois législateurs, juges et
» défenseurs de la liberté et de la vertu, si
» vous n'agissez pas avec l'intégrité de Socrate,
» le désintéressement de Phocion, et la sévère
» justice du tribunal d'Athènes, la liberté périt;
» dès le moment qu'un accusateur audacieux,
» qu'un lâche flatteur triomphe, le règne de
» Tibère commence, celui de la liberté finit. »

Ce discours fut beaucoup applaudi. Les séna-teurs effrayés proclamèrent l'innocence de Na-

rino. Peu de temps après, oubliant les puissans motifs de haine qui les divisaient, Narino et Santander se lièrent d'une étroite amitié. L'amour de la patrie opéra seul ce raccommodement inattendu.

Sucre n'a pas trente ans; ainsi que Santander, il a acquis ses distinctions pour avoir gagné à Bolivar une bataille; celle de Pichincha lui a fait donner le commandement général de Quito.

Urdaneta, issu d'une bonne famille de Santa-Fé, a le mérite du courage; depuis quelque temps toujours malade, il semble avoir reçu sa retraite avec la présidence du sénat.

Bermudes a cinquante ans; il est né à Cumana : entré de bonne heure dans la révolution américaine, il y a acquis une assez grande prépondérance, nullement comparable pourtant à celle de plusieurs de ses frères d'armes.

Un khan de Tartares, un cheik arabe, a porté les plus rudes coups à la monarchie espagnole en Amérique; le mulâtre Paës, à la tête de quelques milliers de ses lanciers sauvages, a souvent défait des escadrons disciplinés, et particulièrement les hussards de Ferdinand VII. Cet homme, qui pouvait facilement

jouer sur les rives de l'Orénoque le rôle d'Artigas, sur celles de la Plata reste fidèle à Bolivar, dont les manières affables et généreuses l'ont gagné.

Paës affecte un grand luxe et une certaine politesse. Malgré cette vanité naturelle chez un sauvage, il vit dans une égalité parfaite avec ses soldats; quand il est avec eux, leur table, leurs jeux, leurs exercices sont les siens; personne ne monte mieux un cheval, ne manie avec plus d'adresse une lance, et n'attaque l'ennemi avec plus de fureur. C'est ainsi qu'il est tout-puissant au milieu de sa troupe indisciplinée, et que, dociles à un chef qui donne l'exemple du courage, les soldats obéissent à ses ordres avec la soumission de la servitude.

On a augmenté sa fortune par de nombreuses gratifications; on a enlevé ainsi à l'Espagne un homme qui, après l'avoir long-temps servie, est devenu ensuite la terreur de ses troupes.

Montilla, ancien garde-du-corps du roi d'Espagne, est le rival du chef des Llanos. L'influence dont il jouit est dangereuse aux yeux du gouvernement, et quoiqu'on l'ait placé à Cartha-

gène, on le trouve encore trop près de Caracas, où la noblesse voudrait opposer un chef à Bolivar, et choisirait volontiers Montilla. Ce général a des manières distinguées; élevé en Europe, il cause bien et s'énonce avec aisance, ce qui manque à la plupart des autres Colombiens.

On l'accuse de fausseté; on prend ses réticences et ses contradictions apparentes pour des marques de duplicité; c'est une ambition qui cherche à s'envelopper et qui craint d'être découverte.

On lui connaît en outre des sujets de haine qu'on oublie rarement. Il doit certainement se souvenir toujours que Bolivar, dans un moment d'emportement, en 1811, avait juré de le faire fusiller s'il pouvait s'en emparer; et, confondant Miranda avec le parti patriote, il se rappellera sans doute que ce général avait promis de le faire exposer pendant vingt-quatre heures aux yeux du peuple dans une cage de fer.

Enfin le mulâtre Padilla n'est pas le général dont les services ont été les moins utiles aux Américains indépendans. Ce pilote de Carthagène, devenu par la révolution commandant

d'une flotille, contribua plus que personne à la prise de Carthagène sur les Espagnols; depuis, on lui a dû celle de Maracaïbo. Sacrifié d'abord au parti que Montilla veut défendre, il a depuis été rétabli avec une nouvelle considération; ce qui, parmi les gens de couleur, a produit une grande joie, parce qu'ils n'ignoraient pas que la querelle des deux généraux était une querelle de couleur.

Aujourd'hui tous ces hommes, soumis à Bolivar, semblent moins ses égaux que ses lieutenans. Cependant après sa mort, ou même après une défaite, ne pourraient-ils pas se mettre à la tête du parti qu'ils se sont presque tous assuré. C'est le trait le plus fort de ressemblance que Bolivar aurait avec Alexandre. Paës, avec ses nègres, occuperait les plaines; Montilla, Caracas; Padilla, les côtes; Sucre, Quito. Ainsi tout dépend encore de l'existence de Bolivar.

CHAPITRE IX.

Nouveau gouvernement. — Constitution de Cucuta. — Division du pays en départemens. — Renouvellement des Cabildos. — Lois civiles. — Justice. — Congrès. — Pouvoir exécutif.

LORSQUE les Espagnols eurent abandonné le territoire américain, Bolivar, maître de tout le pays, abdiqua la dictature; peut-être, en s'en dépouillant, était-il plus sûr de l'exercer. Il s'occupa ensuite de donner une même forme de gouvernement aux provinces de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade, à cimenter leur union, et à n'en faire qu'une république sous le nom de Colombia.

Un congrès établi à San-Tomé (Guiane) avait déjà donné, le 17 décembre 1819, une constitution calquée sur celle des Etats-Unis; elle n'était destinée que pour Vénézuéla.

En 1735, les Corses ayant proclamé la Vierge

ouveraine de leur île, lui donnèrent pour lieu-enans Paoli et Giafferi. Le député colombien Ba-os eut une semblable idée; il proposa de placer ı Colombia sous le même régime constitution-el; son avis fut peu goûté, et le 18 juillet 1821 : congrès assemblé à Cucuta travailla avec une ctivité prodigieuse à donner une nouvelle orga-isation aux contrées soustraites à l'autorité es-agnole.

D'abord on y décréta la réunion des deux rovinces de la Nouvelle-Grenade et de Véné-ıéla. La première conservait son antique su-rématie, parce que le gouvernement devait éger à Santa-Fé, quoiqu'on eût résolu de l'é-ıblir dans la suite à Cucuta, en donnant à la ille le nom de Bolivar.

Vénézuéla, ayant vu naître le chef de la répu-lique, avait tous les emplois.

Le 30 août 1821 la constitution de Colombia ıt publiée à Cucuta.

Elle se compose de dix chapitres et de cent uatre-vingt-onze articles (1).

(1) Cuerpo de leyes de la republica de Colombia.

Le gouvernement de Colombia est populair représentatif.

Dans chaque paroisse il y a une assemblé qui se réunit tous les quatre ans, le dernie dimanche du mois de juillet.

Vingt et un ans, le titre de Colombien, savoi lire et écrire, posséder cent piastres, donnent l droit d'y voter.

Les membres de cette assemblée nommen les électeurs de cantons, qui doivent être âgé de vingt-cinq ans, posséder cinq cents piastre de biens fonds, ou trois cents piastres de re venu.

Ceux-ci se forment en assemblée provincial qui se réunit tous les quatre ans au premier oc tobre. Ils sont chargés d'élire le président e le vice-président de la république, les sénateur du département, et le représentant ou les repré sentans de la province.

Les électeurs exercent leurs fonctions pendan quatre ans.

Le pouvoir législatif est confié à un congrè divisé en deux chambres, celle du sénat et cell des représentans.

Trente ans d'âge, être créole natif, une pro

été de quatre mille piastres en biens fonds, un revenu annuel de cinq cents piastres, xercice d'une profession savante, ou, si l'on est anger, une résidence de douze ans dans le ys, et seize mille piastres de biens fonds, sont s titres suffisans pour être sénateur.

On en nomme quatre par département, la rée de leurs fonctions est de huit ans pour moitié, et de quatre seulement pour les ux autres. Le sort règle ces différences, n, dit la loi, que la moitié du sénat se renuvelle tous les quatre ans.

Le jugement des fonctionnaires publics est ribué exclusivement au sénat.

La chambre des représentans se compose des putés nommés à raison d'un par 30,000 âmes; est des provinces où ce nombre n'est pas cessaire. Quand le nombre de cent représenns sera complet, on élira alors, si l'accroisseent de la population le permet, un député r 40,000 âmes, et même par 50,000, jus'à ce que la chambre ait cent cinquante détés.

Pour être député, il faut avoir vingt-cinq ns et posséder deux mille piastres de biens

fonds, ou cinq cents piastres de rentes, ou ê
professeur. Il faut avoir résidé deux ans ava
l'élection, et huit ans, si l'on n'est pas né da
la Colombia. On doit en outre avoir alors
mille piastres de biens fonds.

La chambre des représentans est revêtue
droit exclusif d'accuser, devant le sénat, le p
sident et vice-président de la république, et
ministres de la haute cour.

La publicité des discussions, l'exclusion c
fonctions législatives prononcée contre les pri
cipaux fonctionnaires publics, l'inviolabilité a
surée aux membres pendant la durée de leu
fonctions, enfin un traitement (1), sont des a
ticles communs aux deux chambres.

Les attributions principales du corps légi
latif sont de fixer les dépenses, de décréter l
impôts, les emprunts, la valeur des monnaie
la création ou la suppression des emplois p
blics, la quotité des appointemens, la con
scription et l'organisation des armées, la guerr

(1) Les représentans reçoivent une somme de neuf piastr
par jour, pendant tout le temps des sessions; on leur alloue
outre une piastre par jour pour se rendre de leur domicile au li
où réside le congrès.

la paix, les limites du territoire, enfin, de
er les cours de justice, et d'accorder la dic-
ure au pouvoir exécutif.

Un président et un vice-président, dont les
ctions durent quatre ans, qui ne peuvent
e réélus qu'une fois, et qui sont remplacés
le président du sénat en cas de mort, for-
nt le pouvoir exécutif. Le premier reçoit
nte mille piastres par an, le second seize mille.

Le président assemble le congrès, commande
armées; il peut apposer son véto aux lois
ır la première fois; mais à la seconde, lors-
une majorité des deux tiers des voix les a
eptées dans le corps législatif, il est forcé de
nner la sienne; il peut, de concert avec les
;es, commuer les peines capitales. Il n'a pas
droit de sortir du territoire de la répu-
que.

Son conseil se compose du vice-président,
ministre de la haute cour de justice, et
s ministres des affaires étrangères, de l'inté-
ur, des finances, de la marine et de la guerre,
argés de donner au congrès, par écrit ou de
ve voix, toutes les explications qu'on leur de-
ande.

Les appointemens des secrétaires d'Etat s
de six mille piastres.

La troisième branche du pouvoir, et la mo
puissante, quoique la plus nécessaire, est
haute cour de justice : elle participe de no
conseil d'Etat et de notre cour de cassation.

La haute cour de justice est composée
cinq membres, savoir, trois juges et deux
caux; il est indispensable d'avoir, pour y ent
trente ans d'âge, d'être électeur et avocat.

La haute cour de justice prononce sur les
clamations des étrangers, juge les difficultés
les erreurs qui surviennent dans les tribuna
inférieurs. Malgré l'importance de ces fonctio
les membres en sont nommés, sur la présen
tion du président, par le sénat, après que
noms des candidats ont été débattus par
chambre des représentans. On leur garantit
durée de leurs emplois tant que l'on *est conte*
de leur conduite, condition qui laisse un va
champ à l'arbitraire du sénat.

D'autres cours particulières seront établ
dans toute la république, pour rendre plus fac
l'administration de la justice. Les membres
seront à la nomination du président.

On a divisé le territoire de la république en ɛpt départemens, renfermant chacun un certain ombre de provinces divisées en cantons; en oici la liste, à laquelle a été joint l'état de la opulation estimée de chaque province, celle e chaque département, le nombre des sénaɛurs élus pour chaque département, et les lieux ù les intendans font leur résidence.

s ens.	NOMS des provinces.	POPULATION de chaque prov.	POPULATION de chaque dép.	NOMBRE des sénateurs élus par chaque dép.	NOMBRE des représentans élus par chaque prov.	LIEUX de résidence des intendans.
	Guyaua.	45,000	175,000	4	2	Cumana.
	Cumana.	70,000			2	
	Barcelona.	45,000			2	
	Marguerita.	15,000			1	
	Caracas.	350,000	430,000	4	12	Caracas.
	Varinas.	80,000			3	
	Coro.	30,000	162,000	4	1	Maracaïbo.
	Trujillo.	33,400			1	
	Mérida.	50,700			2	
	Maracaïbo.	48,000			2	
	Tunja.	200,000	444,000	4	7	Tunja.
	Socorro.	130,000			5	
	Pamplona.	75,000			3	
	Casanare.	39,000			1	
	Bogota.	172,000	371,000	4	6	Bogota.
arca.	Antioquia.	104,000			3	
	Mariquita.	45,000			2	
	Neiba.	50,000			2	
	Popayan.	171,000	193,500	4	6	Popayan.
	Choco.	22,200			1	
	Carthagena.	170,000	239,500	4	6	Carthagena.
i.	Santa-Marta.	62,300			2	
	Riohacha.	7,200			1	
		50,000				
		30,000				
		150,000				
lacas.		35,000				
		78,000				
		13,000				
		36,000				
		48,000				
l.		90,000				

D'après ce tableau, la population de C-lombia serait de 2,644,600 âmes (1). Un a-teur (2) ne la porte qu'à 2,500,000. Il est dif-cile de donner sur ce point des calculs exact Qui est allé compter les tribus qu'on a rangée sans leur aveu, au nombre des Colombiens, qui, tour à tour, monarchistes espagnoles, républicaines colombiennes, vivent dans u égale indépendance de ces deux puissances?

On a établi aussi une autre division qu'on a-pelle maritime; les côtes ont été partagées e quatre départemens.

Le premier comprend la Guyana, Cumana Barcelona et l'île Marguerite;

Le second, les côtes de Caracas, Coro, e Maracaïbo;

Le troisième, Riohacha, Santa-Marta, Car-thagena;

Le quatrième, les côtes de l'Atrato jusqu' celles du Véragua.

(1) Par conséquent moins considérable que celle de l'Egypte quoique le pays soit beaucoup plus étendu.

(2) *Voy.* la note 2 à la fin du Ier volume.

On n'a rien déterminé pour celles de la mer lu Sud.

Un commandant général et un auditeur de narine gouvernent chaque province maritime.

Chaque département est administré par un ntendant que nomme le président; les appoin-emens de ces administrateurs sont de six mille piastres par an; leurs fonctions cessent au bout le trois ans; un homme de loi leur est donné pour assesseur; presque tous les intendans sont nilitaires.

Chaque province a un gouverneur qui est ous les ordres de l'intendant, et dont les pou-oirs cessent en même temps que les siens.

Les cantons obéissent à des juges politiques u sous-préfets (c'étaient autrefois des corrégi-lors).

Les cantons sont subdivisés en cabildos ou nunicipalités, dont les représentans sont les lcades.

Il y a deux alcades ordinaires dans chaque hef-lieu de canton, et deux alcades pédanés ans chaque paroisse; leurs devoirs consistent maintenir le bon ordre et la tranquillité. Ainsi

que nos maires, ils sont chargés de surveiller les écoles primaires et les hôpitaux, les réparations des chemins et des prisons, la propreté des villes, et de distribuer des encouragemens à l'agriculture, au commerce et à l'industrie.

Il leur est recommandé, par l'article 48 de la loi sur l'organisation des départemens, d'être *subordonnés aux juges politiques et aux autres autorités supérieures.*

Il y a trois ans, des hommes ennemis du nouveau système remplissaient les cabildos. On décida que les assemblées primaires de l'année 1822 les renouvelleraient entièrement, et qu'ensuite ces corps procéderaient eux-mêmes, comme auparavant, à la nomination de leurs successeurs.

La Colombia renferme deux archevêchés, celui de Caracas et celui de Santa-Fé. Tous deux sont vacans; ils ont pour suffragans dix évêchés : Popayan, Carthagène, Sainte-Marthe, Mérida, la Guyane, Antioquia, Quito, Cuenca, Maynas et Panama. Ces trois derniers ont été détachés de l'archevêché de Lima, l'on se propose d'en former un archevêché à Quito.

Les siéges de Maynas, Cuenca, Sainte-Marthe, Antioquia et de la Guyane, sont vacans. Les évêques de Carthagène et de Quito sont en fuite (1).

Le congrès de Cucuta, établi le 18 juillet 1821, déploya une activité extraordinaire; il ne s'en tint pas aux lois fondamentales qu'on a fait connaître, il en publia encore un grand nombre; il abolit les droits perçus sur les passe-ports, ceux que payaient les laveurs d'or, et le tribut levé sur les Indiens; il rendit un réglement fort long sur la contribution directe, et un autre sur la conscription; il donna aux écoles les biens des couvens supprimés, détruisit l'inquisition, et rendit aux archevêques et aux évêques le jugement des causes ressortant à ce tribunal. Parmi ses décrets on en remarque plusieurs contre les modérés et les malintentionnés; il finit par les expulser du territoire de la république; il abolit le droit de mutation et d'Alcavala sur les productions du pays, et réduisit ce droit à deux et demi pour cent sur les marchandises

(1) *Voy.* la note 3 à la fin du tome 1er.

étrangères. Il promulgua une loi sur l'affranchissement des esclaves, qu'avait sollicitée d'abord le congrès de Vénézuéla, et que rejetèrent ensuite cette province et celle de Popayan, comme dangereuse et funeste à la prospérité de l'Etat.

Cependant, il faut en convenir, de toutes les lois publiées sur l'esclavage, celle-ci est la plus sage. Le considérant, reproche indirect adressé aux Etats-Unis, exprime des sentimens d'humanité et de philanthropie qui honorent le législateur colombien.

La loi contient quinze articles : nous n'en citerons que deux.

L'un déclare que, à dater du jour de la publication de la loi, les enfans d'esclaves sont libres à dix-huit ans. A la charge du maître jusqu'à l'âge d'émancipation, ils lui doivent, en retour, quelques services. Si quelqu'un offre, avant ce terme, de payer les frais de nourriture du futur affranchi, le maître est obligé d'en recevoir le montant.

L'autre article crée un fonds pour l'abolition progressive de l'esclavage, composé 1° de trois pour cent sur le cinquième des héritages; 2° de

trois pour cent sur le tiers des biens des personnes qui meurent sans enfans légitimes; 3° de trois pour cent sur la totalité des biens de ceux qui meurent sans héritiers collatéraux; enfin, de dix pour cent sur la totalité des biens des citoyens qui ne laissent en mourant que des héritiers étrangers.

Pour que cette loi ne présentât pas les graves inconvéniens que redoutent les habitans de Caracas, il eût fallu, en appelant les esclaves à la liberté, leur assurer des moyens d'existence.

Le congrès de Cucuta décréta encore la liberté individuelle et la liberté de la presse, la confiscation des biens des émigrés, et la fabrication d'une monnaie de platine et d'une monnaie de cuivre. Il accorda la liberté de distiller, moyennant deux et cinq piastres par mois pour chaque cantare d'eau-de-vie, et la faculté de la vendre en détail, en payant deux piastres par mois. La loi la plus importante fut celle du papier timbré, qui se divise en quatre classes; celui de la première se paie vingt-quatre piastres; de la deuxième, dix-huit; de la troisième, douze; de la quatrième, six. Jusqu'aux pétitions, tout

s'écrit sur ce papier. Enfin, il arrêta que la nation aurait le droit de réformer ou de refondre toute la constitution dans l'espace de dix ans, à compter de l'année 1821, pendant laquelle la république de Colombia fut fondée par ce nombre prodigieux de décrets, de réglemens et de lois.

On fit peu de changemens au régime administratif et judiciaire en vigueur sous le gouvernement espagnol; on conserva tous les réglemens qui n'étaient pas en opposition formelle avec la nouvelle constitution; on alla même jusqu'à laisser subsister les corvées inventées par les conquistadores, et pour les Indiens, l'obligation de nourrir, de loger les officiers du gouvernement, et de leur fournir des chevaux. Ces abus, tolérés par l'autorité, exposent les paysans colombiens aux vexations que les chevaucheurs et les preneurs exerçaient jadis sur les nôtres.

Le pouvoir exécutif a plus de lumières que le congrès. Il est rare qu'il ne relève pas de nombreuses erreurs dans les décrets de ce premier corps de l'Etat; du reste, l'intelligence règne assez entre les divers membres de l'autorité.

L'ambition, ne trouvant pas au dehors des hommes capables de la comprendre et de l'appuyer, feint le dévouement et ne se sépare pas de la masse.

Chez un peuple familiarisé avec des habitudes monarchiques, il eût été plus aisé peut-être de lui faire faire des progrès avec une forme de gouvernement plus simple; aussi, malgré des intentions sages, les quatre ou cinq personnes qui composent le gouvernement de la république sont mal obéies.

Plusieurs raisons y contribuent aussi. La différence des castes, et les prétentions de quelques généraux qu'il faut ménager quoiqu'elles soient souvent exagérées, parce qu'elles pourraient devenir subversives de l'ordre établi.

On a voulu la réunion de Caracas et de la Nouvelle-Grenade; et par là, l'on a accru le fardeau, sans augmenter les forces pour le soutenir.

La Nouvelle-Grenade, qui renferme peu de nègres comparativement à sa population blanche, vote leur affranchissement. Vénézuéla, surchargé de ce peuple mutin, demande qu'on l'en-

chaîne de nouveau. Caracas se plaint que, pour prix de ses services, la capitale soit dans une province jadis sa rivale. Santa-Fé reconnaît qu'elle n'a reçu que le stérile privilége d'être, comme autrefois, le siége du gouvernement, mais que les emplois et l'argent sont pour le peuple intrigant de Vénézuéla.

Guayaquil voulait être ville anséatique et indépendante, et les richesses qu'elle reçoit forment aujourd'hui un des plus grands revenus d'une république qu'elle pourrait acheter.

Pasto, hérissée de montagnes, veut y conserver une indépendance que Bolivar avait jurée pour échapper des mains de ses farouches habitans. Des Indiens même redemandent à payer leurs tributs, et d'autres s'irritent que l'on change leur nom de Guagires en celui de Colombiens, sans leur consentement, de même que si la république eût hérité d'eux comme d'une conquête faite sur l'Espagne.

Les noirs demandent la liberté; les mulâtres, l'extinction des préjugés; les métis indiens, la cessation de la guerre; les Indiens, leurs priviléges.

Une scission menace de diviser chaque province. Dans Vénézuéla, Montilla est l'espoir des grandes familles blanches; Paës, à la tête de ses cavaliers, est le héros des hommes de couleur. Sucre pourrait vouloir être plus que la créature de Bolivar, dans les provinces méridionales que son habileté a soumises.

Telles sont les difficultés que le gouvernement a à surmonter, et qu'il ne combat pas sans talent; mais il est souvent obligé d'abandonner à l'avidité des chefs principaux les revenus publics, à leurs affidés les fortunes particulières. Aussi, loin de parvenir à discréditer le clergé, il en augmente malgré lui les membres; beaucoup de monde y entre comme dans un asile inviolable.

Toutes les branches de l'administration doivent nécessairement languir au milieu de tant de désordres, accrus par les fureurs de la guerre civile, allumée de moment en moment sur divers points : à Maracaïbo, à Puerto-Cabello, à Sainte-Marthe, à Pasto, et dans quelques endroits des plaines de l'Orénoque.

La situation actuelle de la Colombia, ainsi qu'on le voit partout après les guerres civiles,

est donc peu brillante ; cependant, malgré le désastres qui ont ensanglanté le berceau de cett république, le culte est encore revêtu de pomp et de luxe ; ses ministres, grâces à la piété de fidèles, sont à leur aise, et peuvent soulage l'affliction des pauvres. En effet, il est peu d cures dont le revenu soit au-dessous de mill piastres, et un grand nombre donnent plus d deux mille piastres. Plusieurs évêchés rendent d soixante à quatre-vingt mille piastres par an.

Le clergé est donc en général riche et puis sant ; l'on estime que les dîmes des sept évêché peuvent produire annuellement quatre million de francs. Les dîmes seules du diocèse de Santa Fé montent à 1,500,000 francs.

Quoique secrètement attachés aux Espagnols on ne voit jamais des ecclésiastiques à la tête de mouvemens populaires ; connaissant leurs vrai intérêts, ils vivent loin des troubles qui pour raient compromettre l'existence du corps auque ils appartiennent.

CHAPITRE X.

our à Bogota. — Puente-Réal. — Mines de cuivre de Moniquira. — Chiquinquira. — Mines de sel de Zipaquira.

Après être resté cinq jours dans la capitale Socorro, je me mis en route pour revenir Bogota. Je traversai de bonne heure le joli lage de Las-Palmas. Après avoir suivi de loin chaîne élevée d'Opon, où l'on distingue un and nombre d'habitations, nous eûmes à pas- un pont, où l'on paie un droit de péage sous); j'en fus exempté par la supercherie ligeante d'un habitant qui voyageait avec moi, qui, à mon insu, m'avait fait passer pour un ficier de la république; à ce titre on ne donne n : un tel abus est peu propre à encourager s entreprises utiles. Les ponts dans la province Socorro sont d'une construction fort simple; ur les conserver, on les couvre d'un toit en iles.

J'entrai dans la soirée à Guadalupe. Ce villa est situé sur un plateau déjà élevé, puisque thermomètre n'y marque plus que 15°. Ce cha gement est dû aussi en grande partie aux orag qui désolent à chaque instant ce pays; l'air e plus vif, l'on ne voit plus de goîtres.

Le lendemain nous descendîmes sur les bor malsains du Suarez; le thermomètre y marqua comme dans le Socorro, 20°. Les eaux du Su rez sont fort dangereuses. Quand on s'y baig on gagne la fièvre. Ce que me disaient les can tiers de la pirogue me parut fondé, quand me sentis tout-à-coup mal à mon aise au mili de cette contrée malsaine où l'air est chargé d miasmes putrides et d'insectes. Je me hâtai d m'en éloigner : à mesure que je remontai ve des lieux plus frais, la gêne que j'éprouvais dissipa; j'étais tout-à-fait bien en arrivant à San Bendito (14° R.). Ce village est entièrement bâ avec les fossiles d'ammonites dont les montagn voisines sont remplies. Dans un hameau voisin qu'on nomme le Guadéra, on a découvert un mine de plomb.

Je continuai, en sortant de ce village, à pa

urir des lieux plus élevés, et remplis égale-ent de fossiles; mais comme ces montagnes nt toutes composées de schistes, le chemin à suite des pluies était devenu presque impra-able. Ce banc de fossiles, qui commence entre uadalupe et San-Bendito, se prolonge jusqu'à oniquira. On en retrouve quelques couches arses dans la province de Tunja. Elles suivent rc que décrit la chaîne d'Opon, depuis le e jusqu'au 77e degré de longitude occiden-e.

Nous couchâmes à Puente-Réal, aujourd'hui iente-Nacional. Ce village est à présent en ine. Autrefois on y fabriquait des étoffes ssi estimées dans le pays par l'éclat des cou-irs, que celles que l'on fait dans le Cucuy; us les ouvriers ont disparu, et les fabriques existent plus. Puente-Réal expédie encore ielques produits sur la Magdaléna par Velez, première ville que les Espagnols aient fon-e dans la Nouvelle-Grenade. Autrefois on mmuniquait avec le fleuve par le chemin de urare, où l'on avait découvert une mine d'or rt riche; on l'appelle la Corcobada. On a

depuis renoncé à cette route à cause des mal
dies épidémiques qui enlevaient la plupart d
voyageurs.

A Puente-Réal finit la frontière politique d
la province du Socorro. Tracée par la natur
elle a été judicieusement placée dans cette vi
par le gouvernement. En effet, cet évaseme
de la Cordillère, qui forme la province d
Socorro, dont la pente se dirige depuis Mon
quira jusqu'à San-Gil, se rétrécit ici, et l'o
se retrouve dans les montagnes que jusqu'a
lors on voyait se prolonger comme des mu
à droite et à gauche, à l'est sous le nom d
Sérinsa, à l'ouest sous celui d'Opon. L'influen
des vents pluvieux du nord-est commence
diminuer à Puente-Réal. Un peu plus hau
ils amènent les beaux jours.

La vallée du Socorro doit être riche en mé
taux; on ne croit pas qu'il y ait beaucoup d'o
les bancs de schiste dont elle est pavée renfe
ment du fer et du cuivre en grande quantité.

Je quittai la grande route de Puente-Réal
Bogota, pour prendre celle de Moniquira; el
se dirige dans le sud-sud-est. Je commençai, e

›nséquence, à parcourir les vallées dont la par-
e haute de la Cordillère est entre-coupée : les
iemins étaient affreux; car, la pente des mon-
gnes que je gravissais étant précisément le
:rme où frappent les nuées du nord-ouest, et
ù elles crèvent avec fracas, tout ce pays n'est
u'un marais profond où l'on enfonce à chaque
as. Le sol n'en est que plus fertile, et les habi-
ins cultivent la terre avec assez de soin; mais à
uoi sert tant d'abondance sans débouchés, sans
ioyens de commerce? tous les champs sont cou-
erts d'un luxe végétal admirable, pendant que
s cabanes du peuple offrent l'aspect de la mi-
:re. Ce spectacle frappe davantage lorsqu'on
ient du Socorro, dont les habitans sont plus
ches et plus heureux. On voit surtout beau-
oup plus d'Indiens, comme si ce peuple se fût
éservé les lieux où l'intempérie des saisons
iettait une barrière entre lui et ses maîtres.

On aperçoit Moniquira de fort loin; un pal-
iier s'élève solitairement au milieu de cette
ille; c'est un signal qui l'a fait reconnaître à
ne très-grande distance. J'y entrai presqu'au
iême moment qu'un homme qui conduisait

deux enfans les mains liées derrière le dos. Dè qu'ils me virent ils se jetèrent à mes genoux; j leur donnai quelque argent, ils le reçurent ave surprise; car, comme ils m'avaient pris pour u officier de la république, ils n'attendaient mêm pas un salut. Malgré leur teint hâve et jaune qu indiquait de longs jeûnes et de grandes fatigues ils remirent mon aumône à leur mère, qui le suivait en fondant en larmes.

La physionomie de leur conducteur avait un grande dureté; son langage était encore plu barbare. Je me rappelai involontairement, e l'entendant, ces marchands d'esclaves que j'avai vus sur les routes d'Afrique, et qui chassent de vant eux des troupeaux de victimes. On de manda devant moi au recruteur, pourquoi i avait amené des soldats aussi délicats : « Ce n'es pas ma faute, répondit-il, je n'ai pas trouvé *autre chose* dans Santa-Anna; tout le monde s'était enfui à mon arrivée. »

Ce n'était pas le seul spectacle affligeant qu présentait Moniquira. Les cachots étaient rem plis de conscrits qu'on avait enlevés de la même manière à leurs familles. Les portes de la pri-

on étaient assaillies d'une foule de femmes, nères, épouses ou sœurs de ces prisonniers, [ui leur faisaient passer tout ce qu'elles pou- aient se procurer en sollicitant la pitié des ha- itans de Moniquira.

Sorti le lendemain matin de ce village mal- eureux, je dirigeai mes pas vers la mine de uivre, au risque de disparaître dans les marais rofonds qui encombrent tous les chemins. . mesure que nous approchions de la mine, ous remarquions que la plupart des roches uartzeuses, dont le pays est rempli, étaient ouvertes d'oxide de cuivre. Enfin, nous attei- nîmes la mine : tout ici était sec, il ne pleu- ait plus, nous étions dans une autre région. omingo Corredor, le propriétaire de la mine, it la complaisance de m'y conduire; nous y escendîmes au moyen de quelques morceaux e bois échelonnés. Elle est située sur le bord une rivière ; la tranchée qu'on a ouverte est rofonde, et l'on n'y travaille qu'à la lueur des iandelles. Il n'y a que trois mineurs; aussi es- me-t-on que la mine ne peut pas rendre plus

de deux cents arrobes (cinquante quintaux) d
cuivre (1) en dix-huit mois.

Cette mine a été achetée quatorze mille pias
tres; très-probablement elle pourrait donne
d'immenses profits si on l'exploitait par de
procédés moins grossiers. Dans l'état où elle s
trouve, elle fournit cependant à la consomma
tion des provinces environnantes.

En sortant de cette mine, on passe le Moni
quira, où l'on prend beaucoup de loutres; o
traverse l'Ecce-Homo, village tout dépeuplé
puis Suta, qui possède beaucoup de terres ni
treuses. La vallée de Suta est fort agréable, l
verdure y est brillante, et la température plu
douce que dans le reste de la province de Tunja
elle est bornée au sud par une fort haute mon
tagne où l'on a planté une multitude de petite
croix; c'est le chemin que suivent les pèlerin
pour aller à Chiquinquira; nous en rencontrâ
mes plusieurs : leur joie bruyante, leurs chants
leurs éclats de rire montraient que ce pèlerinag

(1) On le paie 20 réaux (13 fr.) l'arrobe (25 liv.). L'arge
qu'a coûté cette mine de cuivre ne rapporte que trois pour cen
Au Chili on paie le cuivre 65 fr. le quintal.

n'a rien d'austère, et que c'est au contraire un moyen de se divertir.

Je ne pus entrer que le 12 à la Notre-Dame de Lorette de la Colombia. L'église de Chiquinquira est bâtie sur un plan régulier; l'intérieur en est fort simple; je m'étais imaginé que j'y verrais entassés les trésors des rois et des peuples; je n'y trouvai que quelques lames d'argent qui recouvrent l'autel; il était garni de fleurs, et des cassolettes exhalaient des parfums qui embaumaient toute l'église. L'image de la Vierge est placée derrière deux rideaux de soie brochés d'or.

Un sacristain me les ouvrit en tremblant, et je vis bien à mon aise l'image sacrée; c'est une toile peinte où l'on a, sans talent, représenté une femme debout; on voit à ses côtés saint Antoine et saint André. L'image que l'on montre aujourd'hui est neuve; par un miracle tout divin, on l'a trouvée à la place d'une autre peinture qui commençait à tomber en lambeaux.

Aumônes, offrandes, dons, tout arrive en abondance, depuis décembre jusqu'en avril,

dans la caisse des dominicains chargés de ce précieux dépôt. De nombreux ex-voto ne pendent pas, comme dans nos églises, à la voûte du temple; de riches étoffes n'encombrent pas, comme à la Mecque, le sanctuaire; les offrandes se renferment dans des coffres, qui doivent se remplir en bien peu de temps, puisqu'il ne se dit pas de messe au-dessous de six piastres, et que les habitans riches qui accourent de Popayan et de Giron pour remercier la Vierge de la guérison d'un fils, donnent quelquefois plus de cent piastres.

Les pontifes de ce temple mènent une vie fort heureuse dans le couvent qu'ils ont bâti tout près de l'église; ils sont douze ou quatorze à la fois; on les remplace par semestre. Ils ne sont pas oisifs pourtant au milieu de tant de richesses; l'administration des fonds que la piété verse dans leurs mains exige beaucoup de soins : on les emploie avec sagesse; on en destine une partie à agrandir le couvent et à décorer l'église, et surtout à étendre les revenus déjà considérables de trois fermes qui appartiennent à la Vierge de Chiquinquira.

L'attachement que les dominicains montrent pour cette précieuse relique est donc bien naturel, et on ne peut les blâmer d'avoir refusé les offres que le clergé séculier de Bogota leur a faites de l'affermer pour quarante mille piastres.

Cervière, officier français au service de la Colombia, crut que, s'il s'emparait de cette image sacrée, tous les peuples viendraient l'adorer dans le lieu où il la placerait, et que, nouveau pontife, il recueillerait ainsi les offrandes que l'on apporterait; il se trompa, on eut en horreur le profane, et l'on ne vint pas. Cervière fut mis en déroute à quelque distance de Bogota, où il s'était retiré, et songeant plus à s'échapper qu'à sauver ce nouveau labarum, il l'abandonna à Caquésa; les dominicains désolés allèrent l'y chercher, et le rapportèrent en grande pompe à Chiquinquira, où l'on a continué depuis à venir en pélerinage.

Quelque temps après, Cervière fut assassiné par ses propres officiers pour avoir voulu les soumettre aux rigueurs de la discipline européenne. Cette mort violente fut considérée par le

peuple comme le châtiment du sacrilége qu'il avait commis.

En sortant de Chiquinquira je traversai plusieurs belles fermes; puis Suta, situé au milieu d'une plaine qui finit au paramo de Noa, et qui n'est séparé de Chiquinquira que par une colline peu élevée; j'arrivai ensuite à Funèque: il y a dans le nord-est un lac du même nom. On rencontre peu de temps après Ubaté; c'est un village d'une propreté rare dans ces contrées; le maître d'école y a pris pour son enseigne toutes les lettres de l'alphabet. Enfin on va coucher ordinairement à Suta-Pélado (pelé); on le distingue ainsi de l'autre Suta, à cause du hâle qui brûle les moissons et ruine le laboureur; ce qui arrive ordinairement à l'époque où soufflent les vents d'est, qui, sortis des sommets neigeux du Cucuy, passent par-dessus la province de Tunja, qui est beaucoup plus basse que Suta-Pélado. Lorsqu'on la contemple de ce village, elle semble une plaine immense dont les paramos de l'est terminent l'horizon; cependant elle est fort montueuse.

Après Suta-Pélado on trouve la venta del

Alto de la Crux; on passe ensuite le Bokeron de Tauza, ouverture pratiquée par la nature au milieu des montagnes de Tauza : on exploite dans les environs une mine de sel. Nous souffrions beaucoup du froid en traversant le paramo de Tauza, mais j'oubliai bien vite mes peines en revoyant la belle plaine de Bogota se prolonger devant moi à perte de vue. Je me hâtai d'y descendre, je fus bientôt à Zipaquira; c'était jour de marché, un concours infini animait la route et les rues. De tous côtés des tables sur lesquelles on avait placé une nappe et du pain servaient d'enseigne aux hôtelleries, et invitaient les passans à entrer : le trafic était extrêmement animé; on se fût imaginé être dans la capitale d'un empire; on n'était pourtant que dans un village, plus riche, par la possession de la mine de sel qu'on exploite dans les environs, que le Choco au milieu des trésors dont il est rempli.

Je ne restai qu'une nuit à Zipaquira, et le lendemain je traversai Gaëtan; je me trouvai après dans les bois de pommiers au milieu desquels les Indiens de Chia ont construit leurs

maisons. De là je me rendis sur les bords du Bogota, que je passai en balsa, ou radeau; en sortant de cet endroit j'atteignis le Pantanal; c'est un marais profond dans la saison pluvieuse: ce ne fut pas sans peine que nous parcourûmes le chemin qui s'y trouve, et qui conduit à Bogota. Il faisait déjà nuit lorsque j'entrai dans cette ville, après un mois d'absence.

J'employai celui que j'y passai encore à recueillir tout ce qui me parut propre à donner une idée de la capitale de la république de Colombia; ce sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

ondation de Santa-Fé de Bogota. — Climat. — Maisons. — Ameublement. — Cathédrale. — Couvens. — Hôpital. — Colléges. — Palais du président. — Palais des députés. — Palais du sénat. — Prisons. — Monnaie et Théâtre. — Rues. — Police. — Marché. — Pauvres. — Promenades. — Manière de vivre. — Boutiques. — Divertissemens. — Fête-Dieu. — Mœurs. — Béates. — Etablissemens scientifiques. — Caractère des habitans.

L'ARCHITECTURE est l'art qui a fait le plus de)rogrès dans la Colombia comparativement aux ıutres qu'on y exerce; ses succès sont d'autant)lus surprenans qu'elle n'a eu d'autres maîtres)our la guider que des livres et des estampes. La sculpture et la peinture sont encore fort)eu avancées, mais on peut présager qu'elles suivront une meilleure route que précédemment.

Les maisons dans la campagne ne sont com-

munément que des huttes, dont les murs so[n]
de torchis, le toit en paille et les portes en cui[r]
L'ameublement des chambres est aussi simpl[e]
Ordinairement il y en a deux, l'une pour la cu[i]
sine : l'autre, dans laquelle loge la famille, est d[i]
visée en deux salles; dans l'une on reçoit, da[ns]
l'autre on couche. Autour de ces habitations o[n]
a en général quelques plantes potagères et d[e]
bananiers, végétaux chéris de l'Américain.

Dans les villages on remarque plus de goû[t]
L'église est propre et grande; elle a des cloch[e]
et presque toujours un orgue; la maison d[u]
curé, ornée d'un balcon, paraît un palais. L[e]
particuliers ont puisé dans ces deux édifices l[e]
idées d'architecture.

Les villes, selon les lieux où elles se trouvent
le commerce qu'elles font, l'importance don[t]
elles jouissent, le rang qu'elles occupent, son[t]
décorées, grandes et agréables.

La ville la plus importante de la Colombi[e]
est Panama; la mieux fortifiée, Carthagène
la plus agréable, Santa-Fé; la mieux bâtie, Po[-]
payan; la plus riche, Guayaquil; la plus vivante
Zipaquira; la mieux située, Maracaïbo. Caracas

;-on, les effaçait toutes; Caracas est en ruines. iito, assure-t-on, les surpasse chacune en population; mais la ville la plus peuplée ne vaut s une capitale; et Santa-Fé a une population esque égale à celle de Quito.

Toutes les villes de l'Amérique du sud sont nstruites à peu près sur le même plan. Les ndateurs, presque partout, ont tracé une oix, dont la principale place et l'église forment centre.

En général, les Espagnols ont placé leurs les au pied des montagnes, et bien rarement milieu des plaines. C'était dans l'origine pour iter les surprises, et aujourd'hui ces positions, bilement choisies, ont l'avantage de procurer mmunément de l'eau toujours fraîche, et que nonchalance espagnole n'a pas négligé de ire circuler par des conduits dans les divers artiers. Un moyen qu'on a employé pour ayer les villes, a été d'obliger les propriéires des maisons situées dans les rues les plus équentées, de les faire blanchir tous les ans l'époque de la Fête-Dieu. La rareté des tapiseries, cause de cette mesure de police, a servi à

l'embellissement et à la propreté des villes. I
rues principales sont tirées au cordeau; el
sont divisées par îles de maisons et ont des tr
toirs; plusieurs places sont ornées de fontain
enfin, on a peut-être négligé beaucoup moins
Amérique ce qui est utile et agréable que
Européens ne veulent l'avouer.

Aucune ville ne renferme naturellement pl
d'avantages que la capitale; si elle est moi
propre que les autres villes, il faut en attribu
la cause au climat, et au grand mouvement qui
existe journellement.

Le 6 août 1538, Quésada (1) fonda Santa-I
de Bogota dans la plaine de ce nom, au pi
de deux montagnes assez élevées. Elle ne re
fermait alors que douze cabanes, et peut-êt
soixante habitans. Destinée à devenir une vil

(1) Peu de temps après Quésada mourut à Santa-Fé. Il y
quelques années on découvrit le tombeau de ce conquéran
on en enleva ses ossemens, et l'ingratitude les dispersa. A
même époque, les restes de Cortès auraient été exposés,
Mexico, à une pareille injure, si l'on n'avait pas redouté le m
contentement des Indiens, chez qui son nom est encore en vén
ration.

sez étendue, elle s'accrut promptement, car, ux ans après sa fondation, l'importance en ait été jugée si grande, que la cour d'Espagne leva au rang de *ciudad* (ville).

Aujourd'hui Bogota a 3,000 mètres d'étenue du nord au sud, et 1,700 mètres de st à l'ouest; elle est divisée en 195 îles de aisons ou manzanas. En 1800, on y comptait ,464 habitans. Depuis cette époque la population a dû s'accroître beaucoup, puisque dans même année 1800, le nombre des naissances rpassa celui des décès de 247.

Quésada avait bien choisi l'emplacement de ville qui devait un jour commander à une ande partie de la Cordillère. Située à mi-côte deux montagnes qui l'abritent des violens uragans de l'est, elle en reçoit des eaux toujours fraîches et toujours pures, et domine sur plaine, de manière à pouvoir se défendre ontre l'ennemi qui se présenterait de ce côté. Quelquefois on aperçoit de Bogota le Tolima, n des sommets de la chaîne du Quindiù.

On distingue de très-loin Santa-Fé, notamment le clocher de la cathédrale; mais le cadre

qui entoure cette ville est si prodigieuseme
grand, qu'elle disparaît dans les ombres que l
montagnes projettent sur ses monumens.

Le climat de Bogota est généralement pl
vieux et froid; le thermomètre s'élève raremen
au-dessus de 12 à 14°, et descend fréquen
ment à la moitié de ce terme. Le ciel est tou
jours couvert, et l'on jouit peu de ces bell
journées qu'au milieu même de nos plus rud
hivers nous avons en Europe. On peut dire, e
un mot, qu'il y a six mois de pluie, avril, ma
septembre, octobre, novembre et décembre
trois mois de giboulées, juin, juillet, août ; e
que les trois autres sont incertains. Les vent
de nord-nord-ouest amènent toujours les ora
ges, qui parfois durent plusieurs jours de suite
et forment de grands amas d'eau dans la plain

Malgré l'humidité excessive qui règne mêm
dans les maisons, le climat n'est pas malsain
jamais on n'y voit d'épidémies. Les Européens
s'ils ont la précaution de ne pas se mouiller le
pieds, jouissent d'une bonne santé, après avoi
cependant à leur arrivée eu la fièvre pendan
plusieurs jours, ce qui est peut-être une suit

e leurs fatigues : peut-être aussi faut-il l'attri-
uer à l'influence tropicale qui, bien qu'affaiblie
ar l'élévation du sol, n'existe pas moins tou-
ɔurs pour l'Européen. L'habitant des *tierras*
alientes est bien moins que nous à l'abri des
angers; l'eau fraîche et limpide des montagnes,
u'il boit avec délices, ne tarde pas à lui donner
ı dyssenterie, dont les ravages l'emportent en
eu de temps. Les habitans mêmes de Bogota
ɔnt plus souvent malades que les étrangers;
utre preuve qu'il faut chercher la cause de ces
ffections moins dans le climat que dans le genre
e vie que l'on mène et les alimens dont on se
ourrit.

Les femmes sortent rarement. Des habitudes
asanières, jointes à des maux affreux d'estomac
ausés par l'ail, le tabac, la chair de porc et la
hicha, dont elles usent en grande quantité, les
endent presque continuellement incommodées.
Jn mal affreux détermine davantage encore
hez les deux sexes mille infirmités dont l'intem-
ɔérance plus que le climat est la cause; aussi
ɔartout se plaint-on de rhumatismes, d'hyté-
ismes, de maux de dents et de goîtres, qui

prennent bientôt le caractère le plus terribl Cependant on a recours à toutes les précautio possibles, on se couvre chaudement; ce n'es point dans l'air qu'est le mal. Beaucoup de gen du peuple qui marchent nu-pieds ont les jamb extrêmement enflées; cette infirmité, causé par les chiques (*pulex penetrans*), devient incu rable par l'insouciance de ceux qui en souffren

Toute l'Amérique du sud est sujette au tremblemens de terre. Santa-Fé en a éprouv plusieurs; ce qui ne permet pas de donne aux maisons beaucoup de hauteur. Quoique l'o observe dans leur construction les mêmes prin cipes d'architecture qui ont guidé les Espagnol dans toutes leurs villes, celles de Bogota s'e éloignent plus que les autres : on emploie pou les bâtir des briques séchées au soleil; la plupart sont couvertes en tuiles, et les murs extérieurs sont blanchis. Quant à l'intérieur des maisons, il n'est pas mieux distribué que l'était celui des nôtres à l'époque de la découverte de l'Amérique. Des fenêtres fort petites, et toujours fermées par de grosses barres en bois, sont à côté d'autres fenêtres très-grandes; rarement les so-

ives sont cachées par un plafond ; les murs ont les bosses énormes ; les portes sont indifférem-ment de toute hauteur, et à peine connaît-on 'usage de serrures ; du moins celles qu'on fait lans le pays n'offrent aucune sécurité. Néan-noins on remarque dans la construction de quel-ques habitations nouvelles un goût moins bar-bare et des améliorations. A des galeries lour-les et énormes ont succédé des balcons légers et plus commodes ; le plafond n'est plus désagréa-blement coupé par les poutres, les fenêtres sont ans grillage, on commence à y mettre des vi-res : les portes de la rue sont mieux peintes ; a propreté, enfin, s'introduit chez plusieurs les habitans.

Il faut communément franchir deux portes vant d'arriver dans la cour. Le vestibule qui a sépare de la rue n'est que trop souvent le ré-eptacle de la malpropreté des passans. Autour le la cour règne assez généralemeut ou une ga-erie, si la maison n'est composée que d'un rez-le-chaussée, ou une terrasse couverte, si elle a un étage. L'escalier est communément en pierres et gothiquement construit ; sur le mur du pre-

mier carré est ordinairement peint un géant qui porte dans une main un enfant, et dans l'autre une boule; c'est saint Christophe, c'est le dieu lare du pays. Autour de la galerie intérieure règne une longue suite de chambres qui ne reçoivent de jour que par la porte.

Chaque maison a au moins un salon et une salle à manger; car on regarde comme indécent de recevoir ses amis, ou de leur donner à manger dans la chambre où l'on couche. La cuisine est toujours très-vaste, moins pour la quantité des mets qu'on y prépare, que pour le nombre des serviteurs inutiles qui s'y rassemblent : il n'y a pas de cheminée, on ne fait usage que de fourneaux.

On ne voit pas de maisons sans tapis; les anciens paillassons des Indiens ne sont plus employés chez les gens de grand ton, l'on commence à les remplacer par des tapis de manufacture européenne. Les uns et les autres sont destinés, à défaut de feu, à réchauffer les appartemens et à cacher l'inégalité du plancher; malheureusement la négligence des domestiques y laisse fourmiller les insectes les plus malpro-

pres. Quelques personnes couvrent les murs de leurs chambres de papier de tenture; le plus grand nombre y font tracer grossièrement des guirlandes de fleurs et des génies dont le style annonce assez le mauvais goût du peintre et de ceux qui le paient.

L'ameublement est simple; rarement on trouve dans un salon plus de deux canapés recouverts en toile, puis deux petites tables, quelques chaises en cuir, dont la forme a disparu chez nous avec le quinzième siècle; un miroir, et trois lampes au plafond. Le lit est assez bien décoré; jamais on n'y enfonce dans la plume; deux matelats en laine le composent.

A peu de différence près, toutes les maisons se ressemblent; rien ne distingue celles des ministres, et on aurait de la peine à reconnaître la maison du président, sans la garde qui en défend l'entrée.

Les architectes de Santa-Fé auront toujours, on le répète, une excuse pour justifier la difformité de leurs édifices; c'est qu'ils sont obligés par la nature du sol, fréquemment agité, de sacrifier l'élégance et la majesté à la solidité;

raison pour laquelle toutes les maisons sont peu élevées, quoique les murailles en soient d'une prodigieuse épaisseur. On est également forcé de donner des soubassemens énormes aux édifices publics, et le fût des colonnes des églises est moins en proportion avec le vaisseau qu'elles soutiennent, qu'avec les secousses auxquelles elles ont à résister.

Il en est pourtant dont l'architecture est d'une bonne ordonnance. La cathédrale particulièrement, qui a été bâtie en 1814, est remarquable par la simplicité qui règne dans l'intérieur, et qui efface le mauvais goût auquel la façade doit un amas de lignes tirées sans harmonie, et qui se coupent sans symétrie.

Les autres églises de Bogota, au nombre de vingt-six, sont au contraire toutes resplendissantes d'or; jamais le temple des incas ne fut plus éblouissant. Si la cathédrale n'a point un éclat aussi grand, les trésors qu'elle possède sont plus précieux. Une seule des statues de la Vierge qui parent les autels, est ornée de 1358 diamans, 1295 émeraudes, 59 améthistes, une topaze, une hyacinthe, 372 perles; le piédestal

seul est enrichi de 609 améthistes; le travail de l'artiste a été payé 4000 piastres.

Un grand nombre de ces églises dépendent de couvens qui jouissent de revenus très-considérables, et dont l'accroissement annuel prouve évidemment celui de la fortune publique, même sous le gouvernement espagnol. En effet, les dîmes du diocèse de Santa-Fé, qui n'étaient au seizième siècle que de 49,415 fr. par an, se sont élevées au commencement du dix-neuvième siècle jusqu'à 1,500,000 fr.

Il y a neuf couvens d'hommes, et trois couvens de femmes. Ceux des dominicains et des moines de San-Juan-de-Dios sont les mieux dotés. Les quatre sixièmes des maisons de Bogota leur appartiennent. Ces asiles, régulièrement construits, sont plutôt remarquables par la solidité que par la beauté de l'architecture. Ordinairement le bâtiment est carré; au centre est une cour que décore une fontaine, et autour de laquelle règnent deux galeries l'une au-dessus de l'autre. Généralement celle du bas est remplie de mauvais tableaux représentant l'histoire du saint sous l'invocation duquel le couvent a été fondé.

Quelques-uns de ces couvens ont des colléges ou des hospices dans leur dépendance. Les moines de San-Juan-de-Dios se sont particulièrement voués au soulagement de l'humanité. Quel dommage que leur hôpital ait un aspect si repoussant! des lits en bois dégoûtant de malpropreté, et sur lesquels gissent les malades, dans des salles sans jour, sans air; des immondices entassées dans les cours; des cuisines où les alimens sont préparés avec toute la négligence et la saleté d'un antre de sauvages; des tapis de paille noirs de boue et de toutes les ordures imaginables, que l'insouciance oublie de nettoyer; les cadavres enfin exposés par terre aux regards des moribonds; tous ces objets ne sont-ils pas capables d'ébranler la plus forte santé, et ne doit-on pas s'étonner, en voyant un spectacle si hideux, qu'on puisse guérir jamais dans ce lieu?

Les colléges sont tenus avec plus de soin; il y en a trois, tous bien situés et bien construits; le principal, celui qui appartenait aux jésuites, porte le caractère de solidité propre à tous les édifices de cet ordre fameux.

La plupart des professeurs sont tonsurés; il

n'y a qu'un très-petit nombre de laïques. Les élèves internes portent l'ancien habit des jésuites.

On enseigne dans ces établissemens la langue latine, la philosophie, les mathématiques et la théologie. Quatre heures de travail par jour sont imposées aux élèves. A la fin de l'année scolastique ils ont trois mois de vacances.

On s'imaginerait, au titre pompeux de palais qu'on a donné à l'ancienne demeure des vice-rois, et qui est aujourd'hui occupée par le président de la république, qu'on va voir un édifice somptueux; ce n'est pourtant qu'une maison à toit plat, à laquelle sont attenantes deux maisons plus basses, ornées de galeries; ce sont, avec la prison qui s'y trouve, les dépendances du palais : on y a également placé les bureaux des ministres. Lorsqu'on entre dans le palais, on remarque des escaliers sans noblesse, des galeries basses et sans goût; point de vestibule qui précède le salon de réception : on y pénètre, soit par la chambre à coucher du président, soit par une antichambre mesquine. Quelques canapés en damas rouge, un tapis de Ségovie usé, quelques lampes suspendues à des solives trans-

versales, qui, faute d'être plafonnées, donnent à cette partie de la salle l'apparence d'un grenier, offriraient difficilement l'idée d'un palais, si un trône en damas rouge, quelques miroirs, des vitres aux fenêtres et de méchans tableaux ne la décoraient. Ce qui l'annonce bien davantage aux étrangers, c'est une troupe de vingt hussards qui en gardent les avenues. Quoiqu'ils n'aient ni bottes ni chevaux, et que leur uniforme soit en très-mauvais état, ils rappellent au moins qu'on monte les degrés d'un hôtel royal.

Le lieu qu'on nomme Palais des députés n'est qu'une grande maison placée à un coin de rue, et dont le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques où l'on vend de l'eau-de-vie. Les premiers objets qui frappent les regards en montant l'escalier sont deux Renommées peintes sur le mur, et au pied desquelles on lit ces mots : « Point de patrie sans lois. » Arrivé dans la galerie intérieure, le bruit qui s'échappe par une petite porte indique à l'étranger que c'est celle de la salle des séances. Elle consiste en une chambre longue et étroite au milieu de la-

quelle on a disposé une balustrade en bois, sur laquelle les auditeurs s'appuient; car il n'y a d'assis que les représentans, économiquement placés sur des fauteuils en bois vernissé, doublés en cuir tanné, et rangés le long et en dedans de la balustrade.

Huit flambeaux pour éclairer les séances du soir, des vitres aux fenêtres, un paillasson, achèvent la décoration du palais des représentans.

On n'a besoin, en en sortant, que de traverser la rue pour entrer dans le palais du sénat, peut-être plus simple encore que celui des représentans. En effet, les dominicains lui ont cédé dans leur couvent une aile de bâtiment où l'on a arrangé assez proprement, et sur le modèle de la salle des députés, une chambre dont les murs sont ornés de figures emblématiques. L'une d'elles représente la Justice, et le peintre ignorant a écrit dessous : *la Politique.* Les séances durent depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure. Elles reprennent à six heures du soir jusqu'à dix heures.

Ainsi, il n'y a dans ces palais ni salon d
réception, ni vestibule, ni antichambre; e
lorsque les ministres viennent faire une com
munication à l'une des chambres, ils sont obli
gés d'attendre sur l'escalier, que l'huissier d
la chambre, qui est en même temps directeu
du théâtre, vienne prendre leur parapluie e
les inviter à entrer.

Les Américains espagnols ont employé dan
leurs maisons de détention un système d'indul
gence excessif. Les prisons sont au rez-de-chaus
sée, et la fenêtre est assez basse pour permettr
aux passans de s'entretenir avec les détenus
quant aux prisonniers d'Etat, ils sont plus du
rement traités.

En 1823 on comptait environ trente détenu
dans les prisons de Bogota; la plupart avaient ét
arrêtés pour vols, ou pour faux; quelques-un
pour assassinat, et particulièrement pour *uxo*
ricidio, meurtre de leurs épouses. Un seul indi
vidu était accusé d'inceste. Le nombre des fem
mes était moindre que celui des hommes.

Les autres édifices de Bogota sont la Monnai
et le Théâtre. Tout est assez mal distribué dan

l'un et l'autre de ces monumens; il n'en est pas moins surprenant d'en trouver de ce genre établis dans des endroits aussi éloignés de toutes communications avec l'Europe.

Le théâtre de Bogota a été construit, il y a plusieurs années, aux frais d'un riche habitant de la ville, passionné pour la comédie. La salle est régulière, mais un peu obscure parce qu'on n'emploie que des chandelles pour l'éclairage. Il y a plusieurs rangs de loges; elles sont fermées par des grillages en bois. Le parterre est grand et suffisamment incliné pour que les spectateurs puissent voir. On s'y tient debout. Tout le monde y va indifféremment; c'est même le seul lieu où les étrangers puissent entrer, la plupart des loges étant louées à l'année.

Plusieurs usages, entièrement différens de ceux de l'Europe, m'ont frappé au théâtre de Bogota. Par exemple, la bonne société va à la comédie les jours de spectacle gratis, parce que le vice-président faisant les frais de la soirée, l'honore de sa présence. Les signes de satisfaction du public consistent à siffler les acteurs; notre manière d'applaudir ferait tomber une pièce à

Bogota. Dans les entr'actes, les dames sorte[nt]
des loges pour fumer dans les couloirs.

Les pièces composées dans le pays sont, e[n]
général, fort médiocres; *Brutus* ou *Rome sa[u]-
vée, tragédie que l'on jouait souvent en 182[3],
ne peut être comparée qu'à celles de Hardi. Il e[st]
vrai que les comédiens, qui étaient des tailleurs d[e]
la ville, pouvaient difficilement contribuer à do[n]-
ner une haute idée des progrès de l'art théâtr[al]
chez les Colombiens; mais l'attention et l'air d[e]
contentement des spectateurs montraient le goû[t]
très-vif de la nation pour ce genre de divertiss[e]-
ment.

C'est pourquoi Bogota ressemble un peu au[x]
comptoirs des Européens sur la côte d'Afrique[:]
dans l'intérieur de la ville on retrouve beaucou[p]
des institutions et des coutumes des autres ca-
pitales du monde; au dehors tout change : o[n]
est dans le centre de l'Afrique, entouré de bar-
bares dont la plus grande partie n'a d'autre[s]
vêtemens qu'une chemise et un caleçon; l'abon-
dance même que l'on trouve dans les champs,
abondance si regrettée des Américains qui vien-
nent en Europe, abondance qui leur fait regar-

er notre richesse industrielle comme une mi-ère affreuse, paraît à l'Européen un luxe sau-age, puisqu'il est inutile aux besoins bornés es habitans, et qu'il ne peut pas flatter leur rgueil.

Les trois principales rues de Bogota sont aies, assez bien alignées, mais mal pavées. Les rottoirs y sont plus commodes que dans les au-res villes espagnoles, et l'on y marche à couvert e la pluie, parce que le toit des maisons les brite presque entièrement.

Un vice-roi disait qu'il y avait à Bogota qua-re agens de police pour tenir la ville propre, es gallinazos (*vultur aura*), la pluie, les ânes et es cochons; c'est à peu près de même aujourd'hui; ependant tous les samedis des Indiens vien-ient, avec des tombereaux à roues pleines traînés par des bœufs, enlever les immondices. Les ruis-eaux d'eau vive qui coulent dans les rues les nettoieraient plus efficacement, si à huit heures du soir la paresse des habitans ne les changeait en égoûts infects.

La nuit, des lanternes placées au coin de quelques rues éclairent faiblement, et une garde

veille à la sûreté des magasins, qu'en dépit d
sa vigilance, on a forcés quelquefois. Ainsi on
à craindre dans la ville des dangers auxque
on est exposé bien rarement à la campagne.

L'hydrophobie n'est pas rare parmi les chien
de la Cordillère. Les craintes que ce fléau in
spire obligent le gouvernement de payer, à d
verses époques de l'année, des Indiens pour tu
à coups de lance les chiens errans. Il est bie
étrange que ces animaux ne soient pas à l'ab
de l'hydrophobie dans les régions froides de
Andes situées entre les tropiques, puisqu'ils n'e
sont pas atteints dans les contrées chaudes pla
cées sous la même latitude.

Les places sont spacieuses, et toutes son
ornées de fontaines. Celle du palais est le lie
où le vendredi se tient le marché, dont le cou
d'œil n'est pas désagréable pour l'étranger
quoique aucun ordre ne soit maintenu parm
la foule immense qui accourt ce jour-là
Bogota.

Il règne dans ce marché une grande abon-
dance de viandes, de grains, de plantes pota-
gères et de fruits de toute espèce. Ceux de l'Eu-



Roullin del. P. Legrand Sc.

Md. de Volaille. Mendiant. Manœuvre.

ope et de l'Amérique s'y rencontrent. Là des aniers sont remplis de fraises; ici, d'ananas, 'avocats et de pêches ou de pommes; à côté e tas de choux, de carottes et de pommes-de-erre, on a des yucas et des bananes; et près es sacs de maïs, d'orge et de blé, des mon-eaux de cacao et des pains de sucre : d'un côté, on vend mille plantes vulnéraires, que les In-iens tirent des paramos, et plus loin on trouve ne marchande d'œillets, de roses et de jas-nins.

Une plaie affreuse afflige Bogota; le samedi, es pauvres s'y précipitent comme dans une lace prise d'assaut; ils assiégent toutes les por-es, et, pour que la pitié les ouvre, ils cherchent l'attendrir par la vue des infirmités les plus égoûtantes; des vieillards, conduits par des nfans, forment des groupes nombreux, qui oute la journée obstruent les rues et le seuil les maisons. On les trouve particulièrement lans celles des ministres. La vue de leurs haillons, es gémissemens qu'ils poussent en sollicitant a charité, sont d'utiles leçons qui ne paraissent pas offenser ceux qui les reçoivent, puisqu'ils

souffrent qu'on les leur répète tous les jours

Outre ces mendians, on rencontre de tous côtés des frères quêteurs courbés sous le poids de leurs besaces, et des hommes vêtus en noir et munis d'une sonnette qu'ils agitent, en criant en même temps : « Priez Dieu pour les trépassés. » Ce métier, connu jadis en Europe, procure quelques pièces de monnaie à celui qui l'exerce.

Il y a dans les environs de Bogota de fort jolies promenades entourées de saules et de rosiers, le long desquels grimpent des capucines; on les fréquente peu, on aime mieux se promener dans certaines rues où les trottoirs offrent une allée propre et commode, d'où l'on voit à son aise les cavaliers qui parcourent la ville au galop; la plupart sont chamarrés d'or et bigarrés d'uniformes militaires; les uns ont des plumets sur des chapeaux ronds, d'autres des chapeaux à trois cornes, et un plus grand nombre des shakos et des casquettes; plusieurs ne portent que la roune, ou pancho, espèce de blouse fort en usage dans l'Amérique espagnole. Quoiqu'en général ils se tiennent bien, l'allure de



Roullin del P. Legrand Sc

Prêtre. Riche Bourgeois. Genl. en chef de la République.

leurs chevaux, qui est celle de nos bidets normands, a si mauvaise grâce, que le cavalier perd une grande partie de ses avantages.

Les chevaux de laplaine de Bogota sont grands, forts, ardens, mais faciles à dompter; on ne les ferre jamais, ce qui ne les empêche pas de galoper dans les rochers, où ils bronchent rarement. Ils sont à tout crin; la selle espagnole, si utile dans les montagnes, a fait maintenir jusqu'à présent cet usage, que l'introduction de la selle anglaise, assez incommode dans un pays élevé, va faire disparaître.

Les habitans de Bogota aiment beaucoup la campagne; mais aucun d'eux n'y a bâti encore des retraites agréables. On ne connaît ni la pompe des parcs, ni l'agrément des jardins à l'anglaise, ni le luxe des parterres; nulle part d'espaliers, de charmilles, ni de berceaux. Les goûts des Colombiens sont simples; ils se bornent à posséder une métairie et de riches pâturages : aussi ne vont-ils visiter leurs propriétés que pour régler leurs comptes avec leurs fermiers; jamais on n'y passe une saison entière; on préfère à un séjour monotone dans une

ferme isolée quelques excursions dans les environs de la capitale, où l'on trouve plusieurs lieux agréables à visiter, particulièrement Tabio et Zuba, qui renferment des eaux thermales.

L'étranger, en arrivant à Bogota, est fort embarrassé pour se loger, s'il n'a pas de lettres de recommandation, quoiqu'à la rigueur on lui donne, comme dans les autres endroits, feu et lieu, *la posada*. La seule ressource que l'on ait et le meilleur parti à prendre est d'aller à une auberge publique, qu'on a ouverte dernièrement, et où, au prix d'une piastre par jour, on trouve à peu près ce dont on a besoin.

La vie n'est pas très-chère pour celui qui veut se contenter de la table de ses hôtes (1). Ordinairement elle se compose d'un morceau de bœuf bouilli, avec des pommes de terre, de la yuca, et des bananes; dans quelques maisons plus aisées on joint à ce plat des œufs frits, des lentilles, des pois ou des haricots cuits dans le saindoux, et flanqués, les jours de gala, d'un morceau de viande de porc. Le pain est assez bon, on en mange peu; en revanche on boit

(1) Voyez la note IV.

trois fois par jour du chocolat, que l'on accompagne de fromage et de confitures. La boisson la plus commune est l'eau, et parfois la chicha. Le vin est très-rare, et on le regarde comme aussi funeste que l'eau-de-vie. L'on a raison : ces deux liqueurs sont très-dangereuses à Bogota; on ne peut en user qu'avec une modération extrême. On fait plusieurs repas par jour. A sept heures du matin on mange de la viande et on boit du chocolat, à dix heures on mange de la soupe; on dîne à deux heures, on goûte avec du chocolat à cinq heures, et l'on soupe à dix heures. Les gobelets d'argent sont communs, tout le monde en a un. On ne connaît pas les serviettes; la nappe est de rigueur. Pour boire l'eau on se sert par préférence de pots de terre; ordinairement il n'y en a qu'un pour tous les convives. L'usage est de se laver les mains après le repas, de fumer, et de dormir. Cette coutume est tellement générale, qu'à trois heures le silence le plus profond règne dans toute la ville, de même que dans toutes celles qui sont habitées par des Espagnols.

Quelques personnes ont sans doute entière-

ment adopté les manières et les usages européens; ce n'a été néanmoins qu'après de fréquens voyages à la Jamaïque qu'elles ont renoncé à leurs habitudes; mais ce n'est pas chez les cosmopolites qu'il faut étudier les mœurs d'un pays.

Il n'y a pas à Bogota dix négocians qui possèdent 100,000 piastres; on n'y compte pas cinq personnes, vivant de leurs rentes, qui aient un capital beaucoup plus fort. Les fortunes les plus communes sont de 5 à 10,000 piastres. Comme presque tout le monde a une boutique, le petit négoce qu'on fait triple au moins les revenus.

Les boutiques, surtout celles des pharmaciens, sont resserrées, sales et sombres; le jour n'y pénètre que par la porte. Cependant ce sont les lieux de réunion les plus fréquentés par les oisifs. Assis sur son comptoir, fumant sans cesse, répondant laconiquement à ceux qui viennent acheter, le marchand colombien ressemble beaucoup à ceux de Smyrne ou d'Alep.

Les divertissemens sont les bals, les masca-

rades, les combats de coqs et de taureaux, quelquefois le spectacle, et le plus souvent les jeux de hasard; on y risque jusqu'à 10,000 piastres.

En 1823, la passion des habitans de Bogota pour le jeu fut sur le point de devenir un objet de spéculation pour un étranger qui voulut établir un tripot sur le même pied que ceux de Paris. Ses dispositions étaient faites, tout était prêt, il allait ouvrir sa maison à la cupidité des joueurs, lorsque le vice-président le menaça de le faire punir avec la dernière rigueur s'il ne sortait pas de la ville. Les mêmes menaces furent faites aux propriétaires du *trente et quarante* établi à Quito et à Carthagène; mais elles restèrent sans effet.

Les habitans de Bogota aiment à se réunir; la société n'offre pas encore chez eux l'agrément qu'on y trouve en Europe, parce que tout le monde fume beaucoup, et par conséquent cause peu. Dans quelque temps, cette manie ne subsistera plus. Déjà les femmes quittent insensiblement l'usage du tabac; c'est un sacrifice que les officiers anglais obtiennent d'elles;

en justifiant leur partialité pour les dames anglaises, par ces seuls mots : *Elles ne fument pas*.

La pompe qu'on déploie dans les processions, et la multitude des fêtes de l'Eglise, contribuent principalement au délassement du peuple.

La Fête-Dieu est celle que l'on célèbre avec le plus d'éclat à Bogota. La veille on l'annonce par des feux d'artifices. L'on construit quatre autels richement ornés à chaque coin de la grande place, où la procession doit passer, pendant que, par un singulier mélange du saint et du profane, on dispose de tous côtés des mâts de cocagne, des marionnettes, et une infinité de cages remplies d'animaux rares et curieux. Les réjouissances et les jeux cessent quand la cloche, signal de l'approche de la procession, se fait entendre. Tout le monde ôte son chapeau et s'agenouille dans les rues.

En tête de la procession, des hommes traînent des cabriolets; dans l'un est le roi David, la tête de Goliath à la main; dans l'autre Esther; dans un troisième (1), Mardochée. Joseph paraît

(1) On n'en compte pas davantage dans la ville, encore

ensuite sur un cheval richement caparaçonné, un nombre infini de gardes le suivent; ceux-ci n'ont que des chevaux de carton entre les jambes. Tous ces personnages sont les enfans des plus nobles familles de la ville. On brigue fort l'honneur d'obtenir un rôle dans cette auguste cérémonie, et ceux qui ont le bonheur de faire désigner leurs enfans pour y représenter, ne négligent aucune espèce de dépenses, rivalisent de luxe, emploient les perles, les diamans, les émeraudes, les rubis, et ne savent qu'imaginer pour rendre le costume des acteurs plus éclatant.

Le clergé s'avance lentement au milieu de la foule de fidèles qui remplissent la place. Les plus jolies filles de la ville marchent entre deux rangs de prêtres; les unes portent l'arche, les autres les pains de proposition; celles-ci, l'encens; celles-là, des corbeilles de fleurs : ensuite viennent de jeunes Indiens qui, au son d'une flûte et d'un tambour, exécutent des danses fort bizarres. Le cortége est fermé par un détache-

sont-ils de peu d'usage, parce que les rues sont en général mal pavées. D'ailleurs les frais de transport d'une voiture de Honda à Bogota sont énormes.

ment de troupes portant les armes et le drapeau renversés.

Cette fête est certainement la plus belle qu'on puisse voir en Amérique; les fêtes de Noël dans les pays chauds n'en approchent même pas. Elles offrent pourtant plus de charme et de plaisir; car, dans les rues et dans les maisons, elles sont une occasion de bals et de mascarades, que la fraîcheur des nuits rend fort agréables.

A Bogota les mœurs sont plus relâchées que dans les autres villes; il en est de même de toutes les capitales; les crimes y sont rares, l'ivresse n'y engendre pas d'excès, et pourtant le nombre des boutiques où l'on vend l'eau-de-vie et le chicha (bière indienne) est très-considérable; une feuille de chou en est l'enseigne, et on en voit partout.

Les habitans de Bogota sont doux, honnêtes, gais : leur gaîté n'est jamais vive ni pétulante. Il est peu de femmes qui ne soient jolies, et bien moins encore qui ne soient bien faites; leur costume singulier n'a de modèle nulle part.

Ici, comme dans le reste de la république, les deux classes de la société, les riches et les

pauvres, n'ont d'autre marque de distinction que la chaussure. Toutes les filles du peuple vont nu-pieds; chez la plupart c'est un moyen de plaire que plus d'une signora leur envie.

Ces mêmes femmes, grâces à leurs charmes, au caprice des hommes, ou à celui de la fortune, se trouvent quelquefois en état de passer tout-à-coup dans la classe des personnes qui sont chaussées; mais, par un bizarre préjugé, par une pudeur inexplicable, ce changement n'est jamais subit. On y prépare d'abord l'opinion par un costume étrange, taillé absolument sur le modèle et avec les étoffes des habits des religieuses; on appelle *béates* celles qui le revêtent. La coquetterie, le luxe s'emparent aussi de ce vêtement : un motif saint sert alors de prétexte; on veut obtenir, dit-on, la guérison d'un mari, d'un parent ou d'une mère; précieux privilége attaché à une coupe de robe qui sanctifie celle qui la porte, qui impose silence à l'opinion jalouse lorsqu'une jolie femme s'élève, et qui procure la santé sans autre changement dans les habitudes et la manière de vivre que l'obligation de ne choisir pour ses robes

que la couleur blanche ou marron, et de donne
à ses vêtemens une forme non moins étrang
que celle des habits dont on se couvre tous le
jours.

Le goût éclairé que quelques hommes mon-
trent pour les sciences et les lettres, a engag
le gouvernement à fonder une bibliothèque, qu
peut renfermer 6000 volumes, un jardin bota-
nique et un observatoire. Ces deux derniers éta-
blissemens sont absolument abandonnés : il y a
trois imprimeries, rarement occupées, car elles
n'ont à imprimer que deux gazettes par se-
maine, et quelques mémoires d'avocats.

On trouve très-peu de nègres dans la capi-
tale; on ne se sert que de métis indiens pour
domestiques; les mulâtres sont moins rares; les
dames blanches sont sans préjugé pour leur
couleur, et ne les voient pas, assure-t-on, avec
indifférence.

Un étranger a beaucoup de peine à être servi
convenablement par ses domestiques, surtout
en voyage; car, difficilement compris par les
gens de la campagne, ses valets deviennent ses
interprètes, et par la familiarité avec laquelle les

hôtes les traitent, ses égaux, parce que ceux-ci mangent ordinairement avec eux.

Il n'est pas aisé de dire quelle est l'opinion politique des habitans de Bogota : ainsi que tous les hommes qui vivent dans les capitales, ils sont frondeurs, parce qu'ils voient de trop près le jeu du gouvernement ; mais ils sont moins pour lui des ennemis dangereux que des spectateurs indifférens à sa chute ou à sa durée. Pourvu qu'ils ne paient pas de contributions, et qu'ils censurent, ils se croient libres. Après avoir donné l'impulsion révolutionnaire, cette capitale dorénavant la recevra des provinces, et tout ennemi qui sera maître de la plaine entrera dans Bogota.

On a parlé de fonder à Cucuta la capitale de la république : ce projet est injuste et mal conçu ; on n'obtiendra par là qu'une ville solitaire comme Washington ; la vie et le mouvement resteront à Bogota. On immortalisera le nom de Bolivar, l'on n'aura jamais une belle ville, on ne les improvise pas plus que les empires. Ces idées gigantesques, bonnes dans les discours apologétiques, n'ont réussi qu'une seule

fois, et dans une monarchie absolue, en Russie; encore la position y prêtait-elle, car, pour Constantinople, depuis long-temps Rome n'était plus dans Rome, elle se trouvait partout où campaient ses légions.

Bogota est donc jusqu'à présent le siége du gouvernement, l'on y peut mieux qu'ailleurs connaître les revenus et les ressources de la république : on va les détailler.

CHAPITRE XII.

Finances. — Eau-de-vie. — Postes. — Papier timbré. — Alcavala. — Contributions directes. — Guerre. — Armée. — Places fortes. — Marine. — Relations étrangères.

La fortune des particuliers, base de celle du gouvernement, monte : 1° à huit millions de piastres, que donnent annuellement les produits du sol; on ne comprend dans ces produits que les grains, les légumes, et les fruits; 2° à huit millions de denrées exportées, comme tabac, cacao, indigo, etc., etc., etc.; 3° à deux millions de métaux, donnés aux étrangers en paiement de marchandises.

Le total de ces sommes, étant de 18,000,000 de piastres, donne, en supposant ce calcul exact, et la population forte de deux millions sept cent mille âmes, une somme de 33 fr. 33 c., par individu, sur laquelle le gouvernement pré-

lève 9 à 10 francs; le reste sert à l'habillement et à la nourriture (1).

L'état d'esclavage d'une grande partie du peuple explique comment des hommes peuvent exister avec un si modique revenu; d'un autre côté, leur excessive sobriété, la simplicité de leurs vêtemens, la vie solitaire qu'ils mènent, l'abondance de leurs champs, et le bienfait du climat, qui leur permet de recueillir sans peine tous les fruits de la terre, sont des moyens d'économie qui les empêchent de sentir leur misère.

En détaillant les branches du revenu public, on en connaîtra la situation, qui n'est pas brillante.

Le code des douanes (2) qui, simplifié, semble devoir être religieusement observé, est foulé aux pieds par tous les citoyens. La contrebande se fait avec une effronterie extrême; si elle est moins active dans l'intérieur, en revanche, dans les ports, sûre de l'impunité, elle en est venue au point de n'avoir plus besoin de

(1) *Voy.* Les notes V et VI.

(2) Memoria del senor Castillo, ministro de hacienda.

mystère. C'est pourquoi les droits de douane qui, établis sous le gouvernement espagnol à dix-huit pour cent sur l'importation, et à douze pour cent sur l'exportation, rendaient environ huit cent mille piastres par an à la Guayra et à Carthagène, n'y produisent plus que les six huitièmes de cette somme, soit par le défaut de commerce, soit par l'infidélité des employés.

Les tabacs donnent tout au plus un résultat suffisant pour l'entretien de l'administration : il y a quelque temps le gouvernement fut obligé de faire vendre celui qui se trouvait dans l'entrepôt de Tunja, parce qu'il devenait inutile et pouvait se gâter en restant trop long-temps dans les magasins ; l'activité de la contrebande ayant empêché d'en avoir le débit.

Le droit sur les eaux-de-vie, jadis objet de monopole, et dont la fabrication a été déclarée libre, n'a pas produit au gouvernement les avantages qu'il en attendait; il a déterminé parmi les habitans une passion funeste pour les liqueurs fortes, par la plus grande facilité qu'il a donnée de la satisfaire.

Le ministre des finances a cru trouver la cause de la modicité du produit de cette branche des contributions, dans l'introduction des eaux-de-vie étrangères, et en a demandé la prohibition, que le congrès décrétera sans doute. La fraude seule a nui au revenu des licences; chacun jouit du bénéfice de la loi, en fabriquant une quantité moindre que celle qu'elle désigne. La surveillance peut si difficilement s'étendre dans les bois et les montagnes, que tout le monde distille de l'eau-de-vie, et que peu de personnes paient les droits.

Le revenu des postes suffit à l'entretien de l'administration; le commerce étant peu considérable, la correspondance est peu active. Le service des postes établi par les Espagnols, depuis l'extrémité de la Californie jusqu'à Buénos-Ayres, se fait exactement dans la Colombia. Chaque semaine, il part un courrier pour l'une des trois grandes divisions de la république [1].

L'impôt du papier timbré n'a pas été le moins

(1) *Voy.* la note VII.

productif, à cause de l'obligation prescrite de s'en servir pour les pétitions. Les réclamations étant nombreuses et la fraude impossible, le gouvernement a tiré des sommes assez considérables de cette branche d'impôts.

L'alcavala, réduit à deux et demi pour cent sur les marchandises étrangères, donne peu de chose à cause de la corruption. La loi sur la contribution directe, étant mal comprise et n'étant pas précédée ni accompagnée d'un cens et d'une description exacte des biens, n'a reçu aucune exécution ; on a fini par la suspendre.

L'exactitude de ces renseignemens tirés des discours prononcés par les ministres à l'ouverture du congrès de 1823, est aisée à vérifier au moyen de l'état des recettes et des dépenses du trésor public pendant l'année 1822. En publiant ce document précieux, on regrette qu'il n'offre la situation que d'une partie seulement des finances de la république, lacune au reste impossible à remplir, parce que la plupart des provinces s'imposent extraordinairement pour payer leurs dépenses locales, et ne font imprimer aucun budget.

RECETTE.

	Piastres	Réaux
Alcabala	56,440	1/2
Tributs (arriéré)	7,369	3/4
Neuvièmes des dîmes	23,889	7
Invalides	123	4 1/2
Quints	578	5 1/4
Demi-annates séculières (Droits que paient les employés en recevant leurs brevets.)	19	2 1/4
Fonte de l'or	272	1 1/4
Terres	1,303	4 1/2
Salines	106,607	
Papier timbré	16,779	1 1/2
Eau-de-vie	749	7 3/4
Poudre	156	2
Confiseation	506	4
Reliquats de comptes	84	1
Amendes	100	
Arènes de combats de coqs	528	3
Excédans de la monnaie	125,000	
Améliorations	205	5 3/4
Vente de mercure (140nc.)	24	3/4
Dépôts et consignations	134,500	
Versemens de la caisse de Honda	424	3 3/4
— d'Antioquia	2 6,288	6
— de Carthagène	1,994	1/4
— de Rio-Hacha	15	2
— de Sainte-Marthe	1,692	4
— de Caracas	300	
Emplois	53	
Excédant des recettes	4,804	
Temporel	10,850	2 1/2
Grandes vacances	42,830	2
Petites vacances	22,113	4 1/2
Demi-annates ecclésiastiques	859	4 3/4
La cruzada	1,481	1 1/4
A reporter	588,944	4 1/2

DÉPENSE (1).

	Piastres	Réaux
Appointemens du président	5,873	3/
— du vice-président	16,500	
— des ministres et de leurs employés	31,066	6 1/
— de la haute-cour de justice	6,603	5
— des finances	9,243	7 1/
— du trésor public	6,008	4 1/
— de l'intendance du départ. de Condinamarca	4,530	5 1/
— de la cour suprême	17,327	2 1/
— des curés (Autrefois la couronne d'Espagne donnait aux curés des gratifications sur le produit des dîmes.)	489	4 1/
— des sacristains	162	1/
— des curés des Indiens	1,235	4
Dépenses générales	993	3 1/
Emprunts	1,069	7 3/
Remises du trésor	923	7 1/
Appointemens	1,123	3 3/
Réjouissances publiques	47	
Papier timbré	261	6 1/
Achat de papier blanc	3,291	
Payé à la caisse de Honda	423	7
— de Carthagène	1,282	2
— de Sainte-Marthe	1,044	6 3/4
Appointemens des gouverneurs et des juges politiques du départ.	385	4 3/4
Solde des troupes	16,395	5 1/4
Invalides	278	3
Pour la guerre	166,500	
Ouvriers et ateliers	41,300	
Achat de fer	2,981	1 3/4
— de nitre	5,837	
A reporter	343,380	7 1/4

(1) L'obscurité qui règne dans l'énoncé des motifs de la recette et de la dépense n'a pas permis toujours de les traduire dans des termes nalogues à ceux dont on se sert dans notre comptabilité.

RECETTE.

	Piastres.	Réaux
Report	538,944	4 1/2
lult	151	6
bac	5,093	7 1/4
n gratuit	4,083	5 1/2
nprunt	159,095	5
pointemens du clergé	3,505	1 1/4
questre	12,122	7 3/4
uvième de consolidation	26,876	1
néfices	10,866	1/4
uvième et demi des fabriques des églises.	6,017	3
pôts	2,790	3 1/4
. . . .	4,297	7
ninaire	143	1 1/4
nt-de-piété militaire	72	4 1/4
civil	140	
pitaux sans destination	1,742	3 3/4
urriers	672	5
usse monnaie	831	6 1/2
s obligés	89	5
uvens supprimés	122	1 1/2
ntribution directe	24,666	6 3/4
ne de Baja	221	3/4
Total	852,547	6 3/4
Ou environ	4,262,739 fr.	

DÉPENSE.

	Piastres.	Réaux
Report	343,380	7 1/4
Achat de vivres p. l'armée	9,239	6
— de fusils	1,170	
Frais de transport	2,000	
Rations et bagages	2,290	1 1/4
Habillement des troupes	30,051	3/4
Médicam. pour les troupes	1,628	1/2
Envoyé à l'armée du sud (Bolivar.)	53,065	
— à l'armée du nord	33,743	4
— à l'armée d'Ocana	2,100	
Frais d'impression	4,555	3
Aux factoreries de tabac	19,385	4 1/2
Dépense pour les envoyés	13,443	6 1/2
Dette étrangère	15,177	6 1/2
Commission de révision de la dette nationale	725	1 1/2
Enseignement mutuel	1,359	6
Bourses	504	
Retraites	345	6 1/4
Envoyé à l'intendance de Zulia	69,725	6 3/4
— de la Magdaléna	67,134	1
— de Boyaca	6,000	
— de Mariquita	1,000	
Dépenses du palais	799	7 3/4
Pour réparations	1,000	
Pour arrangement des chambres	1,000	
Dépôts	84,000	
Terres	128	4
Fausse monnaie	794	2
La Cruzada	150	
Payé sur les revenus du tabac	3,303	7 3/4
Séminaires	40	
Fabrique des églises	113	2 1/2
Bibliothèque	334	5 1/4
Temporel	1,613	4 3/4
Emprunts	51,023	
Revenus consolidés	4,101	6 3/4
Sequestre	1,172	6
Total	827,501	2 3/4
Ou environ	4,137,506 fr.	

en comptant la piastre à 5 fr.

D'après ce résultat, la balance serait en faveur des recettes de 125,233 francs, mais le ministre colombien a oublié dans le compte général de débiter le trésor de plusieurs millions provenant, d'une part, de la retenue du tiers opéré tous les ans sur les appointemens, de l'autre, des fournitures de tous genres obtenues par voie de réquisition. Ces objets réunis forment un arriéré fort considérable, que les emprunts contractés avec les Anglais sont destinés à liquider; car les recouvremens que le gouvernement pourrait avoir à faire, et dont la valeur s'élève à 654,294 fr., seraient insuffisans pour faire face à cette liquidation; d'ailleurs ils se composent en grande partie des anciennes créances du gouvernement espagnol, et les patriotes peu éclairés les regardant comme acquittés par le seul fait de la révolution, ne veulent pas payer une dette monarchique au gouvernement républicain.

Les autres ressources du gouvernement sont encore moins importantes : en effet, au commencement de 1823, il n'y avait à la monnaie de Bogota que 7,022 castillans six tomines de

platine, et 2,276 castillans d'or, qui, à 12 fr. chaque représentent 27,312 fr.

Aussi avant que les Anglais lui eussent avancé près de quarante millions de piastres, le nouveau gouvernement, privé de la plupart de ses revenus, en était réduit, pour remplir le trésor, aux emprunts forcés, aux dons patriotiques, et à toutes ces mesures révolutionnaires qui pallient le mal sans le guérir, et qui, d'un autre côté, l'empirent par l'arriéré.

Cependant, avec l'argent qu'il avait obtenu des plus riches citoyens, les objets en nature qu'il avait fait fournir par les particuliers moins aisés, il se vit en état de terminer une guerre assez dangereuse que lui faisait Morales, et de donner à l'armée du Sud des secours pécuniaires, suffisamment pour entrer au Pérou, où elle a trouvé *une solde, des habits et des vivres*, qui, sur le point de lui manquer sur le territoire de la patrie, pouvaient occasioner un soulèvement.

Ces miracles montrent que les membres du gouvernement ne manquent pas de talent et

d'audace. Le ministre de la guerre, surtout, n'est pas le moins occupé et le moins embarrassé; il est vrai qu'il a parfois surmonté les obstacles, en permettant aux soldats de se fournir de ce qui leur manque chez ceux qu'ils sont chargés de défendre; d'ailleurs, une armée qui n'a rien de l'organisation des nôtres, dépense beaucoup moins que celles de l'Europe.

Les soldats qu'on appelle grenadiers, dragons, hussards, n'ont rien de l'uniforme des nôtres; rarement ils possèdent plus d'un habit, d'une chemise et d'un pantalon de toile bleue; ils ne portent ni bottes, ni souliers; coutume qui a l'avantage d'habituer les soldats à marcher dans les lieux les plus difficiles sans se blesser, et qui leur donne une supériorité terrible sur les Européens, dont les pieds, facilement écorchés lorsque leurs chaussures se déchirent, les empêchent de suivre l'armée.

Les fantassins sont armés de fusils, les cavaliers de lances; un petit nombre, de fusils et de sabres.

La république possède cinquante mille fusils, qui sont dans le plus triste état, tous de fabrique anglaise et de la plus mauvaise qualité.

La ration est fixée par la loi à une livre de viande, une livre de pain, et à quatre onces de riz par homme; cependant elle se compose rarement d'autre chose que de bananes.

La solde des troupes, dont le gouvernement retient un tiers, a été fixée par mois ainsi qu'il suit :

Général en chef,	500 piastres.
Général de division,	400
Général de brigade,	300
Colonel,	200
Lieutenant-colonel,	150
Chef de bataillon,	100
Capitaine,	60
Lieutenant,	40
Sous-lieutenant,	30
Chirurgien,	50
Chapelain,	40
Sergent 1er,	18
Sergent 2e,	15
Caporal 1er,	12
Caporal 2e,	11
Tambour,	11
Soldat,	10

On comptait, en 1821, 22,975 hommes sous les drapeaux. Ce nombre, dans ces derniers temps, s'est élevé jusqu'à 32,466 hommes : 25,750 d'infanterie, 4,296 de cavalerie, et 2,520 d'artillerie; on comprend dans ceux-ci 400 ouvriers [1].

Chaque département a un commandant général, dont l'état-major se compose d'un chef, de deux adjudans et de deux secrétaires; les commandans des provinces et des places qui se trouvent dans les départemens en font partie.

L'infanterie est divisée en bataillons; il y en a vingt-cinq de ligne, et cinq de troupes légères. Tous sont composés de huit compagnies. Dans chaque bataillon de la ligne, on compte une compagnie de chasseurs, une autre de grenadiers, et six de fusiliers. Chaque compagnie est de cent soldats et quatre officiers.

La cavalerie renferme vingt-quatre escadrons. Les six escadrons qui forment la garde du président composent une brigade.

[1] Memoria del ministro de la guerra.

Chaque escadron a trois compagnies pour la tactique ancienne et deux pour la moderne. Les premières ont cinquante soldats et trois officiers; les secondes, quatre-vingts soldats et quatre officiers.

Des quatre escadrons, il y en a dix huit de ligne, sous la dénomination de dragons, de lanciers; et six de hussards légers.

L'artillerie, quoique plus régulièrement tenue que les autres armes, est dans un état voisin de la désorganisation; cependant elle est vêtue en drap, et son uniforme est européen. Elle est en garnison dans les places maritimes.

Pour l'artillerie légère, on n'en a pas encore établi. Deux ou trois officiers représentent ce qu'on nomme le corps du génie.

La garde du président est de deux bataillons d'infanterie et de six escadrons de cavalerie

C'est un corps dans lequel on incorpore les soldats qui se sont le plus distingués à l'armée. Pendant la dernière guerre, on y a fait entrer deux bataillons et un escadron.

L'armée est entièrement dévouée au gouvernement actuel, moins peut-être par amour

des institutions sur lesquelles il est fondé, que par attachement pour les hommes qui l'ont établi ; car, si Bolivar demandait la couronne à ses soldats, tous l'élèveraient sur le pavois.

Les soldats de la Colombia, assez disposés à enfreindre les lois sévères de la discipline, en revanche sont peu difficiles pour la solde. Rarement elle est une cause d'émeute parmi eux. Aujourd'hui même, ils se contentent d'en toucher les deux tiers.

Les soldats des Andes n'ont pas autant de vices que ceux des plaines. Moins portés qu'eux à la cruauté et au pillage, ils sont plus sujets à s'enivrer. Tous néanmoins ignorant les devoirs imposés ailleurs aux militaires, vivent parfois dans leur pays comme s'ils l'avaient conquis. On remarque qu'ils commettent surtout des désordres lorsqu'ils ont à leur tête des officiers étrangers, parce que ceux-ci, pour faire oublier leur origine, n'ont que trop souvent recours à une indulgence coupable; moyen sûr de se faire adorer du soldat : en effet, guidé par eux, il se bat avec une aveugle confiance.

Les Colombiens apprennent avec beaucoup

de facilité les manœuvres et les évolutions; la plupart des officiers instructeurs sont allemands; les conscrits les aiment mieux et les écoutent plus volontiers que les officiers du pays, qui emploient trop fréquemment les châtimens corporels.

Fort récalcitrans lorsqu'on les envoie à l'armée, les Colombiens prennent bientôt l'esprit militaire et de l'attachement pour une profession qui donne beaucoup de priviléges et une considération si grande, qu'avec le moindre grade on peut faire trembler un village entier.

Les habitans des plaines sont très-bons pour la cavalerie; le choc de leurs escadrons est terrible; mais, éprouvent-ils quelque résistance, comme les Arabes ils se dispersent sur-le-champ, et ne se rallient pas aisément. Les hommes de la Cordillère soutiennent le feu avec sang-froid; mais on les estime peu dans les guerres de siége. On préfère y employer les nègres des plaines.

En résultat, les soldats colombiens sont patiens, sobres et robustes. Les fatigues, les pri-

vations, le bivouac, rien ne les incommode pourvu qu'on ne les fasse point passer brus quement du climat glacé des montagnes dan les plaines brûlantes ou dans les villes de la côte car un changement subit de température leu est aussi funeste qu'aux Européens.

Ce qu'on appelle milice n'est que la réunion mensuelle de quelques malheureux Indiens qu'on arrête le dimanche au sortir de la mess pour les exercer à un art qui leur répugne. Les milices des villes sont plus régulièrement exercées, et elles peuvent être considérées sur le même pied que l'armée de ligne, avec cette différence que, composées de bourgeois la plupart mécontens, elles sont beaucoup moins redoutables.

Les Espagnols tenaient les places fortes dans un si bon ordre, que si elles étaient mieux défendues, leurs remparts, en bon état, les rendraient encore imprenables; mais, projectiles, hommes, connaissance de la défense des places, tout manque; et c'est à les attaquer et à les prendre que les Espagnols réussissent toujours. C'est dans ces places seulement qu'on trouve

un parc d'artillerie, des magasins assez bien garnis, et des casernes; partout ailleurs, le soldat se loge comme il peut.

Près de Bogota et de Quito, le gouvernement a deux fabriques de poudre, insuffisantes pour ses besoins; les Anglais y suppléent.

La marine de la Colombia est composée de dix-neuf bâtimens de guerre (1), savoir : six corvettes, sept bricks et six goëlettes. On sent qu'elle ne peut pas être d'une grande utilité pour défendre mille lieues de côtes : cependant elle a rendu d'importans services dans la guerre de Morales, en bloquant Maracaïbo. Le gouvernement n'a pas méconnu le besoin qu'il avait d'une force maritime, et il a demandé pour la rendre respectable, 4,770,845 piastres, 2 réaux; mais où trouver cette somme?

Si un grand nombre d'Anglais ont pris du service dans l'armée de terre, beaucoup de Français se sont engagés dans la marine colombienne; ils en ont même établi tous les succès, habilement secondés par le mulâtre Padilla, qui en est le commandant en chef.

(1) Memoria del senor Castillo.

C'est en faveur de tous ces étrangers que l'on a rendu une loi qui leur accorde, au bout de deux ans de séjour dans le pays, les droits de citoyen ; et, au bout de six mois seulement, les mêmes priviléges à ceux qui s'y marient, ou y achètent une terre de la valeur de six mille piastres.

Lorsqu'un peuple nouveau entre dans la grande société du monde civilisé, on est naturellement curieux d'apprendre ses dispositions pour les nations avec lesquelles il va établir des rapports d'alliance et d'amitié. En conséquence, je vais faire connaître celles des Colombiens.

Leurs affections sont de deux sortes comme ailleurs; les unes appartiennent au gouvernement, les autres au peuple.

Mille habitudes lient les Colombiens avec l'Espagne, et leur font désirer ardemment qu'elle reconnaisse leur indépendance, d'autant plus qu'ils redoutent beaucoup le caractère inflexible de ses habitans.

Le peuple prononce aussi avec respect le nom de Rome; cette ville est toujours pour lui la cité sainte.

Les Etats-Unis avaient cru, par la proximité de la république, tenir le premier rang parmi les puissances amies du nouvel Etat; ils se sont étrangement trompés; les Anglais les ont fait ranger à la suite des nouveaux gouvernemens indépendans, de manière qu'ils se trouvent à peu près sur la même ligne de considération que le Pérou, le Chili, et Buénos-Ayres.

Les empires du Mexique et du Brésil ont donné quelque temps de la jalousie et des craintes, mais la chute du premier et l'éloignement du second les ont dissipées.

Le Pérou, par sa proximité, a fixé plus particulièrement l'attention de Bolivar. Dans une entrevue qu'il eut, en 1822, avec S. Martin, au sujet de l'occupation de Guayaquil, le général chilien lui proposa de consentir à l'élection du prince de Saxe-Cobourg pour roi du Pérou; Bolivar parut favorable à ce projet; mais S. Martin ayant perdu le protectorat, Bolivar regarda ses engagemens comme rompus, et jugeant qu'il était temps de donner aux affaires d'un pays limitrophe de la république qu'il fondait une direction moins favorable aux

vues des étrangers, il y entra avec son armée.

La puissance de l'Angleterre est sans rivale dans la Colombia; on n'y connaît que ses flottes; ses marchandises sont achetées presque exclusivement; ses facteurs, ses commis se rencontrent partout, et ses soldats ont contribué dans cette république, au succès de la cause des indépendans.

Ces liaisons avec l'Angleterre n'ont pas commencé seulement depuis quelques années, elles datent presque du temps de la fondation des colonies espagnoles; car, à mesure que la métropole augmentait les lois prohibitives, l'audace des contrebandiers anglais croissait (1). Les Américains avaient donc sans cesse des relations avec eux; l'Espagne les avait rendues plus actives à différentes époques, et surtout en 1796, par des lois qui les autorisaient ouvertement. L'année suivante elles eurent un caractère d'intimité plus grand encore (2). Des mécontens des colonies espagnoles, prenant la qualité de

(1) *Voyez* Ulloa.

(2) Journal af a résidence and Travels in Colombia during the years 1823 and 1824, by capt. ch. Stuart Cochrane, p. 280, t. 1.

léputés de l'Amérique, chargèrent Miranda, le 22 décembre 1797, de demander au cabinet anglais de protéger leur indépendance, avec pronesse de leur part de lui donner une somme le 750,000,000 francs, l'isthme de Panama et es Florides. Cette dernière cession de territoire était destinée aux Américains du nord en paiement d'un corps de troupes qu'ils devaient fournir. Le général Miranda était désigné pour commander l'expédition.

Ce choix et ces conditions ayant convenu à M. Pitt, ce ministre eut avec Miranda une conférence en janvier 1798 : un plan fut arrêté entre eux ; l'exécution devait en être prompte, car, lans une lettre écrite le 6 avril 1798 à M. Hamilton, des États-Unis, Miranda se félicitait du prochain affranchissement de son pays; et dans une autre lettre du 19 octobre, il en parlait avec les espérances encore plus vives, et annonçait même qu'on n'attendait plus que la décision du président. Cette correspondance nous apprend que le gouvernement anglais s'était engagé à fournir l'argent et les vaisseaux, et qu'on espérait que les États-Unis donneraient dix mille

hommes de troupes. M. Adams, alors préside des États-Unis, n'envoya aucun secours, et l'e pédition n'eut pas lieu.

On ne s'en occupa plus jusqu'en 1801, époqu où M. Addington, aujourd'hui vicomte Si mouth, devint premier ministre. Sous son ac ministration on reprit les anciens projets su l'Amérique espagnole; on rédigea les plans c campagne; on fit même des préparatifs, que traité d'Amiens vint interrompre.

En 1803, la guerre fut déclarée. M. Pitt, r placé à la tête du ministère anglais, donna d nouveau suite à ses projets sur l'Amérique d sud. Lord Melville et sir Home Popham furen chargés de se concerter avec Miranda pour l plan d'exécution.

Les affaires du continent et une expéditio fort considérable dirigée à la même époqu contre Buénos-Ayres (1), à l'insu de Miranda, sus pendirent la mission qu'on voulait confier à c général. Les mécontens de Vénézuéla et de l

(1) En 1806, le général Beresfort et sir Home Popham s'en parèrent de cette ville par surprise; mais un an après, les Angla battus sous Witlock, furent obligés d'abandonner leurs conquête

Nouvelle-Grenade, réfugiés aux États-Unis et à l'île de la Trinité, n'attendant plus de secours de l'Europe ni même de l'Amérique du nord, à cause des arrangemens qui avaient eu lieu au sujet de la Louisiane, voulurent affranchir par eux-mêmes leur patrie. En 1806, Miranda partit pour Caracas avec quelques faibles secours : j'ai raconté précédemment l'issue de cette expédition.

Lorsque la révolution éclata en 1810, on se rappela donc moins les ravages des amiraux et des flibustiers anglais, et l'attaque sur Carthagène, par Vernon, en 1740, que les secours qu'on pouvait attendre de leur pays.

Il en fournit de tous les genres et à crédit : armes, soldats, bâtimens, tout arriva en Amérique. Dons chers et onéreux ! l'opportunité les faisait trouver précieux ; on oubliait que Buénos-Ayres avait vu le pavillon britannique flotter sur ses murailles.

La conduite des Anglais servit merveilleusement les vues de leur gouvernement. Partout frondeurs impitoyables pour les cérémonies du culte catholique, ils y assistèrent dans

la Colombia avec une exactitude et une dévotion égales à celle des plus zélés Catholiques.

D'un autre côté, instruits de la misère qui couvrait les provinces de l'Amérique méridionale, les négocians de la Grande-Bretagne ne se ruinèrent pas en apportant des étoffes très-belles, de riches dessins, des bronzes magnifiques ; ils commencèrent par populariser leurs marchandises, en en fabriquant de très-communes, sans être pourtant de mauvaise qualité, et fines en apparence, à cause du lustre qu'ils savaient y donner ; ce furent les seules qu'ils apportèrent, pour que l'habitude liât les nations par l'appât *du bon marché*, un des plus puissans moyens de monopole. C'est ainsi qu'ils établirent une admirable progression, dont le point de départ fut un réal, en attendant que le préjugé et l'orgueil le fissent monter à des onces d'or ; certains que le commerce ne tomberait jamais au-dessous du premier point d'où il était parti, si les fortunes, au lieu d'augmenter, diminuaient. Ce calcul était juste. Les colonies quittèrent peu à peu leurs goûts espagnols pour prendre ceux des Anglais, et la

Grande-Bretagne se mit en position d'accaparer par son industrie seule les dépouilles de l'Amérique, sur le point d'être enlevées par la concurrence des nations.

La prévoyance alla plus loin : on devina l'avantage que les Américains du nord pouvaient retirer du fret de leurs bâtimens avec des nations qui n'avaient point de marine; on effraya les Américains espagnols par la crainte des pirates. Les Anglais leur persuadèrent aisément que leurs navires étaient les meilleurs; ils poussèrent les attentions jusqu'à les leur envoyer pour recevoir leur argent au modique prix de un et demi pour cent, et porter leur personne gratuitement à la Jamaïque. On ne se borna même pas à de si tendres soins, on les fit convoyer; de sorte que l'habitant de la Colombia fut enchanté de trouver chez la même nation et à sa porte, ses marchandises, des bâtimens pour les transporter, et des frégates pour les défendre.

L'antipathie religieuse et nationale fut donc surmontée. La reconnaissance lia les peuples, et l'on reçut les hérétiques comme des frères. Dès qu'ils furent dans le pays, ils disposèrent

habilement leurs comptoirs, ils en placèrent partout, ils répandirent partout leurs marchandises, leurs modes, leurs vêtemens, pour s'introduire dans le pays sans être remarqués. On adopta dans l'armée leur uniforme, à l'exception de la couleur sanglante de leur habit de guerre, à laquelle on préféra celle de l'uniforme français. La Colombia eut des journaux anglais pour diriger l'opinion politique, comme elle avait des vaisseaux anglais pour protéger son commerce.

Les Colombiens avaient été reçus avec générosité à la Jamaïque; ils y prirent quelques habitudes anglaises, et en voyant cette île opulente, ils s'imaginèrent facilement ce que devait être le colosse de l'Angleterre.

Le premier sentiment des patriotes voyageurs fut l'admiration; le second, la crainte.

Les Anglais le pénétrèrent; ils promirent aux Colombiens effrayés de la dernière révolution d'Espagne, de les protéger et de leur prêter leur appui. Pour en obtenir la garantie, on se trouva trop heureux de leur abandonner tous les revenus de l'Etat; les salines, les émeraudes, la

pêche des perles, les terres des Missions, les bateaux à vapeur, les emprunts, tout fut livré ou demandé aux Anglais.

Des avantages aussi précieux devaient les lier irrévocablement à la cause de l'indépendance. Le gouvernement colombien en eut bientôt la preuve.

(1) Au commencement de la révolution américaine, les commandans en chef des forces navales anglaises en station au Callao et à la Jamaïque, étaient les seuls agens chargés de faire respecter les sujets de la Grande-Bretagne auprès des gouvernemens qui se succédaient. Ces commandans donnaient aux capitaines de bâtimens de guerre placés sous leurs ordres, un pouvoir discrétionnaire, en les autorisant à capturer, suivant l'urgence des circonstances, les navires des patriotes et des royalistes. L'Amérique espagnole ressortissait, sans le savoir, au conseil de l'amirauté anglaise.

En 1823, le gouvernement britannique, mu

(1) *Voyage au Chili et au Pérou*, par le capitaine B. Hall, 1825, trad. t. I, p. 34-35.

par un sentiment de bienveillance pour les nouveaux Etats, restreignit l'immense juridiction attribué à ce tribunal maritime, en envoyant des consuls pour protéger plus légalement le commerce anglais dans les contrées dont il se proposait de reconnaître plus tard l'indépendance. Chose étrange! malgré ces marques mutuelles d'égard et d'amitié échangées entre les Anglais et les Colombiens, ceux-ci ne forment des vœux que pour la France; d'abord parce qu'ils y voient de nombreux consommateurs, ensuite parce que langue, littérature, mœurs, habitudes, religion principalement, tout les lie bien davantage avec les Français.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 84, lig. 7, au-dessus, *lisez :* au-dessous.
Page 92, ligne 19, assécher, *lisez :* dessécher.

Mai 1825.

MAISON DE COMMISSION POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER.

NOTICE DES LIVRES DE FONDS

QUI SE TROUVENT

CHEZ ARTHUS BERTRAND,

LIBRAIRE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 23, A PARIS.

Il se charge aussi de fournir les Ouvrages par souscription, et de faire les Abonnemens aux Journaux.

On est prié d'affranchir les lettres et les envois d'argent.

OEUVRES DE BUFFON, avec les parties complémentaires données par MM. de Lacépède, Daudin, Denis-Montfort, Latreille, Brisseau-Mirbel et autres; ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle; édition dite de Sonnini, en 127 volumes in-8, ornés de 1150 planches, la plus complète de toutes celles publiées jusqu'à ce jour. Il ne nous reste plus actuellement que 40 exemplaires de cette édition, avec les figures d'ancien tirage.

Conditions de la Souscription.

Chaque livraison est composée de 4 volumes brochés, avec une couverture imprimée, et paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

Quinze livraisons sont en vente : le prix de chaque livraison est de 13 fr.

Chaque livraison, figures coloriées. 26 fr.

Les personnes qui s'engageront, par écrit, à prendre l'ouvrage entier, en 4 livraisons, dans l'espace de six mois, à partir du 1er janvier 1826, ne paieront que 95 fr. chaque livraison, qui sera de trente et un volumes. Les trois volumes des tables générales leur seront donnés gratis avec la dernière.

Enfin, ceux qui prendront la totalité de l'ouvrage avant le 1er janvier 1826, ne paieront les 127 vol. que 370 fr. — Le port, par la poste, est de 1 fr. 25 c. le volume.

Toute facilité sera accordée aux personnes qui ne voudraient pas retirer de suite les livraisons parues; elles pourront même ne prendre que deux livraisons par mois.

Nota. L'ancien prix de cet ouvrage était de 635 fr., figures noires.

TABLEAUX DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, ou Collection de 223 gravures, dont 66 portraits, représentant les événemens principaux qui ont eu lieu en France depuis la transformation des états-généraux en assemblée nationale, le 20 juin 1789; et accompagnés d'un discours historique composé par une société de gens de lettres; 2 vol. in-fol., imprimés sur papier vélin.

Le premier volume contient les états-généraux, l'assemblée constituante, l'assemblée législative; le deuxième se compose de la Convention et du gouvernement directorial; il est terminé par un discours sur les

événemens qui ont eu lieu depuis cette dernière époque, jusqu'à la rentrée S. M. Louis XVIII dans ses États, et par une gravure représentant cet heureux événement.

Les 223 gravures ou portraits in-folio, tirés sur papier vélin, ont été gravés au burin par les premiers artistes de Paris, au nombre desquels on distingue les Choffart, Duplessi-Bertaux, Copia, Coigny, Bovinet, etc.; et le texte, qui est aussi in-folio, est imprimé sur papier vélin superfin d'Annonay, avec de très-beaux caractères.

Il ne reste que 150 exemplaires de cet ouvrage; nous les proposons par souscription.

Conditions de la Souscription.

Pour faciliter l'acquisition de cet ouvrage important, nous le publierons en 15 livraisons.

Chaque livraison sera composée de quinze planches, qui seront accompagnées de leur discours explicatif, composé par une société de gens de lettres.

Le prix de chaque livraison sera de vingt-cinq francs pour Paris, de trente francs pour toute la France, et de trente-cinq francs pour l'étranger.

Les personnes qui s'engageront à prendre l'ouvrage entier, en trois livraisons, avant le 1er janvier 1826, ne paieront que 110 francs chaque livraison, qui contiendra 75 planches suivies de leur texte. Cette livraison de 75 planches contient cinq livraisons de 25 fr. En souscrivant ainsi on jouit d'une bonification de 45 fr. sur l'ouvrage complet. On ajoutera 25 fr. par livraison pour les recevoir par la poste, et le double pour l'étranger.

Enfin, les personnes qui prendront la totalité de l'ouvrage dans l'espace de six mois, à partir du 1er juillet 1825, ne paieront les deux volumes, bien cartonnés à la Bradel, que 300 fr. au lieu de 400. Le port des deux volumes, par roulage ou diligence, sera à la charge de l'acquéreur.

Les six premières livraisons sont en vente, et les autres seront publiées de mois en mois.

Les souscripteurs recevront, par l'ordre de leur numéro d'inscription, les premières épreuves tirées des tableaux et des portraits.

COLLECTION DE MACHINES, INSTRUMENS, USTENSILES, CONSTRUCTIONS, APPAREILS, etc. employés dans l'économie rurale, domestique et industrielle; 2 vol. in-4, imprimés à deux colonnes sur grand-raisin vélin, accompagnés de 200 planches sur papier vélin représentant environ 1200 sujets très-bien lithographiés, d'après les dessins originaux faits dans diverses parties de l'Europe par M. le comte de Lasteyrie. 2e édition, revue, corrigée, augmentée, et tirée seulement à cinq cents exemplaires.

Conditions de la Souscription.

Pour faciliter l'acquisition de cet ouvrage, indispensable à tout propriétaire ou agriculteur, nous le publions en vingt-deux livraisons de dix planches chaque, accompagnées de leur texte explicatif.

La vingtième livraison a été mise en vente le 1er mai 1825, et les autres seront publiées de mois en mois.

Le prix de chaque livraison est pour Paris de 4 fr., et pour les départemens de 4 fr. 50 cent.

Nota. Les souscripteurs qui voudront payer d'avance la totalité de l'ouvrage auront droit à une remise de 10 fr.; cet avantage ne sera plus accordé après la publication de la dernière livraison.

Ainsi le souscripteur qui enverra directement à l'éditeur 80 fr., francs de port, soit en un mandat sur Paris, soit en une reconnaissance sur la poste, recevra *franco* les vingt livraisons.

La totalité des dessins étant terminée, on ne doit pas craindre que l'ouvrage éprouve le moindre retard.

Œuvres de madame la baronne de Montolieu.

LA COLLECTION DES OEUVRES DE MADAME DE MONTOLIEU formera environ quarante volumes in-12, grande justification, de 300 pages environ, ornée du portrait de l'auteur, et d'une figure au moins, en taille-douce, placée en tête de chaque volume. Cette édition sera imprimée avec soin, sur beau papier, et distribuée par livraisons de deux, de trois, ou de quatre volumes.

La onzième livraison a paru le 1er juin 1824; elle complète le trente-unième volume.

Les livraisons se succéderont rapidement, et nous y ferons entrer les ouvrages nouveaux que madame de Montolieu publiera.

La première est composée du ROBINSON SUISSE, 5 vol. in-12; fig. et carte. 15 fr.

La deuxième, de SAINT-CLAIR-DES-ÎLES, ou les Exilés à l'île de Barra, 3 vol. in-12; figures. 9 fr.

La troisième, des TABLEAUX DE FAMILLE, traduits d'Auguste Lafontaine; 1 vol. in-12 au lieu de 2; figures. 3 fr.

Et de la PRINCESSE DE WOLFENBUTTEL, traduit de l'allemand; 1 vol. in-12 au lieu de 2; figure. 3 fr.

La quatrième, de CAROLINE DE LICHTFIELD; 2 vol. au lieu de 3 avec figures et musique. 6 fr.

Et de CORISANDRE DE BEAUVILLIERS; 1 vol.; figure. 3 fr.

La cinquième, d'UN AN ET UN JOUR; 2 vol.; figures. 6 fr.

Et de LUDOVICO, ou le Fils d'un homme de génie; 1 vol. au lieu de 2; figure. 3 fr.

La sixième, de LA FAMILLE ELLIOT, ou l'ancienne Inclination, traduit de l'anglais; 2 vol.; figures. 6 fr.

La septième, d'ONDINE, conte, suivi de VINGT ET UN ANS, ou le Prisonnier, trad. de l'all.; 1 vol. in-12, fig. 3 fr.

La huitième, des NOUVEAUX TABLEAUX DE FAMILLE, trad. d'AUG. LAFONTAINE; 3 vol. in-12, fig. 9 fr.

La neuvième, d'OLIVIER, trad. de l'all.; 1 vol. in-12 au lieu de 2; figure. 3 fr.

La dixième, de DUDLEY ET CLAUDY, ou L'ILE DE TÉNÉRIFFE, traduit de l'anglais de Mme OKEEFFE; 5 vol. in-12 au lieu de 6; fig. 15 fr.

La onzième, des CHATEAUX SUISSES, augmentés de deux nouveaux Châteaux; 3 vol. in-12, fig. 9 fr.

Le prospectus se distribue.

Pour les autres ouvrages de Mad. de Montolieu, dont il reste encore un petit nombre d'exemplaires, voyez mon Catalogue général.

Œuvres de M. de Lantier.

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE, avec des notions sur l'Egypte; manuscrit grec trouvé à Herculanum, traduit par M. de Lantier; seizième édition; 6 vol. in-18, ornés d'une carte et de 6 jolies figures d'après les nouveaux dessins de M. Chasselat; 1824. 7 fr. 50 c.

LE MÊME OUVRAGE, imprimé sur grand-raisin fin. 12 fr.

On a tiré un petit nombre d'exemplaires sur grand-raisin vélin, fig. avant et avec la lettre. 24 fr.

LE MÊME, en 3 vol. in-8, avec de belles fig., dessins de M. Chasselat, quinzième édition. 18 fr.

LE MÊME, papier vélin, figures avant la lettre. 36 fr.

LES VOYAGEURS EN SUISSE, 3 vol. in-8, avec portrait; deuxième édition. 18 fr.

LE VOYAGE EN ESPAGNE du chevalier Saint-Gervais, officier français, et les événemens de son voyage; 2 vol. in-8, fig., 2e édition. 12 fr.

CONTES en vers et en prose, 3 vol. in-8, fig. 11 fr.

Nota. Le tome troisième se vend séparément, 3 fr.

CORRESPONDANCE DE SUZETTE-CÉSARINE D'ARLY, 2 vol. in-8. 10 fr.

LA MÊME, 3 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

JOURNAUX.

BIBLIOTHÈQUE PHYSICO-ÉCONOMIQUE, instructive et amusante, des villes et des campagnes, ou Recueil périodique de tout ce que l'agriculture, les sciences et les arts qui s'y rapportent offrent de plus intéressant; par une société de savans et de propriétaires fonciers, et rédigée par M. Thiébaut de Berneaud, membre de plusieurs sociétés savantes et d'agriculture, et auteur de divers ouvrages sur l'agriculture et l'économie rurale, etc.

La Bibliothèque physico-économique paraît exactement tous les 5 de chaque mois. A la fin de l'année les douze cahiers forment deux volumes ornés de planches. Chaque volume contient une table systématique des matières qui y sont contenues.

A dater de 1817, le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour l'année, franc de port par la poste.

Chaque année se vend séparément.

L'ancienne collection de cet ouvrage, par M. Parmentier, forme 24 volumes ou 16 années, à partir de 1782 à 1797. Prix, *franc de port*, 84 f.

Chaque volume se vend 3 fr. 50 c.

Les *treize années et demie*, à partir de 1802 jusqu'à 1816, publiées par MM. Sonnini et Denis Montfort, faisant suite aux 24 vol. ci-dessus, forment 28 vol. in-12, avec 165 planches gravées en taille-douce. Prix des treize années et demie, *franc de port*, 138 fr.

Chaque année se vend séparément, 10 fr.

La lettre d'avis et l'argent doivent être *affranchis*, et adressés à M. ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, à Paris.

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, ou Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts; par une réunion de savans, de littérateurs et d'artistes français et étrangers.

A Paris,	46 fr. pour un an,	26 fr. pour six mois.
Dans les départemens,	53	30
Dans l'étranger,	60	34

Depuis le 1[er] janvier 1819, il paraît de ce journal un cahier de douze feuilles d'impression, ou 200 pages in-8, avec une table raisonnée des matières tous les trois mois.

Je fais aussi les abonnemens aux journaux suivans, et dont j'ai un dépôt.

JOURNAL DES VOYAGES, DÉCOUVERTES ET NAVIGATIONS MODERNES, ou Archives géographiques du dix-neuvième siecle, etc., etc., rédigé par M. Verneur.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES; par Malte-Brun et Eyriès.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS, faisant suite à la Bibliothèque Botanique.

CORRESPONDANCE ASTRONOMIQUE DU BARON ZACH.

Ces deux journaux se publient en pays étrangers; le premier s'imprime à Genève, le deuxième à Gènes.

BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE, publié sous la direction de M. le baron de Ferrussac.

OUVRAGES NOUVEAUX.

VOYAGE DE DÉCOUVERTES AUX TERRES AUSTRALES, fait par ordre du gouvernement, sur les corvettes *le Géographe, le Naturaliste,* et la goëlette *le Casuarina,* pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803 et 1804; rédigé par Péron, et continué par M. Louis de Freycinet; seconde édit., revue, corrigée et augmentée par M. Louis de Freycinet. 4 vol. in-8, avec un superbe atlas grand in-4 de soixante-huit planches noires ou coloriées, dessinées et gravées par les meilleurs artistes. (Le prospectus se distribue.)

Vingt-cinq de ces planches sont publiées pour la première fois. — Prix: 72 fr.

—Le même, papier vélin. 120 fr.

LES 25 PLANCHES INÉDITES se vendent séparément. 18 fr.

VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN RUSSIE, pendant les années 1821, 1822 et 1823; par Edouard de Montulé, chevalier de la légion-d'honneur, auteur du voyage en Amérique, en Sicile et en Egypte. 2 vol. in-8 et atlas. 27 fr.

VOYAGE DANS LA RÉPUBLIQUE DE COLOMBIA, par M. Mollien, auteur du Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, etc., etc. 2 vol. in-8, accompagnés de la carte de Colombia, et ornés de vues et de divers costumes; 2[e] édition, 1825. 14 fr.

Figures coloriées. 16 fr.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE, aux sources du Sénégal et de la Gambie, fait par ordre du gouvernement français, par M. Mollien, auteur du Voyage dans la république de Colombia; 2[e] édition, revue et augmentée. 2 vol. in-8, cartes et gravures. 12 fr.

VOYAGE AU CHILI, AU PÉROU ET AU MEXIQUE PENDANT LES ANNÉES 1820, 1821 et 1822, par le capitaine B. Hall, officier de la marine royale, entrepris par ordre du gouvernement anglais, orné de la carte de ces pays; 2 vol. in-8. 1825. 14 fr.

VOYAGE DANS L'EMPIRE DES BIRMANS, par Hiram Cox; traduit de l'anglais, et augmenté de notes par M. Chaalons d'Argé. 2 vol. in-8, ornés de costumes et figures coloriées, et d'une carte représentant la guerre actuelle de ces peuples contre les Anglais. Prix. 14 f.

VOYAGE AU BRÉSIL, par le prince Maximilien de Wied-Neuwied, en 1815, 1816 et 1817; traduit par M. Eyriès; 3 vol. in 8, avec un atlas in-folio composé de 41 grandes figures gravées en taille-douce, et de trois belles cartes. 90 fr.

—Le même, papier vélin, dont il n'a été tiré que 12 exemplaires. 140 fr.

—Le même ouvrage, sans atlas, mais avec les trois cartes. 21 fr.

HISTOIRE DE L'ÉGYPTE sous le gouvernement de Mohammed-Aly-Pacha, ou Récit des événemens politiques et militaires qui ont eu lieu depuis le départ des Français jusqu'en 1823; par M. Félix Mengin; ouvrage enrichi de notes par MM. Langlès et Jomard, et précédé d'une introduction historique par M. Agoub; 2 vol. in-8, imprimés sur beau papier, ornés du portrait du vice-roi d'Égypte, et accompagnés d'un atlas très-bien lithographié.

Le prix est de 22 fr. avec l'atlas en noir; de 27 fr. avec l'atlas, dont six planches coloriées : celle du pays de *Nedjd* est gravée en taille-douce. Le prix du papier vélin superfin, tiré à un petit nombre, avec les planches coloriées et celles en noir, imprimées sur papier de Chine, est de 45 fr.

HISTOIRE COMPLÈTE DES DÉCOUVERTES ET VOYAGES faits en Afrique depuis les siècles les plus reculés jusqu'à nos jours, accompagnée d'un précis géographique sur ce continent et les îles qui l'environnent, de notices étendues sur l'état physique, moral et politique des divers peuples qui l'habitent, et d'un tableau de son histoire naturelle; par le docteur Leyden et Murray; traduit de l'anglais par M. Cuvillier; 4 vol. in-8. avec un atlas de cartes géophyques. 30 fr.

RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, comprenant l'histoire des Voyages entrepris ou exécutés jusqu'à ce jour pour pénétrer dans l'intérieur du Soudan, l'exposition des systèmes géographiques formés sur cette contrée, l'analyse des divers itinéraires arabes pour déterminer la position de Tombouctou, et l'examen des connaissances des anciens sur l'Afrique; suivie d'un appendice traduit par M. le baron Sylvestre de Sacy et M. Delaporte; par M. Walckenaer, de l'Institut; 1 fort vol. in-8, avec une grande carte. Imprimerie de Firmin Didot. 9 fr.

VOYAGE EN ALLEMAGNE, dans le Tyrol et en Italie, pendant les années 1804, 1805 et 1806; par Mad. de La Recke, née comtesse de Méden, etc.; traduit de l'allemand par Mad. la baronne de Montolieu; 4 vol. in-8. 20 f.

LES COURS DU NORD, ou Mémoires originaux sur les souverains de la Suède et du Danemarck, depuis 1766; traduits de l'anglais de John Brown, par. J. Cohen. On a joint à ces Mémoires l'Histoire de la révolution de 1772, la Relation de la déposition de Gustave IV

Adolphe, écrite par lui-même, pièce inédite; 3 vol. in-8, ornés des vues de Copenhague, de Stockholm, et de sept portraits. 21 fr.

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC, surnommée pendant sa vie la Pucelle, et après sa mort la Pucelle d'Orléans; tirée de ses propres déclarations consignées dans les grosses authentiques des procès-verbaux des interrogatoires qu'elle subit à Rouen; par M. Lebrun des Charmettes; 4 forts volumes in-8, avec sept jolies figures et le portrait de Jeanne d'Arc. 25 fr.

ÉLOGE DE PIE VI, avec l'Histoire religieuse de l'Europe sous son pontificat, accompagné de pièces officielles et de documens authentiques, et précédé d'un discours préliminaire sur les papes qui ont régné pendant le dix-huitième siècle; par M. Charles du Rozoir, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris et au collége de Louis-le-Grand; un fort vol. in-8, portrait; 1825. 7 fr.

Il a été tiré un petit nombre d'exemplaires sur papier vélin. 14 fr.

Nota. Un second volume paraîtra dans l'année 1825, offrira l'*Histoire du Pontificat de Pie VII, accompagnée de pièces et documens officiels et inédits.*

APPLICATIONS AU CODE CIVIL DES INSTITUTES DE JUSTINIEN, ET DES 50 LIVRES DU DIGESTE, avec la traduction en regard; par M. Biret, auteur de divers ouvrages sur la jurisprudence, etc., 2 vol. in-8. à deux colonnes. 14 fr.

FORMULAIRE, ou Manuel pratique des huissiers, conforme au texte du Code civil et à celui du Code de procédure, où se trouvent les formules de tous les actes à faire sur chaque titre de ces deux Codes; par M. D***, avocat; 1 vol. in-12 de 400 pages. 4 fr.

VINGT-QUATRE HEURES D'UNE FEMME SENSIBLE, ou Une grande leçon; par Mad. la princesse de Salm; in-18, grand-raisin vélin, fig. 2e édit. sur vélin. 3 fr. 50 c.

VIE DE JACQUES II, ROI D'ANGLETERRE, tirée des écrits de sa propre main; ouvrage publié par ordre du prince régent, par J.-S. Clarke, docteur ès-lois, traduit de l'anglais par M. Cohen; 4 vol. in-8, ornés d'un joli portrait. 24 fr.

MÉMOIRES HISTORIQUES du cardinal de Retz, de Guy-Joly, et de la duchesse de Nemours, contenant ce qui s'est passé de remarquable en France pendant les premières années du règne de Louis XIV; 6 vol. in-8. dern. édit. port. 1820. 36 fr.

MÉMOIRES DU CAPITAINE LANDOLPHE, contenant l'histoire de ses voyages aux côtes d'Afrique et aux deux Amériques; 2 v. in-8, figures. 12 fr.

TABLEAU CHRONOMÉTRIQUE des époques principales de l'histoire; indiquant l'origine, les progrès, la durée et la chute des empires; par F. Goffaux, professeur émérite du collége Louis-le-Grand; quatrième édit.; 1 vol. in-12, avec un tableau colorié. 1823. 2 fr. 50 c.

LE MÊME OUVRAGE, in-8, avec le tableau sur une feuille grand-aigle, colorié. 6 fr.

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA NATURE; ouvrage dédié au Roi, par MM. Gavoty et Toulouzan; 3 forts vol. in-8. 20 fr.

BIBLIOTHÈQUE (NOUVELLE) D'UN HOMME DE GOUT, contenant les jugemens tirés des journaux les plus connus et des critiques

les plus estimés sur les meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres, tant en France qu'à l'étranger; par M. *Barbier*, bibliothécaire du Roi; 5 vol. in-8, papier fin. 25 fr.

DE L'EMPLOI DU TEMPS, par Mme la comtesse de Genlis; 1 vol. in-8, avec une jolie fig. 1824. 6 fr.

LE MÊME, in-12, fig. 3 fr.

LES PRISONNIERS, par Mme la comtesse de Genlis; dédié à M. de Châteaubriand; 1 vol. in-8, fig., 1824. 6 fr.

LE MÊME, in-12, fig. 3 fr.

LE ROBINSON SUISSE, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans, traduit de l'allemand de M. Wiss; 4e édition, ornée de figures nouvelles d'après les dessins de M. Chasselat, et de la carte de l'île déserte; 5 vol. in-12. 15 fr.

— La suite et la fin de cet ouvrage, 3 vol. in-12, fig. 9 fr.

Nota. Cet ouvrage forme la première livraison des Œuvres de Mad. de Montolieu.

DUDLEY ET CLAUDY, ou l'Ile de Ténériffe; traduit de l'anglais de Mad. Okeeffe; 6 forts vol. in-12, fig.; 1824. 18 fr.

LES CHATEAUX SUISSES, anciennes anecdoctes et chroniques; troisième édition augmentée de deux nouveaux Châteaux; 3 volumes in-12, fig. 1824. 9 fr.

LES CHEVALIERS DE LA CUILLÈRE, suivi du Château des Clées et de Lisély; anecdoctes suisses; in-12, fig. 3 fr.

OLIVIER; traduction libre de l'allemand, d'après Mad. Caroline Pichler, née Greiner; 2 vol. in-12, fig. 5 fr.

RHODA, ou l'École des vieux garçons, dédiée à Mme de Montolieu. 5 vol. in-12 fig. 15 f.

LES AVENTURES DE FAUST, et sa descente aux enfers; par MM. de Saur et de Saint-Geniès; 3 vol. in-12, fig. 9 fr

MÉTAMORPHOSES (LES) D'OVIDE; 4 vol. in-8 ou in-4, composés de 24 livraisons, avec 140 gravures.

L'in-8, papier raisin, tiré à 500 exemplaires.	192 fr.
Même format, papier vélin, à 150.	384
L'in-4, papier fort, à 100.	384
Idem, figures avant la lettre, à 16.	480
Idem, raisin vélin, figures avec la lettre, à 107.	672
Idem, nom de Jésus vélin, figures avant la lettre, à 100.	768
Idem, avec les épreuves à l'eau-forte, à 25.	960

Le quatrième volume contient une table des matières.

UNE COLLECTION DE VOYAGES DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE, comprenant 80 vol. in-8, avec des atlas, des cartes, et une grande quantité de figures. Prix. 500 fr.

Nota. Le détail de ces voyages se trouve dans le Catalogue complet.

Le même Libraire est éditeur-propriétaire des Œuvres de MM. Lantier, Mollevaut, Lacroix, Biret, Goffaux, mad. de Montolieu, etc., etc.

Mon Catalogue général et les Prospectus de mes nouveautés se distribuent à ma librairie.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL, IMPRIMEUR DU ROI, RUE D'ERFURTH, N° 1.



IMPRIMERIE DE LEBEL.

